3 1761 05237818 9

4°F 78
151.
32
5362

MÉMOIRES

INÉDITS

DE MADAME LA COMTESSE

De Genlis.

IMPRIMERIE DE P. J. DE MAT,
A BRUXELLES.

MÉMOIRES

INÉDITS

DE MADAME LA COMTESSE

De Genlis,

R LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE

ET

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE,

DEPUIS 1756 JUSQU'A NOS JOURS.

TOME PREMIER.

BRUXELLES,

, DE MAT, A LA LIBRAIRIE FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE,

GRANDE PLACE, N° 1188.

M. DCCC. XXV.

LIBRARY
APR 22 1976
UNIVERSITY OF TORONTO

DC
146
G3A3
1925b
v.1

PRÉFACE.

Tout auteur doit répondre de son ouvrage, c'est une vérité incontestable, puisqu'il est également reconnu qu'il y a de la lâcheté à publier un écrit à la fois anonyme et critique; quelque fondée que soit la censure, un auteur ne peut se la permettre avec autorité et par conséquent avec fruit, qu'en se nommant. Il est impossible qu'il n'y ait pas un grand nombre de critiques (et souvent très-piquantes) dans un ouvrage qui contient une infinité d'anecdotes particulières, et le récit des événemens arrivés successivement pendant plus d'un demi-siècle. Laisser après soi

des mémoires, qu'on eût craint de publier durant sa vie, c'est rendre suspecte leur véracité, et c'est en quelque sorte profaner l'asile inaccessible et sacré de la tombe; faite pour être le dernier refuge de l'innocence opprimée, elle ne doit pas l'être de la pusillanimité des écrivains, quels qu'ils soient, qui n'osent mettre au jour leur histoire, que lorsqu'ils sont renfermés dans son sein. La pierre sépulcrale est muette. Puisqu'on ne peut l'interroger, elle ne doit retentir que pour être l'écho touchant des vœux de la religion et des regrets de l'amitié. L'authenticité des mémoires (surtout dans les temps de troubles et de factions) n'est incontestable à tous les yeux, que lorsque l'auteur se décide à voir paraître de son vivant ces récits contemporains; alors même que les écrits posthumes sont parfaitement exacts et fidèles, le public peut toujours croire qu'ils sont falsifiés.

La malveillance n'a jamais pu, dans aucun de mes ouvrages, relever un seul mensonge, une seule citation inexacte; cependant ces ouvrages contiennent beaucoup de critiques; mais je ne me suis jamais permis d'en faire que pour l'intérêt de la religion et de la morale [1], et j'ai toujours loué de bonne foi, et souvent mes ennemis même, lorsqu'ils ont été irréprochables à cet égard; on trouvera dans ces mémoires la même droiture et la même impartialité; ils seront utiles, parce qu'ils seront véridiques, et que l'humeur et le ressentiment n'en auront pas dicté une seule ligne.

C'est à regret que j'ai été forcée dans ces mémoires de rendre compte d'une partie des procédés de feue madame de Montesson, ma

[1] Quoique feu M. Suard ait dit, dans un écrit imprimé, que mon seul *talent supérieur était celui de la critique*. Si cela est, je puis me flatter de n'avoir jamais abusé de cet *unique talent*.

tante, avec moi; je dis *une partie*, car il s'en faut bien que je sois entrée dans tous les détails que j'aurais pu donner à cet égard; il ne m'en eût rien coûté d'omettre ma propre justification; mais il m'était impossible de sacrifier celle de ma mère et de mon frère, qui, comme on le verra dans cet ouvrage, se trouvent continuellement impliqués dans ce récit [1]. Mais en prouvant par des faits que madame

[1] Ainsi qu'un prince infortuné qui depuis a souillé sa vie par une action horrible, inexcusable, mais qui, dans le temps que je retrace, n'avait toujours montré que des sentimens humains et nobles, et qui, comme je le prouverai, s'est toujours conduit avec madame de Montesson de la manière la plus généreuse. J'ai dit ailleurs qu'*il y a de la perversité à vouloir noircir la vertu, mais qu'il y a de la lâcheté à calomnier les coupables;* j'ajouterai que, *lorsqu'ils sont sur quelques points injustement accusés, il y a aussi de la lâcheté à ne pas les justifier quand on le peut.*

de Montesson n'a jamais été ma *bienfaitrice*, qu'elle ne m'a de sa vie rendu un seul service, qu'elle m'a fait beaucoup de mal, je parle toujours d'elle sans animosité, je n'attaque jamais ses mœurs et sa réputation, je la justifie même d'une insigne calomnie généralement reçue, je rends avec plaisir justice à ses bonnes qualités, et je conte d'elle un trait charmant qui n'est connu de personne.

Je m'applaudis d'être le premier auteur qui ait donné l'utile exemple de publier ses mémoires de son vivant; j'ai eu quelque mérite à prendre cette résolution, car j'imaginais qu'en général les gens du monde la désapprouveraient par ces phrases banales si souvent appliquées sans discernement, et qui néanmoins font tant d'impression sur les esprits irréfléchis : je croyais que l'on répéterait qu'*il ne faut pas se mettre en scène*, qu'*une femme surtout doit éviter l'éclat*, etc., etc.

Un auteur n'est que trop accoutumé à se *mettre en scène* lorsqu'il a fait imprimer une grande quantité de volumes et que, depuis un demi-siècle, il attaque sans interruption les mauvaises doctrines et par conséquent les philosophistes; aussi depuis long-temps suis-je entièrement blasée sur les injustices, les écrits satiriques, les libelles et la crainte de me mettre *en scène*. D'ailleurs, dans un siècle où l'on voit les biographies sur les personnages vivans se multiplier, il devient presque indispensable de publier ses mémoires lorsqu'on a pris la peine de les écrire afin de rectifier un nombre infini d'erreurs et de calomnies qui sont presque toujours involontaires [1].

[1] Par exemple, on a jugé à propos (à mon insu et sans consulter ma famille) de placer dans trois biographies *un abrégé de ma vie*. J'ai lu ces trois articles, et j'ai vu; entre autres méprises, que le rédacteur ignorait qu'avant mon mariage j'ai été chanoinesse; que je n'ai jamais

porté à cette époque le nom qu'il me donne; que M. de Genlis m'épousa *à cause de ma grande réputation littéraire*. J'avais dix-sept ans, et certainement alors je ne prévoyais pas moi-même que j'aurais le *courage* de devenir un jour auteur. On dit aussi, dans ces étranges articles, que feue madame de Montesson était tante de M. de Genlis, et elle était sœur de ma mère. On peut juger, d'après ceci, de la véracité de ces histoires contemporaines.

grande cérémonie, et, ensuite de belles fêtes, me firent bientôt oublier mes chagrins. Je n'étais qu'ondoyée, on me baptisa solennellement; madame de Belleveau fut ma marraine; M. Bouret, fermier général, mon parrain [1]. On me fit de beaux présens; on me donna en outre beaucoup de bonbons et de joujoux, et je repris ma belle humeur. On me mena à l'Opéra, qui me causa un ravissement inexprimable. Je n'oublierai jamais que je vis jouer, par le fameux Chassé, qui était déjà très-vieux, *Roland le furieux*. Chassé me faisait frémir en arrachant tous les arbres des coulisses. Il est remarquable que, dans un temps où l'on attachait tant de prix à la noblesse, on ait anobli cet acteur *à cause de sa voix et de son beau chant*. On fit à ce sujet le couplet suivant :

Dans la pastorale d'Issé
Avez-vous entendu Chassé?

[1] Financier célèbre par sa magnificence et sa prodigalité. C'est lui qui fit bâtir le superbe pavillon de Croix-Fontaine, uniquement pour y recevoir Louis XV, lorsqu'il allait à la chasse de ce côté. Le roi s'y reposait et y trouvait toujours une magnifique collation.

(*Note de l'auteur.*)

Bouret est mort, en 1778, si pauvre, qu'il ne trouva pas à emprunter cinquante louis dont il avait besoin. Cependant ce financier fastueux avait possédé six cent mille livres de rente.

(*Note de l'éditeur.*)

Ce n'est plus cette voix tonnante,
Ce ne sont plus ces grands éclats,
C'est un gentilhomme qui chante
Et qui ne se fatigue pas [1].

Nous allâmes passer une partie de l'été dan une charmante maison à Étioles, chez M. L Normand, fermier général des postes, mari d Mme de Pompadour, qui était déjà depuis long temps favorite déclarée. De tous les personnage que je vis là, un seul me frappa, et j'en ai conservé un tel souvenir, que je me rappelle encor l'expression de son sourire, ses gestes, sa démar che, son maintien. C'était le maréchal de Loe

[1] Lechassé (Claude-Louis-Dominique) débuta au théâtr au mois d'août 1721. Il se retira en 1757, avec la réputatio du plus grand acteur et de la meilleure basse-taille qui eût par à l'Opéra, et d'un très-honnête homme. Son talent fut récom pensé par des lettres de noblesse, il prit le titre d'écuyer, se gneur du Ponceau. Il est mort à Paris, en 1786, âgé de quatre vingt-huit ans.

L'épigramme rapportée par madame de Genlis, prouv qu'en 1752, on faisait grand cas des voix tonnantes et qu les sons éclatans plaisaient beaucoup. L'Opéra est resté fidèl à cette tradition, mais le goût des spectateurs est bien changé les chanteurs qu'ils préfèrent ne sont pas ceux dont la voix es la plus grosse et qui font le plus de bruit.

(*Note de l'éditeur.*)

wendal [1]. J'avais entendu dire que c'était un *héros*, on m'avait expliqué ce que c'était qu'un héros; tout le monde chantait alors cette chanson faite pour lui, et si jolie dans son genre :

S'ti-là qui pincit Berg-op-Zoom
Est un vrai moule à *Te Deum*, etc.

Et je regardais ce *héros* avec une espèce de saisissement. Cette première impression d'admiration fut si vive en moi, que ma physionomie l'exprima avec toute la naïveté de mon âge; le maréchal m'en sut gré, il s'occupa beaucoup de moi, il me prenait souvent sur ses genoux, j'en étais plus flattée que de tout ce que les autres pouvaient faire pour moi.

J'avais quitté mon panier en arrivant à Étioles,

[1] Le comte de Loewendal, arrière-petit-fils de Frédéric III, roi de Danemarck, était né en 1700, et n'avait que cinquante-deux ans à l'époque dont parle madame de Genlis. Loewendal embrassa à treize ans l'état militaire; il servit en 1713 comme simple soldat; mais, dans le cours d'une année, il parcourut tous les grades, et fut fait capitaine. Il passa au service de France en 1745 : il était alors lieutenant-général. Les siéges de Menin, d'Ypres, de Furnes, de Fribourg, de Gand, d'Oudenarde, d'Ostende, de Nieuport, de l'écluse du Sas-de-Gand, de Berg-op-Zoom, et la part qu'il eut à la victoire de Fontenoy, lui donnèrent une grande et juste célébrité. Mort le 27 mai 1755.
(*Note de l'éditeur.*)

pour prendre ce qu'on appelait un habit de marmotte ou de Savoyarde : c'était un petit juste de taffetas brun avec un jupon court de la même étoffe, garni de deux ou trois rangs de rubans couleur de rose, cousus à plat, et pour coiffure un fichu de gaze noué sous le menton. Je retrouvais un jardin ravissant, j'avais la permission d'y cueillir des fleurs, je dînais à table avec mon *héros*, ensuite je courais toute la journée sous les ombrages du jardin ; le soir je soupais dans ma chambre avec l'aînée de mes cousines qui n'avait que quatre ans. Cette vie me paraissait délicieuse. Sur la fin du voyage, on donna une grande fête au maître de la maison, et l'on m'y fit jouer le personnage allégorique de l'*Amitié*. J'avais un bel habit, je chantai avec beaucoup de succès un mauvais couplet, que je n'ai jamais oublié, tant cette journée me parut glorieuse. Après ce voyage, ma mère, ma tante, ma cousine et moi, nous partîmes ensemble dans une immense berline, et nous allâmes à Lyon, car on devait nous faire recevoir, ma cousine et moi, chanoinesses du chapitre noble d'Alix. Comme il fallait d'abord que les comtes de Lyon examinassent les preuves de noblesse des postulantes, nous restâmes environ quinze jours à Lyon. Nos preuves

étant en règle, nous allâmes à Alix, qui n'est qu'à peu de lieues de Lyon. Ce chapitre formait, par ses immenses bâtimens, un coup d'œil singulier. Il était composé d'une grande quantité de jolies petites maisons toutes pareilles, et toutes ayant un petit jardin. Ces maisons étaient disposées de manière qu'elles formaient un demi-cercle dont le palais abbatial occupait le milieu. Je m'amusai beaucoup à Alix : l'abbesse et toutes les dames me comblaient de bontés et de bonbons, ce qui me donnait une grande vocation pour l'état de chanoinesse. Cependant mon bonheur fut un peu troublé par la terreur que m'inspirait une bête féroce, d'une espèce inconnue et singulière, qui désolait alors ce canton ; on en contait des choses si effrayantes, qu'aucune des dames n'osait sortir de la maison pour aller se promener dans la campagne. Le gouvernement ordonna, à ce sujet, des chasses publiques; et peu de jours après notre départ d'Alix, on tua ce terrible animal. J'ai vu depuis, quinze ans après, se renouveler cette espèce de fléau. Tout le monde a entendu parler de la hyène de Gévaudan qui a fait tant de ravages.

Le jour de ma réception fut un grand jour pour moi. La veille ne fut pas si agréable, on

me frisa, on essaya mes habits, on m'endoctrina, etc. Enfin le moment heureux arrivé, on nous vêtit de blanc ma cousine et moi, et l'on nous conduisit en pompe à l'église du Chapitre. Toutes les dames habillées comme dans le monde, mais avec des robes de soie noire sur des paniers, et de grands manteaux doublés d'hermine, étaient dans le chœur. Un prêtre, qu'on appelait le grand prieur, nous interrogea, nous fit réciter le *credo*, ensuite nous fit mettre à genoux sur des carreaux de velours. Alors il devait nous couper une petite mèche de cheveux; mais, comme il était très-vieux et presque aveugle, il me fit une petite coupure au bout de l'oreille, ce que je supportai *héroïquement* sans me plaindre; on ne s'en aperçut que parce que mon oreille saignait. Cela fait, il mit à mon doigt un anneau d'or bénit, m'attacha sur la tête un petit morceau d'étoffe blanc et noir, long comme le doigt, que les chanoinesses appelaient *un mari*. Il me passa les marques de l'ordre, un cordon rouge et une belle croix émaillée, et une ceinture d'un large ruban noir moiré. Cette cérémonie terminée, il nous fit une courte exhortation, après laquelle nous allâmes dans l'église même, embrasser toutes les chanoinesses; puis nous entendîmes la grand'messe. Le reste de

la journée, à l'exception de l'heure de l'office, après le dîner, se passa en festins, en visites chez toutes les dames, et en petits jeux très-agréables. Dès ce moment, on m'appela madame la comtesse de Lancy [1] : mon père était, comme je l'ai dit, seigneur de Bourbon-*Lancy*, c'est pourquoi ce nom me fut donné. Le plaisir de m'entendre appeler *madame* surpassa pour moi tous les autres. Dans ce chapitre on était libre de faire ou non des vœux à l'âge prescrit ou plus tard; quand on n'en faisait point, on ne gagnait à cette réception que le titre de *dame* et de comtesse, et l'honneur de se parer des décorations de l'ordre. Les dames qui faisaient des vœux, avaient avec le temps d'assez bonnes prébendes; on n'était obligé de résider au chapitre que lorsqu'on avait fait des vœux, et dans ce cas, outre qu'on ne pouvait plus se marier, on était forcée de rester au chapitre deux ans sur trois; on allait passer l'année de liberté où l'on voulait. Il y avait dans ce chapitre, ainsi que dans quelques autres, une espèce d'adoption formellement autorisée par les statuts.

[1] Toutes les chanoinesses d'Alix avaient le droit de porter le titre de *Comtesse;* et j'ai porté le nom de *Lancy* jusqu'à mon mariage.

(*Note de l'auteur.*)

Chaque chanoinesse ayant fait des vœux avait le droit d'*aniècer*, c'est-à-dire, d'adopter pour sa nièce une jeune chanoinesse étrangère, sous la condition que cette jeune personne prononcerait ses vœux quand elle en aurait l'âge, et qu'en attendant elle resterait toujours avec elle. Alors la tante adoptive pouvait laisser après elle à sa nièce, ses bijoux, ses meubles, sa petite maison et sa prébende. Madame la comtesse de Clugny, une de nos parentes et chanoinesse de ce chapitre, offrit de *m'aniècer*. Elle était riche, et elle pressa beaucoup ma mère de consentir à cette adoption: ma destinée sans doute eût été beaucoup plus paisible si l'on y eût consenti !

Après un séjour de six semaines à Alix, nous partîmes; je pleurai amèrement en quittant ces aimables chanoinesses, mon cœur dès lors s'attachait avec une vivacité peu commune. A Lyon, nous nous séparâmes de ma tante et de ma cousine, qui retournèrent à Paris, et nous prîmes la route de Bourgogne. Un sensible chagrin nous y attendait: ma mère était accouchée l'année d'avant d'un garçon, que mon père avait fait recevoir chevalier de Malte au berceau, ce qui était un grand avantage pour la suite en faisant des vœux et des caravanes; c'est ainsi qu'alors on disposait de la

destinée de ses enfans, un peu légèrement il faut en convenir. Ce pauvre enfant venait de mourir à l'âge de dix-huit mois! J'avais eu une sœur morte pareillement au berceau. Je l'ai toujours regrettée! quelle amie qu'une sœur! Je suis sûre que j'aurais passionnément aimé la mienne.....

J'étais dans ma septième année, j'avais une belle voix, j'annonçais beaucoup de goût pour la musique; ma mère avait pris des arrangemens à Paris pour faire venir de la Basse-Bretagne une jeune personne, fille de l'organiste de Vannes, excellente musicienne et jouant parfaitement du clavecin. Nous trouvâmes à Saint-Aubin un bon clavecin, un vieux *Rucker* arrivant de Moulins, et nous attendîmes avec la plus vive impatience mademoiselle de Mars, c'était le nom de la jeune musicienne. Elle vint en effet, à mon extrême satisfaction; sans être jolie, elle avait de beaux yeux, une physionomie expressive, des manières remplies de douceur, un air sage et un peu grave, quoiqu'elle n'eût que seize ans. Je me passionnai pour elle dès les premiers jours, et ce sentiment a été aussi solide qu'il était vif. On la chargea de m'instruire, de me guider en tout; on me livra entièrement à elle, et malgré sa grande jeu-

nesse on ne pouvait me remettre en de plus dignes mains.

Mademoiselle de Mars n'avait nulle instruction profane, mais elle avait de l'esprit naturel, un caractère doux et sérieux, une âme noble et sensible, et la piété la plus sincère.

Ma mère, distraite par ses occupations particulières et par les visites continuelles des voisins, ne s'était jamais occupée de moi, et l'on ne m'avait encore appris qu'un peu de catéchisme, que m'avaient enseigné les femmes de chambre avec lesquelles je passais ma vie, et qui avaient d'ailleurs orné mon esprit d'un nombre prodigieux d'histoires de revenans. Au reste, ces femmes de chambre étaient d'excellentes filles, qui ne m'ont jamais donné un seul mauvais exemple. Je quittai entièrement leur société pour celle de mademoiselle de Mars, qui valait infiniment mieux. Je ne voyais ma mère et mon père qu'un moment à leur réveil, et aux heures des repas. Après le dîner, je restais une heure dans le salon; je passais le reste de la journée dans ma chambre avec mademoiselle de Mars, ou à la promenade toujours seule avec elle. Mon père avait une grande meute de chiens de chasse, il chassait beaucoup; il nous donnait de temps en temps le divertisse-

ment d'une *pipée*, c'est-à-dire, de voir de petits oiseaux pris à la glu dans une feuillée. Nous allions aussi à la pêche sur la Loire. On m'admettait quelquefois aux pêches de nuit; on était dans des bateaux avec des torches de paille enflammées qui attiraient le poisson, ce spectacle me paraissait admirable. Mon père avait reçu de la nature des dons rarement réunis : sa figure était d'une beauté remarquable, sa taille élevée et parfaite; il avait beaucoup d'esprit et d'instruction, ayant fait aux jésuites de Lyon d'excellentes études, ainsi que son frère aîné mort avant ma naissance : ce dernier était compté au nombre des bienfaiteurs de cette même maison des jésuites, à laquelle il laissa par testament un très-beau cabinet de médailles. Mon père avait quelques notions de la science numismatique, mais il avait fait une étude particulière de la chimie et de la physique; il avait à Saint-Aubin un joli cabinet de physique, et je lui ai vu faire, dans mon enfance, une grande quantité d'expériences sur l'électricité, et sur la machine pneumatique. Il joignait à toutes ces connaissances un caractère d'une douceur angélique, une grâce infinie dans l'esprit, et l'âme la plus généreuse et la plus sensible; il aimait et savait la musique, il donnait du cor et jouait

passablement du violon. Il était entré au service dès sa première jeunesse, et il y montra la valeur la plus distinguée ; une affaire étrange lui fit quitter le service à trente-deux ans, trois ans avant son mariage. Il était capitaine dans le régiment de M. le duc d'Hostun qui avait pour lui une amitié particulière ; il était en garnison avec son régiment dans une ville de province ; une intrigue d'amour qu'il avait à Paris, le décida à y revenir secrètement passer trois jours sans congé ; il feignit d'être malade, se mit au lit, laissa un domestique qui devait seconder ce stratagème ; et, sous un autre nom, il partit seul à franc-étrier au milieu de la nuit, et il arriva à Paris. Le lendemain même passant à minuit sous les guichets du Louvre, il fut attaqué par trois hommes ; mon père tira son épée, s'appuya contre le mur, tua un des assassins, en blessa un autre mortellement qui tomba, et mit le troisième en fuite. Pendant ce temps il survint du monde, la garde accourut, mon père fut arrêté et conduit chez un commissaire, chez lequel on transporta aussi le meurtrier qui respirait encore. Il fut bien constaté par les aveux de ce misérable, que mon père n'avait fait que défendre sa vie contre trois brigands ; mais ce qu'il y avait de fâcheux, c'est qu'il fallait

se nommer, et faire connaître qu'on était à Paris sans congé. Mon père demanda à être conduit chez M. le duc d'Hostun, son colonel, qui heureusement était à Paris; mon père comptait sur son amitié, il avait raison. Le duc arrangea cette affaire; mais il ne voulut jamais consentir à laisser mon père passer encore quelques jours à Paris. Mon père fut obligé de retourner sans délai à sa garnison; il en eut tant de dépit, qu'il se promit de quitter le service, ce qu'il fit en effet trois mois après, à trente-deux ans.

Mon père avait pour moi la plus vive tendresse; mais il ne se mêla de mon éducation que sur un seul point : il voulait absolument me rendre une femme forte, et j'étais née avec une quantité de petites antipathies : j'avais horreur de tous les insectes, surtout des araignées et des crapauds; je craignais aussi les souris, je fus obligée d'en élever une. J'aimais passionnément mon père, et il avait un tel empire sur moi que je ne balançais jamais à lui obéir. Il m'ordonnait sans cesse de prendre avec mes doigts des araignées, et de tenir des crapauds dans mes mains, chose qu'il faisait continuellement. A ces commandemens terribles, je n'avais pas une goutte de sang dans les veines; mais j'obéissais. Au reste, ces tours de

force m'ont bien prouvé que les crapauds n'ont aucun venin; mais ces violences ont beaucoup contribué à m'attaquer les nerfs, et n'ont fait qu'augmenter en moi ces antipathies que j'ai conservées toute ma vie. Cependant elles ont pu servir à me donner de l'empire sur moi-même, et cela seul est un grand bien. Du reste, mademoiselle de Mars était seule chargée de mes études, elle devait me faire répéter mon catéchisme, un abrégé d'histoire du Père Buffier, et me donner une leçon de musique et deux de clavecin. Dans ces dernières leçons elle exigeait avec raison que je regardasse avec attention sur mon livre, afin d'apprendre à déchiffrer; mais j'avais trouvé un artifice, qui me dispensait de cette peine. Je feignais d'aimer à la folie la pièce qu'on voulait me faire apprendre, et sous ce prétexte je la faisais jouer continuellement à mademoiselle de Mars pendant deux ou trois jours. Au bout de ce temps, je la savais par cœur et alors la mémoire et l'oreille me suffisaient pour l'étudier à la grande satisfaction de ma maîtresse, qui s'applaudissait des étonnans progrès que je faisais dans la musique; tandis que j'avais les yeux attachés sur mon livre sans regarder les notes, et que je jouais absolument de routine. Quant au Père Buffier il

nous ennuya tellement que nous l'abandonnâmes sans retour au bout de huit jours, et jamais on ne nous en a demandé compte. A la prière de mademoiselle de Mars, mon père tira de sa bibliothéque *Clélie* de mademoiselle de Scudéry, et le théâtre de mademoiselle Barbier [1]; il nous donna ces deux ouvrages, qui ont fait nos délices pendant bien long-temps; dès lors, à huit ans, je commençai à composer des romans et des comédies que je dictais à mademoiselle de Mars, car je ne savais pas former une lettre. Nous avions les paroles imprimées de trois ou quatre opéra, nous trouvions un plaisir extrême à les chanter de tête en improvisant; c'était un de nos plus grands amusemens. Au milieu de tout cela, nous nous occupions sérieusement de la religion; les sentimens religieux sont nés avec moi; dès ma plus tendre enfance, je n'ai jamais regardé un

[1] Marie-Anne Barbier a fait des tragédies, des comédies, des opéra et des ballets. Elle consultait souvent Pellegrin; c'est ce qui a fait attribuer à l'abbé les ouvrages de cette demoiselle. Ses *Saisons littéraires* sont un mélange de poésies, d'histoires et de critiques. Il y a dans ses vers de la facilité et du naturel, mais peu d'élégance et point de force. Les ouvrages de mademoiselle Barbier ont été recueillis en 2 volumes in-12. Morte en 1742.

(*Note de l'éditeur.*)

ciel étoilé non-seulement sans plaisir, mais sans une émotion extraordinaire. Mademoiselle de Mars, qui était un ange, me parlait souvent de Dieu, surtout dans nos promenades. Nous n'avions nulle idée de botanique et d'histoire naturelle; mais nous admirions avec extase les cieux, les arbres, les fleurs, comme preuves de l'existence de Dieu et comme ses ouvrages, et cette idée animait et embellisait pour nous toute la nature entière. Ce n'était point une savante institutrice qui me donnait de graves leçons, c'était une jeune fille de dix-sept ans, remplie de candeur, d'innocence et de piété, qui me confiait ses pensées, et qui faisait passer dans mon âme tous les sentimens de la sienne; sous ce rapport nulle éducation n'a pu se comparer à la mienne. Tous les jours, après le dîner en sortant du salon, nous allions dans nos chambres réciter l'office de la Sainte-Vierge, et c'était avec un tel goût, que lorsque quelque chose dérangeait cette habitude, nous en éprouvions un véritable chagrin. Dans ce temps il m'est arrivé bien souvent, en me réveillant au milieu de la nuit, de me lever et de me prosterner sur le plancher pour prier Dieu.

J'étais aussi heureuse qu'un enfant peut l'être; quoique fort inappliquée, je n'étais jamais gron-

dée, on ne m'a jamais parlé de pénitence. Je savais sur le claveciu sept ou huit pièces que je jouais passablement; j'avais une belle voix et je chantais trois ou quatre cantates de Clérambout; c'en était assez pour enchanter mes parens et pour me faire admirer de nos voisins. Mademoiselle de Mars m'enseignait fort peu de chose; mais sa conversation formait mon cœur et mon esprit, et elle me donnait en tout l'exemple de la modestie, de la douceur et d'une parfaite bonté. Je l'aimais et je l'admirais tant, je craignais tellement de lui déplaire, qu'elle m'aurait donné de l'application, si elle l'eût voulu; mais elle n'y pensait pas; contente de mon caractère, elle l'était de tout, et elle n'avait nulle envie de me contraindre. Dès ce temps j'avais le goût d'enseigner aux enfans, et je m'étais fait maîtresse d'école d'une singulière manière. J'avais une petite chambre à côté de celle de mademoiselle de Mars, la chambre de cette dernière avait une petite porte qui donnait dans le salon, ma chambre ne communiquait qu'à celle de mademoiselle de Mars; mais ma fenêtre sur la belle façade du château n'avait pas tout-à-fait cinq pieds d'élévation : au bas de cette fenêtre était une grande terrasse sablée, avec un mur à hauteur d'appui de ce côté,

très-élevé extérieurement et s'étendant le long d'un étang qui n'était séparé du mur que par un petit sentier couvert de joncs et d'herbages.

Des petits garçons du village venaient là pour jouer et couper des joncs ; je m'amusais à les regarder, et bientôt j'imaginai de leur donner des leçons, c'est-à-dire, de leur enseigner ce que je savais : le catéchisme, quelques vers des tragédies de mademoiselle Barbier, et ce qu'on m'avait appris par cœur des principes de musique. Appuyée sur le mur de la terrasse, je leur donnais ces belles leçons le plus gravement du monde. J'avais beaucoup de peine à leur faire dire des vers à cause du patois bourguignon; mais j'étais patiente, et ils étaient dociles. Mes petits disciples rangés au bas du mur au milieu des roseaux et des joncs, le nez en l'air pour me regarder, m'écoutaient avec la plus grande attention, car je leur promettais des *récompenses*, et je leur jetais en effet des fruits, des petites galettes et toutes sortes de bagatelles. Je me rendais presque tous les jours à mon école en passant par ma fenêtre; j'y attachais une corde au moyen de laquelle je me laissais glisser sur la terrasse ; j'étais leste et légère et je ne suis jamais tombée. Après ma leçon je faisais le tour par une des cours, et je ren

trais par le salon sans qu'on prît garde à moi. Je choisissais pour ces escapades les jours de poste où mademoiselle de Mars écrivait à ses parens : elle était tellement absorbée dans ses dépêches, qu'elle ne faisait pas la moindre attention à ce qui se passait autour d'elle ; ainsi je tins paisiblement mon école pendant fort long-temps, d'autant plus que c'était toujours à des heures où ma mère n'était pas dans le salon. Enfin mademoiselle de Mars me surprit un jour au milieu de mon école ; elle ne me fit aucune réprimande, mais elle rit tant de la manière dont mes élèves déclamaient les vers de mademoiselle Barbier, qu'elle me dégoûta de ces doctes fonctions.

Le premier chagrin vif et profond que j'aie éprouvé, fut causé par le départ de mon père, qui fit un voyage à Paris, en assurant qu'il reviendrait dans six mois. J'aimais mon père, comme j'ai toujours su aimer, avec une vivacité, un dévouement dont bien peu de cœurs sont capables. Son départ me causa un chagrin qui altéra ma santé ; le temps en s'écoulant ne le diminua que par l'espoir qu'il me donnait de le voir revenir bientôt. Au bout de trois mois, ma mère voulut préparer une fête pour son retour. Elle avait beaucoup de talent naturel pour la poésie,

quoiqu'elle n'en sût pas parfaitement les règles, mais elle a fait de très-jolis vers. Elle composa une espèce d'opéra comique dans le genre champêtre, avec un prologue mythologique; j'y jouais l'Amour. On donna des rôles à toutes les femmes de chambre, elle en avait quatre, et toutes jeunes et jolies : de plus, on voulut jouer une tragédie, on choisit Iphigénie en Aulide; ma mère joua Clytemnestre, et l'on me donna le rôle d'Iphigénie. Un médecin de Bourbon-Lancy, nommé le docteur Pinot, se chargea du rôle d'Agamemnon; son fils aîné, âgé de dix-huit ans, eut un succès prodigieux dans celui du bouillant Achille : il était en effet très-*bouillant*, son génie théâtral avait deviné toutes les contorsions, les convulsions, les tapemens de pied et les cris terribles que l'on a tant applaudis depuis à Paris sur le théâtre; je me cachais pour en rire, car dès cet âge l'affectation, l'emphase et tous les mouvemens forcés me paraissaient excessivement ridicules. Mademoiselle de Mars pensait comme moi, et nous nous amusions en secret, dans notre chambre, à contrefaire ce grand acteur, dont nous n'osions nous moquer aux répétitions. Ma mère, pour nous faire des habits, sacrifia sans pitié ses plus belles robes. Je n'oublierai jamais

que, dans le prologue, mon habit d'*Amour* était couleur de rose, recouvert de dentelle de point parsemée de petites fleurs artificielles de toutes couleurs; il ne me venait que jusqu'aux genoux; j'avais des petites bottines couleur de paille et argent, mes longs cheveux abattus et des ailes bleues. Mon habit d'Iphigénie, sur un grand panier, était de lampas, couleur de cerise et argent, garni de martre. Comme ma mère n'avait point de diamans, elle avait fait venir de Moulins une grande quantité de fausses pierreries qui complétaient notre magnifique parure. Il y avait dans le prologue un endroit qui me plaisait beaucoup, et certainement l'idée en était neuve. Comme je l'ai dit, je représentais l'Amour; un petit garçon du village représentait un *Plaisir*; je chantais un couplet dans lequel j'étais censée m'adresser à mon père, et je disais à la fin de ce couplet :

Au Plaisir j'arrache les ailes,
Pour le mieux fixer près de vous.

En achevant cela, je me jetais sur le petit Plaisir, et je lui arrachais en effet les ailes; mais il arriva un jour à une belle répétition habillée, que les ailes étant trop fortement attachées, elles me résistèrent; je secouai vainement le Plaisir,

les ailes ne vinrent point; je m'y acharnai; je jetai par terre le Plaisir, pleurant à chaudes larmes; je ne le lâchai pas, tout terrassé qu'il était, et j'en vins à mon honneur; *j'arrachai* les ailes du Plaisir *désespéré*, et jetant les hauts cris.

Nous fîmes un nombre infini de répétitions habillées devant beaucoup de spectateurs; cela dura trois mois, pendant lesquels on perfectionna le théâtre. Au bout de ce temps nous jouâmes une autre tragédie, Zaïre, et l'on me donna ce rôle; mademoiselle de Mars jouait Fatime. J'avais si naturellement la mesure des vers dans la tête, que je reprenais ceux qui la gâtaient sans savoir leur rôle. Nous jouâmes aussi les *Folies amoureuses* de Regnard; j'y jouai le rôle d'Agathe. Nous appelions tout cela des répétitions; mais c'étaient de véritables représentations; il y venait un monde énorme de Bourbon-Lancy et de Moulins; et ces fêtes éternelles devaient coûter beaucoup d'argent. On trouva que l'habit d'Amour m'allait si bien, qu'on me le fit porter d'habitude; on m'en fit faire plusieurs. J'avais mon habit d'Amour pour les jours ouvriers, et mon habit d'Amour des dimanches. Ce jour-là, seulement pour aller à l'église, on ne me mettait pas d'ailes; et l'on jetait sur moi une espèce

de mante de taffetas couleur de capucine, qui me couvrait de la tête aux pieds. Mais j'allais journellement me promener dans la campagne avec tout mon attirail d'Amour, un carquois sur l'épaule et mon arc à la main. Au château, ma mère et tous les voisins ses amis ne m'appelaient jamais que l'*Amour*, ce nom me resta. Tels furent régulièrement mon costume et mes occupations pendant plus de neuf mois. J'ai peint cette singulière éducation dans l'histoire de la comtesse de Rosmond, des *Mères rivales*, et j'ai été bien loin, dans ce roman, d'en exagérer la bizarrerie; car dans la mienne, il y eut un inconcevable mélange de choses profanes et de pieuses cérémonies : par exemple, je suivais toujours habillée en *ange* toutes les processions de la Fête-Dieu. Dans ce temps, on raisonnait fort peu, on faisait avec une grande simplicité beaucoup d'actions étranges, surtout en province, où la bonhomie du voisinage de châteaux était portée au comble. Il y a toujours eu du commérage et de la médisance dans les petites villes; mais on n'en trouvait point alors parmi les voisins de châteaux, ce qui prouverait que plus on vit solitairement et en famille, et moins on est méchant et tracassier.

Je rends compte de ces petites particuliarités, parce qu'elles ont eu une grande influence sur le reste de ma vie; car les impressions reçues dès l'enfance, lorsqu'elles ont été vives, ne s'effacent jamais. Cette bizarre éducation produisit dans mon imagination et dans mon caractère un mélange à la fois religieux et romanesque, dont on ne trouve que trop de traces dans la plus grande partie de mes ouvrages.

Les éloges outrés que l'on donnait à la manière dont je jouais la tragédie et la comédie, ne m'enivrèrent point; mademoiselle de Mars, sans chercher à rabattre ma vanité par des réflexions morales, attachait réellement si peu d'importance à ce genre de succès, que cela seul m'empêcha de m'en enorgueillir. Tout naturellement elle ne me louait que sur les choses qui tiennent à l'âme et au caractère, ou, pour mieux dire, alors elle me caressait et avait l'air de m'aimer davantage; voilà ce qui me faisait une grande impression, le reste ne m'en faisait aucune. Quant à mon singulier costume, elle en avait d'abord un peu ri, mais sans nulle causticité; je lui soutenais qu'il était fort commode : A la bonne heure, disait-elle; et d'ailleurs elle ne le critiquait en rien.

Ce n'étaient point les fadeurs qu'on me disait

sur mon habit d'Amour qui me plaisaient; ceux qui me prodiguaient le plus ces sortes de louanges, étaient précisément des personnages que je trouvais ennuyeux ou ridicules, de sorte que ces éloges n'eurent aucun danger pour moi. Ce qui me charmait dans cet habillement était la singularité, car je suis née avec le goût des choses extraordinaires. Un de mes plus grands plaisirs, dès lors, était de faire des châteaux en Espagne; je me composais une destinée; non-seulement je la remplissais d'événemens singuliers, mais j'y plaçais des renversemens de fortune, des persécutions; j'aimais à me figurer que j'aurais la force d'y résister. Je me suis supposée mille fois proscrite, calomniée, errante, forcée de me cacher sous des noms supposés, et de vivre de mon travail. A la fin de ces romans je ne manquais pas de triompher du sort et de mes ennemis; mais cette partie de mon histoire m'amusait peu, elle éteignait mon imagination, je la terminais brusquement. Ces espèces d'exercices de tête, ces inventions, qui m'accoutumaient à me familiariser avec l'idée de la persécution et du malheur, ne m'ont pas été inutiles par la suite. Je dois dire une chose à ma louange, et qui m'a distinguée de toutes les personnes d'une imagination romanesque,

c'est que je ne désirais les *événemens* que pour déployer certaines qualités de l'âme que j'admirais, la patience, le courage, la présence d'esprit; et c'est pourquoi je me plaçais toujours dans des situations malheureuses. Ainsi il y avait, dans ces rêveries, un fond d'amour pour la gloire et pour la vertu, qui, surtout dans l'enfance, les rendait remarquables. D'ailleurs j'avais le plus grand éloignement pour tout mouvement extraordinaire de société, pour les commérages, les rapports, les tracasseries, etc. J'aimais le repos intérieur et la solitude, je haïssais toutes les petites agitations, et personne au monde n'a eu plus que moi, dans tous les temps de sa vie, l'esprit de paix et de conciliation.

Mademoiselle de Mars avait tant de douceur, elle attachait si peu d'importance aux petites choses, que je sentais peu mes défauts avec elle, je ne me connaissais alors que celui de la brusquerie et d'une extrême vivacité. J'étais facile à conduire, et naturellement complaisante; je n'avais ni hauteur, ni caprices, ni rancune, mais je supportais mal le moindre retard dans ce qu'on m'avait promis, et alors je me fâchais, et je disais quelquefois beaucoup d'impertinences. Mademoiselle de Mars, toujours calme, n'était

pas cependant sans défauts : elle avait de l'humeur, et lorsqu'il m'était échappé avec elle une parole peu convenable, elle me boudait longtemps. Mais ces querelles étaient bien rares entre nous, ma vivacité et ma brusquerie ne s'exerçaient communément que contre les femmes de chambre, ou contre un de nos voisins qui venait souvent au château, et que j'avais pris en horreur. C'est une chose si singulière que cette antipathie, que je ne dois pas la passer sous silence. Je ne crois pas aux règles sur la physionomie données par Lavater; mais je crois que la nature a doué certains individus d'un instinct précieux, celui de connaître à peu près l'*âme* par l'impression que produisent en eux certaines physionomies, et je suis persuadée que j'ai cet instinct. Ce personnage que je haïssais, était un gentilhomme que l'on prétendait être de l'ancienne et illustre maison de Châlons, depuis long-temps éteinte; il s'appelait M. de Châlons, âgé alors de trente et quelques années; quoiqu'il fût assez riche, il n'avait jamais voulu se marier sous prétexte d'une extrême dévotion; il avait une telle réputation de piété, qu'il passait pour un saint. Sa figure était assez belle, mais sa manière de regarder en dessous et à la dérobée, avait commencé mon aversion

pour lui. J'avais remarqué aussi que, lorsqu'il était à l'église, il faisait de pieuses contorsions; des yeux en l'air et des mains croisées sur la poitrine qui ne m'édifiaient pas du tout. Enfin j'avais deviné qu'il était un hypocrite, et la suite a prouvé qu'il était le plus horrible scélérat dont on ait jamais entendu parler. Il a fait des crimes épouvantables qui furent à la fin découverts de cette sorte. Enhardi par la confiance qu'il avait usurpée, il y compta trop; le ciel lui mit un bandeau sur les yeux, et il en vint à commettre des faits d'une imprudence inconcevable. Sous prétexte de faire travailler au linge de sa maison, il fit venir d'Autun une jolie petite ouvrière qu'il avait vue dans cette ville; il la garda dans son château environ six semaines, ensuite elle disparut, et il manda à sa mère qu'elle s'était sauvée avec un amant. En même temps il priait cette femme de lui envoyer la sœur cadette de cette jeune fille, qui était aussi très-jolie, parce que, disait-il, le raccommodage de son linge n'était pas fini. On la lui envoya; au bout de deux mois, elle disparut ainsi que l'autre, et le monstre écrivit à la mère qu'elle avait suivi l'exemple de sa sœur, et que de même elle s'était évadée. A cette fois, la malheureuse mère, éclairée par son dé-

sespoir, porta ses plaintes à la justice, qui ordonna une visite chez M. de Châlons. Ce scélérat fut averti, prit la fuite ; on n'a jamais pu découvrir ce qu'il était devenu. La Providence l'aura sûrement poursuivi et fait périr misérablement dans quelque asile obscur. On fit en effet une descente dans son château ; on trouva des traces de sang mal lavées dans un de ses cabinets, des poisons affreux dans une armoire, et dans son jardin plusieurs cadavres de femmes enterrées, et ceux de ses dernières victimes ! La première des jeunes filles fut reconnue par une bague de crin avec une devise, qu'il lui avait laissée [1] !..... Ainsi mon antipathie pour ce monstre ne fut que trop justifiée par la suite.

Au milieu de nos répétitions et de nos fêtes, un incident assez singulier vint répandre pendant une soirée la terreur dans le château. C'était dans ce temps que le fameux Mandrin, à la tête de sa troupe, exerçait en Bourgogne ses brigandages : il n'en voulait, disait-il, qu'aux fermiers généraux et à leurs employés ; cependant de temps en temps il mettait à contribution des per-

[1] Toutes les époques ont eu leurs monstres, des Léger et des Maingrat.

(*Note de l'éditeur.*)

sonnes qui n'avaient rien de commun avec ses ennemis déclarés. Un soir on vint nous dire, qu'une troupe assez considérable, avec des uniformes pareils à ceux des gens de Mandrin, arrivait dans le village; que le commandant de la troupe s'en disait colonel, et se donnait sous le nom de marquis de Breteuil [1], mais qu'on ne doutait pas que cet homme ne fût Mandrin. Ce récit jeta l'alarme dans le château, ma mère fut très-effrayée, mademoiselle de Mars le fut encore davantage; M. Corbier, notre intendant, ne montra pas dans cette grande occasion une valeur bien déterminée. Ma mère le chargea d'aller dans le village prendre des informations; il revint plein de terreur nous dire que le commandant et ses officiers, qui étaient chez le cabaretier du village, avaient des figures épouvantables; qu'ils faisaient un vacarme affreux, et qu'il était impossible de méconnaître en eux Mandrin et ses complices. Un instant après, un message nous

[1] Mandrin commença par être soldat; il déserta, se fit faux-monnayeur, contrebandier, et enfin chef de brigands. Son air n'avait rien de farouche et ses reparties étaient vives. Il fut arrêté sur les terres du roi de Sardaigne, où il s'était réfugié, et roué à Valence le 24 mai 1754.

(*Note de l'éditeur.*)

annonça la visite de ce redoutable marquis de Breteuil [1]. L'effroi fut au comble dans le château; pour moi j'éprouvai que la curiosité peut l'emporter sur la peur, je n'avais jamais vu de *brigand,* et j'avais un désir extrême de voir et d'examiner Mandrin. Dans ce moment critique nous vîmes arriver le père Antoine; c'était un capucin qui desservait la cure depuis trois mois, parce que le curé était mort. Ce bon capucin, excellent religieux, était très-brave, ce qu'il avait prouvé dans plusieurs incendies, en exposant sa vie avec une intrépidité admirable; nous l'aimions beaucoup, il m'avait donné des images et des chapelets, il était mon confesseur, et j'avais pour lui autant d'attachement que de vénération. Ces sentimens, qu'il méritait d'inspirer, m'ont laissé pour toute ma vie un respect particulier pour les capucins en général; c'est pourquoi, en souvenir de ce vertueux religieux, j'en ai placés dans mes romans, que j'ai tâché de rendre intéressans, dans *la Duchesse de la Vallière*, et dans *le Siége de la Rochelle.*

La présence du père Antoine nous rassura un

[1] Madame Duchastelet était de la famille des Letonnellier de Breteuil.

(*Note de l'éditeur.*)

peu. Enfin, on annonça M. le marquis de Breteuil, et nous vîmes paraître un homme d'assez mauvaise mine, suivi de deux officiers qui avaient des figures très-rembrunies. Bien persuadée que je voyais Mandrin, je le regardais avec une application dont rien ne pouvait me distraire, et je m'étonnais beaucoup qu'un *brigand* n'eût pas des traits plus marqués : comme il prolongeait sa visite, l'heure avançait, et l'on vint annoncer que le souper était servi; ma mère d'une voix tremblante l'invita à souper, il accepta; le père Antoine resta, on se mit à table; tout d'un coup un gros chat de ma mère vint sauter sur l'épaule de M. le colonel, qui au même instant pâlit, et fut près de se trouver mal; un des officiers dit que M. le marquis avait une antipathie invincible pour les chats. Je me penchai vers mademoiselle de Mars, assise à côté de moi, et je lui dis tout bas : *Ce n'est pas là Mandrin, car Mandrin n'aurait pas peur d'un chat.* J'avais raison, ce n'était point Mandrin, c'était en effet un marquis de Breteuil de je ne sais plus quel régiment.

Cependant nos fêtes continuaient toujours, et mon père absent depuis dix-huit mois ne revenait point. Ma mère, voulant joindre la danse à la musique et à la tragédie, fit venir d'Autun une

danseuse, qui s'appelait mademoiselle Mion, et qui m'apprit à danser le menuet et une *entrée* toute seule, dans mon habit d'Amour que je portais toujours régulièrement. Mademoiselle Mion était rousse, et s'enivrait; au bout de trois mois on la renvoya, et on fit venir un danseur de cinquante ans, qui de plus était maître en fait d'armes; il joignit à mon *entrée* une sarabande, et il me trouva si leste, qu'il proposa de m'apprendre à faire des armes, ce qui m'amusa beaucoup; j'y réussis si bien que ma mère eut l'idée de me faire jouer Darviane, dans Mélanide de la Chaussée, rôle dans lequel il faut tirer l'épée et se mettre en garde. Alors je quittai mon costume d'Amour, parce qu'on me fit faire un charmant habit d'homme que j'ai constamment porté jusqu'à mon départ de la Bourgogne. C'était une chose tout-à-fait inusitée dans ce temps, d'élever une petite fille avec des habits si peu convenables à son sexe; j'ai toujours été surprise depuis, par réflexion, que le père Antoine, qui était si pieux, n'ait pas fait là-dessus quelques représentations, et que personne, à ma connaissance, n'ait paru scandalisé de cette innovation. Au reste j'y ai gagné d'avoir eu, dans ma jeunesse, les pieds mieux tournés, de mieux marcher que les autres

femmes en général, et surtout d'être plus agile qu'aucune que j'aie connue. Je menais une vie qui me charmait : les matins je jouais un peu du clavecin, et je chantais ; ensuite j'apprenais mes rôles, et puis je prenais ma leçon de danse, et je tirais des armes. Après cela je lisais jusqu'au dîner avec mademoiselle de Mars. Une de nos voisines lui avait prêté le roman de la *Reine de Navarre*, de mademoiselle de La Force [1], que nous dévorions ; nous le relûmes deux fois. Je l'ai relu vingt ans après avec un grand plaisir, et j'ai toujours conservé un goût particulier pour ce roman. Le souvenir du plaisir qu'il m'a fait, dans mon enfance, y contribue peut-être. En sortant de table, nous allions faire une lecture de piété, dirigée par le père Antoine ; c'était l'Évangile, l'Imitation de Jésus-Christ et des Pensées de la Journée chrétienne. Ensuite nous allions dans le salon, quand il n'y avait pas de monde,

[1] Charlotte-Rose de Caumont de La Force mourut en 1724, à l'âge de 74 ans. Ses compositions, dont le fond repose sur des faits véritables, ont dû donner, à Walter Scott et aux écrivains de notre âge, l'idée des romans historiques : elle écrivait bien en vers. Ses principaux ouvrages sont : une *Histoire secrète de Bourgogne*, en deux volumes; l'*Histoire de Marguerite de Valois*, etc., en quatre volumes; et les *Mémoires historiques de la duchesse de Bar, sœur de Henri IV*.

(*Note de l'éditeur.*)

(ma mère alors était enfermée dans sa chambre) et nous nous amusions à faire des guirlandes de fleurs artificielles pour nos fêtes. C'était une femme de Bourbon qui nous les faisait faire; mais des fleurs très-grossières, faites avec du papier. Les femmes de chambre travaillaient avec nous; et souvent le bon père Antoine nous aidait à les peindre. Après cela nous allions nous promener, mademoiselle de Mars et moi. Depuis nos fêtes, c'est-à-dire, depuis que j'avais quitté les habits de femme, j'étais beaucoup moins raisonnable à la promenade : je ne causais plus, je ne me plaisais qu'à courir en avant, à sauter des petits fossés, et à faire mille folies, ce qui dura jusqu'à mon départ de la Bourgogne.

Voici la première origine de mon aversion pour Voltaire. La voisine qui prêtait des livres à mademoiselle de Mars, lui prêta une brochure nouvellement arrivée de Paris, et faite contre M. de Voltaire. Nous connaissions la plupart de ses tragédies, nous jouions Zaïre et nous avions lu les autres; par cette raison la brochure nous intéressa; nous y vîmes avec chagrin que cet homme que nous avions admiré était un impie; la brochure était terminée par de mauvais vers, des stances satiriques, dans lesquelles Voltaire

n'était désigné que sous l'anagramme de son nom; chaque stance était terminée par un vers ironique qui est toujours resté dans ma tête et que voici :

Ma foi, Tolvaire est un grand homme!

Nous ne trouvâmes pas les vers bons ; mais les accusations contenues dans les brochures nous firent une impression ineffaçable. Je n'ai jamais depuis relu, ni revu cette brochure. Comme il y a dans Zaïre des sentimens religieux, j'étais doublement indignée contre l'auteur ; je perdis beaucoup de mon admiration pour Zaïre, et je donnai toute préférence à mon rôle d'Iphigénie en Aulide, et par conséquent à Racine, car on m'assurait que ce grand homme avait été aussi vertueux qu'il est sublime. Cependant j'avais eu des succès prodigieux dans le rôle de Zaïre, et tellement que des dames de Moulins, venues à nos représentations, déclarèrent gravement que mon talent de tragédienne *surpassait celui de la Clairon*. Cette louange fit bien rire mademoiselle de Mars, qui se moquait un peu de mon ton emphatique dans la scène où je disais : *Est-ce vous, Nérestan ?* De mon côté, je contrefaisais assez plaisamment, entre nous, ses yeux hagards, furi-

bonds, son ton âcre et son grasseyement, lorsqu'au dénoûment, elle disait à Orosmane : *Tigre, altéré de sang !....* Toutes ces moqueries sur nous-mêmes nous faisaient rire aux larmes, ce qui nous accoutumait naturellement à n'attacher aucun amour-propre à de petits ridicules, et à ne trouver d'importance qu'aux choses dignes d'être estimées; enfin à ne mépriser que ce qui est vicieux, et non des puérilités.

Dans ce temps nous vîmes arriver à Saint-Aubin, un homme qui excita vivement ma curiosité. C'était un très-mauvais auteur, et le premier homme de lettres que j'aie vu dans ma vie. Ayant été au collége avec mon père, il en était assez aimé sans en être estimé sous aucun rapport : un procès l'obligea d'aller à Dijon, et de là il vint à Saint-Aubin. C'était le chevalier de La Morlière [1], auteur dès lors de quelques mauvais romans très-

[1] Jacques-Louis-Auguste de La Morlière, sieur de la Rochette, chevalier du Christ, est mort à Paris en 1785. Il a fait des comédies détestables et de mauvais romans licencieux; le seul qui eut, dans sa nouveauté, quelque succès, fut celui qu'il intitula, *Angola;* mais on prétendit que ce petit conte n'était pas de lui et qu'il l'avait volé; aussi, dans le temps, une feuille périodique parlant de M. de La Morlière le désigna ainsi : l'*Usurpateur du petit royaume d'Angola.*

(*Note de l'éditeur.*)

licencieux. On nous dit seulement qu'il avait fait plusieurs ouvrages imprimés, ce qui me donna une grande considération pour lui ; mais je ne la gardai pas long-temps. M. de La Morlière qui déclamait fort bien, me fit répéter les rôles de Zaïre et d'Iphigénie, et à mademoiselle de Mars celui de Fatime dans Zaïre ; mais tout d'un coup il s'avisa de devenir amoureux de mademoiselle de Mars, qui trouva son amour ridicule, et sa déclaration impertinente, elle lui montra beaucoup de dédain ; et il la prit dans une aversion qui me le rendit odieux. Nous en fûmes heureusement débarrassées au bout d'un mois, il partit pour Paris. Peu de jours après, une affreuse épidémie de petite-vérole se déclara à Saint-Aubin. On prit beaucoup de précautions pour m'en préserver ; mais mon imprudence les rendit inutiles. Celle des femmes de ma mère, que j'aimais le mieux, nommée Montigni, eut les symptômes de cette horrible maladie, qu'elle prit en effet, mais, dans une maison du village dans laquelle on la conduisit ; j'allai la voir furtivement, et en secret : sa vue me pétrifia d'horreur ; deux jours après je me sentis malade, et je pris une petite-vérole confluente, dont j'ai été à la dernière extrémité, mais si bien soignée par notre docteur

Pinot, que je n'en eus pas une seule marque. Mademoiselle de Mars me donna, dans cette maladie, les plus touchantes marques d'amitié, ce qui porta au comble mon attachement pour elle. Je me trouvai en pleine convalescence en automne ; alors nous quittâmes Saint-Aubin, parce que le château tombait en ruines ; nous allâmes à Bourbon-Lancy, où ma mère loua une très-jolie maison avec un jardin. La comtesse de Sercey, ma tante, sœur de mon père, y arriva avec le comte de Sercey, son mari, tombé en paralysie : j'ai conté, à ce sujet, dans mes Souvenirs, un trait touchant d'amour paternel [1]. Tout l'hiver

[1] Voici comment cette anecdote est racontée par l'auteur : « La comtesse de Sercey, ma tante, conduisit aux eaux de Bourbon-Lancy son mari, tombé en apoplexie et paralytique de la moitié du corps. Il était depuis deux mois aux eaux, et toujours dans le même état dans son lit, privé de la parole, ne donnant aucun signe de connaissance, ne pouvant faire le moindre mouvement de son bras droit, ni même soulever la main de ce côté, lorsque ma tante reçut une lettre de M. de Chezac, commandant de la marine (nous étions alors en guerre avec l'Angleterre), qui lui faisait le détail d'une action très-brillante du jeune Lucain de Sercey, âgé de seize ans, qui servait dans la marine. Dans un combat, il s'élança le premier à l'abordage, et, malgré plusieurs blessures, il fit des prodiges de valeur ; le vaisseau ennemi fut pris, et, le combat fini, on questionna le jeune Sercey pour le panser, parce qu'il était couvert de sang. Je crois, dit-il, que c'est le sang des Anglais,

se passa, pour nous, à jouer la tragédie, la comédie, et sur un assez joli petit théâtre que ma mère fit faire. Je jouai *Zaïre*, *Iphigénie*; *Hector*, dans le Joueur de Regnard; *Darviane*, dans Mé-

car je n'ai rien senti. C'était bien le sien; il avait trois blessures, mais qui n'étaient pas dangereuses. Sa mère reçut, avec la lettre de M. de Chezac, un billet écrit de la main de son fils. »

Madame de Sercey, pensant qu'il n'était pas impossible que son mari eût conservé une sorte de connaissance intérieure, résolut de lui lire ce détail. Il y avait dans la chambre sept ou huit personnes; j'étais de ce nombre. On ouvre tous les rideaux, on entoure le lit; je me mis à genoux sur un tabouret, au pied du lit, les yeux attachés sur le malade, qui ne parut faire aucune attention à ce mouvement; mais quand ma tante, se plaçant à son chevet, eut prononcé le nom de son fils, en lui disant que cet enfant (qu'il chérissait particulièrement) s'était couvert de gloire, une émotion très-marquée se peignit sur son visage; il regarda fixement madame de Sercey, qui lut alors à haute voix, et en prononçant doucement, la lettre de M. de Chezac. Lorsqu'elle eut fini, on vit deux larmes couler sur les joues du malade; et au même instant, soulevant ce bras immobile et glacé depuis trois mois, il joint ses deux mains, les élève vers le ciel en s'écriant distinctement: O mon Dieu!... Tout le monde fondit en pleurs. On crut le malade guéri; mais ce miracle de la sensibilité ne fut produit que pour donner à ce tendre père une dernière jouissance paternelle; sa dernière lueur d'intelligence fut un mouvement passionné de joie et de gratitude pour l'Être Suprême; il recouvra toute son existence durant quelques minutes, il ne la reprit plus, et il mourut peu de mois après.

(*Note de l'éditeur.*)

lanide ; *un Paysan*, dans George Dandin ; un autre petit rôle dans *Attendez-moi sous l'orme* ; et *Cénie*, dans la pièce de ce nom. L'hiver entier s'écoula dans ces divertissemens. En parlant de mes études, je n'ai point fait mention de l'écriture, par une bonne raison, c'est qu'on ne m'en a jamais donné une seule leçon. Il est assez singulier qu'une personne qui a tant écrit, n'ait jamais appris à écrire ; mais c'est un fait. Au mois de janvier 1757, ayant onze ans, je voulus écrire à mon père pour le nouvel an ; et n'ayant jamais tenu une plume, j'écrivis à mon père une longue lettre, avec une grosse et vilaine écriture, mais d'une bonne orthographe, car la lecture, comme je l'ai dit, avait gravé dans ma tête tous les mots comme on doit les écrire. Depuis ce jour-là, je m'exerçai toute seule à écrire, me perfectionnant peu à peu. Je n'ai point une belle écriture, mais je me suis fait une écriture très-lisible, et assez jolie. Enfin, mon père revint au printemps, ce qui prolongea nos fêtes pendant deux mois encore. Il m'arriva à cette époque une chose que je ne puis passer sous silence : nous avions, mademoiselle de Mars et moi, chacun un petit cabinet à côté de notre chambre ; et notre logement, tout au haut de la maison, était sous un

grand grenier. Un jour, après le dîner, j'allai dans le cabinet de mademoiselle de Mars pour la presser de venir avec moi à la promenade ; elle écrivait, et me dit qu'elle ne pourrait y aller que dans une demi-heure ; j'insistai, elle refusa positivement ; je ne me rebutai point, et je la tourmentai tant, qu'elle céda en grondant, je l'entraînai presque de force ; à peine avions-nous passé le seuil de sa porte, la queue de sa robe était encore dans le cabinet (car alors les robes les plus simples avaient une petite queue), que le plafond de son cabinet tomba tout entier avec un fracas épouvantable ; une grosse servante, qui faisait sécher du linge dans le grenier, tomba à cheval sur une poutre, elle en fut quitte pour quelques contusions. Ainsi, mon importunité, ou, pour mieux dire, mon pressentiment, nous sauva la vie à l'une et à l'autre.

Avant de quitter la Bourgogne, je rendrai compte encore d'un fait qu'une femme n'oublie jamais ; c'est la première passion qu'elle ait inspirée. J'étais encore bien enfant, je n'avais que onze ans et trois mois, j'étais même fort petite pour mon âge, et j'avais un visage et des traits si délicats que ceux qui me voyaient pour la première fois, ne me donnaient que huit ou neuf ans.

tout au plus; cependant un jeune homme de dix-huit ans était éperdument amoureux de moi; c'était le fils du docteur Pinot, l'un des premiers médecins des eaux de Bourbon-Lancy. Il jouait depuis deux ans avec nous la tragédie et la comédie; j'ai déjà parlé de sa véhémence dans les rôles tragiques. Personne au monde ne soupçonnait sa folie, et assurément je n'en avais aucune idée; un matin que nous venions de répéter le *Distrait* de Regnard, ce jeune homme, après la répétition, saisissant un moment où sur le théâtre je me trouvais éloignée des autres acteurs et seule dans une coulisse, s'approche de moi précipitamment, et avec un air égaré me remet un billet me disant tout bas qu'il me priait de le lire, et de ne le montrer à personne; très-surprise je pris ce billet, il s'éloigna aussitôt. Mademoiselle de Mars vint me rejoindre, je mis le billet dans ma poche, et nous montâmes dans notre chambre; je me faisais un vrai scrupule de montrer ce billet à mademoiselle de Mars, on m'avait si vivement recommandé le secret!.... Mais un secret me pesait vivement avec l'amie qui m'était si chère, en même temps ma curiosité était extrême. Enfin, mademoiselle de Mars me quitte, je cours m'enfermer dans mon ca-

binet, j'ouvre le billet, et j'y trouve une déclaration d'amour très-positive. Mon premier mouvement fut d'être excessivement choquée, que le fils d'un médecin, qu'un homme qui n'était point *gentilhomme* ôsât me parler d'amour ! J'allai sur-le-champ montrer ce billet à mademoiselle de Mars, qui me dit que je devais le porter à ma mère, ce que je fis. Le jeune homme fut réprimandé par son père, comme il méritait de l'être; il conçut tant de chagrin de cette aventure, qu'il s'engagea et disparut. Quinze ans après, son père, ayant fait un voyage à Paris, vint me voir au Palais-Royal, je lui demandai des nouvelles de son fils, ce qui le fit sourire; et il me répondit qu'il l'avait pleuré pendant trois ans le croyant mort, qu'au bout de ce temps il était revenu, qu'on avait obtenu son congé, qu'il avait fait un excellent mariage, qu'il était heureux et un très-bon sujet.

J'ai oublié de parler d'un de nos voisins, nommé le baron de Busseuil, pour lequel j'avais une grande vénération : c'était un vieux garçon de quatre-vingts ans, parent de mon père, qui l'appelait son oncle. Il avait un joli château, et nous y allions assez souvent passer trois ou quatre jours. M. de Busseuil avait fait à quarante-

cinq ans l'action la plus extraordinaire et la plus courageuse. Il était d'une grande taille et d'une prodigieuse force physique. Sur la fin d'un été, un loup enragé fit d'affreux ravages dans sa terre; il assembla un matin ses paysans, les arma de fusils, et il fut décidé qu'en sortant de la grande messe on irait à la chasse de ce loup, ce qui fut exécuté; mais en entrant dans un chemin creux qui conduisait au bois, le loup apparut tout à coup de si près qu'il était impossible de l'éviter; car ce chemin était excessivement profond et étroit. M. de Busseuil à la tête de ses gens, leur cria de s'arrêter; alors s'avançant vers le loup qui accourait la gueule toute grande ouverte, il enfonça son bras dans cette gueule épouvantable, saisit l'animal furieux par la langue, l'arrête tout court, et le fait tuer à bout portant par ses gens! Il eut le pouce de la main droite coupé, et alla sur-le-champ à la mer, ce qui le préserva de la rage [1].

[1] L'opinion où l'on était alors de l'efficacité des bains de mer contre la rage est bien tombée aujourd'hui. On sait que ce remède réussit un peu mieux que tous ceux qui ont été employés jusqu'ici contre cette affreuse maladie; et c'est à cette triste conviction que se réduit, à cet égard, toute la science du médecin.

(*Note de l'éditeur.*)

Cette action fut mise dans toutes les gazettes, elle parut si merveilleuse qu'elle valut à M. de Busseuil la croix de Saint-Louis que lui envoya M. le régent, seul exemple, je crois, de cette grâce pour une action de ce genre. Ce respectable vieillard m'aimait beaucoup, j'ai souvent été sur ses genoux; j'avais un grand plaisir à baiser respectueusement la cicatrice de son pouce, et à lui entendre conter avec détail cette belle aventure.

Deux mois après la fuite romanesque du fils du docteur Pinot, ma mère partit pour Paris; on fit les malles comme ne devant plus revenir; ma mère m'emmena ainsi que mademoiselle de Mars et toutes ses femmes; mon père seul resta. J'avouerai, à ma honte, que je quittai la Bourgogne sans attendrissement, ce beau pays où j'étais née, où mon enfance s'était écoulée d'une manière si douce et si riante! et que je n'aurais pu revoir quinze ans après sans répandre des larmes, et sans éprouver les plus vives sensations. Mais l'enfance n'a point de ces émotions-là, elle aime le changement, parce qu'elle a besoin de mouvement; pour regretter il faut avoir pu *comparer*, il faut que le temps ait formé des souvenirs, qu'il ait pu même les mûrir par de longues réflexions!

Le voyage fut long parce que ma mère voyagea avec ses chevaux, et fit une partie de la route sur la Loire, dans un grand bateau qui contenait avec nous notre voiture et nos chevaux. Nous séjournâmes à Orléans chez une amie de ma mère, où je repris mes habits de femme pour ne les plus quitter. Là je lus pour la première fois *Télémaque*, et, loin d'en sentir la beauté, je le trouvai fort inférieur à *Clélie* ; malgré ce beau jugement, il fallut l'achever par complaisance pour mademoiselle de Mars, car nous passions presque toute la journée dans notre chambre. Ma mère nous y renvoyait presque aussitôt après le dîner, à l'exception de deux soirées où l'on me fit chanter, jouer du clavecin, et déclamer le monologue d'*Alzire* :

« Mânes de mon amant, j'ai donc trahi ma foi, etc. »

et devant une très-nombreuse assemblée.

Nous arrivâmes à Paris sur la fin de l'été. J'eus un grand plaisir, celui de revoir mon frère, que j'ai toujours aimé avec la plus vive tendresse. Ma tante, madame de Belleveau, vint aussitôt nous voir à notre hôtel garni. Elle avait alors vingt-neuf ans, et, si elle avait eu des dents passables, sa beauté eût été parfaite. Une taille majestueuse,

des manières nobles et remplies de grâce, un éclat éblouissant, des traits réguliers, une conversation spirituelle et piquante, des talens agréables la rendaient une des plus charmantes personnes que j'aie jamais vue. Elle me trouva jolie, elle fut charmée de ma voix et de ma déclamation, me caressa beaucoup, et je pris pour elle un grand attachement; en même temps je la craignais extrêmement; son élégance et ses grâces m'en imposaient beaucoup plus que n'aurait pu le faire de la sévérité; j'avais peur qu'elle ne me trouvât l'air ou le ton provincial; pour la première fois je redoutais le ridicule, je commençais à attacher de l'importance aux petites choses. l'air dangereux de Paris agissait déjà sur moi. Au bout d'un mois nous allâmes loger et nous établir à demeure chez madame de Belleveau; j'y retrouvai avec joie mes deux cousines; l'aîné avait neuf ans, et la cadette sept. L'aînée était cet âge d'une beauté remarquable, mais son visage parfait alors n'avait rien d'enfantin; ses traits étaient trop formés, et sa tête était celle d'une belle personne de vingt ans. Aussi par la suite n'a-t-elle pas même été jolie. A quinze ans son nez prodigieusement grandi gâtait sa figure, son visage et son menton s'allongèrent à l'excès

il ne lui resta que de beaux cheveux blonds et une assez belle taille. La cadette, sans être jolie, avait une figure agréable. Nous dînions à table et nous soupions dans nos chambres. Je continuais mes études avec mademoiselle de Mars, mais toujours fort nonchalamment pour le clavecin. On me donna un maître de guitare; cet instrument me plut, et j'y fis de rapides progrès.

Je vis dans cet hiver, chez ma tante, un auteur célèbre, M. Marmontel [1]. Il venait lui faire les lectures de ses contes; j'assistai à la lecture de celui qui est, je crois, intitulé *le Soi-disant philosophe*, dans lequel une grosse présidente, barbouillée de tabac d'Espagne, mène en lesse, avec un ruban couleur de rose, ce soi-disant philosophe. Quoique je n'eusse que douze ans, je trouvai ce conte ridicule et plat; c'était le bien juger. L'auteur était loin de se douter que cette petite fille qu'il voyait là, ferait un jour imprimer une critique [2] de ses contes, qui lui causerait les plus violens accès de colère. L'inimitié et

[1] Le recueil de ses œuvres surpasse trente volumes in-octavo. (*Note de l'éditeur.*)

[2] Dans le conte intitulé : *Les deux Réputations.* (*Note de l'auteur.*)

l'amitié n'ont jamais eu la moindre influence sur mes jugemens et sur mes opinions. Je trouvais ma tante spirituelle et charmante, et presque tous ses jugemens me paraissaient faux : ils l'étaient en effet, mais elle parlait avec grâce, sans pédanterie; elle avait du naturel, et la fausseté de ses idées venait plus de son ignorance et de sa mauvaise littérature que de son esprit : aussi ne paraissait-elle être en elle que de la légèreté et du manque de réflexion. Elle a été auteur; elle a fait imprimer un petit roman qui a pour titre : *Lettres d'une jeune veuve*. Il est écrit avec grâce et naturel.

Je voyais aussi chez madame de Belleveau, un financier homme de lettres, M. de Mondorge[1], qui avait alors au moins quarante-six ou quarante-sept ans, et qui, dix ou douze ans après, épousa l'aînée de mes cousines. M. de Mondorge avait de l'esprit, de l'agrément, et une grande douceur. Il faisait des chansons et des opéras. Le poème de l'opéra intitulé *les Talens lyriques*

[1] Antoine Gautier de Mondorge, né à Lyon en 1727, et mort à Paris en 1768; il a composé un grand nombre de poésies légères, quelques pièces de théâtre et des lettres sur les beaux-arts.

(*Note de l'éditeur.*)

est de lui. On me faisait chanter toutes ses chansons. Je n'ai jamais oublié celle-ci, qui n'a point été imprimée.

D'Hébé vous avez la jeunesse
Et les appas,
Dans les yeux certaine finesse
Qu'elle n'a pas.
Si la belle eût joint votre grâce
A sa beauté,
Jamais Ganymède à sa place
Ne fût monté [1].

Comme elle remplissez mon verre;
Et j'aime mieux
Avec vous boire sur la terre
Que d'être aux cieux.
Versez, versez toujours de même;
Recommencez.
Ah! s'il faut boire autant que j'aime,
Versez, versez.

M. de Mondorge avait une très-jolie conversation, remplie de traits piquans et d'anecdotes; il avait un excellent ton, c'est le premier homme qui m'ait donné l'idée d'une conversation véritablement agréable. Je ne me lassais point de l'é-

[1] On sait que, dans la mythologie, Hébé encourut la disgrâce des dieux, parce qu'elle eut la maladresse de faire une chute en servant le nectar.

(*Note de l'auteur.*)

couter. J'écrivais sans cesse, avec ma grosse vilaine écriture, des lettres énormes à la nièce d'un curé de Bourbon-Lancy : ma tante un jour en montra une de seize pages à M. de Mondorge, qui fit de cette lettre les éloges les plus exagérés. Il m'exhorta beaucoup à lire et à écrire, et me fit des prédictions très-flatteuses. Ce fut mon premier encouragement en ce genre. Les vers de M. de Mondorge me donnèrent l'envie d'en faire, j'en sentais parfaitement la mesure ; et la comédie et la tragédie, que j'avais tant jouées, m'avaient donné, dès ma première enfance, beaucoup de goût pour la poésie. Ma mère avait une femme de chambre qui s'appelait *Victoire*, l'un de mes noms de baptême était celui de *Félicité*; ces deux noms joints à celui de mademoiselle de *Mars*, me donnèrent l'idée de ma première composition poétique; je fis là dessus les vers suivans :

Félicité, Mars et Victoire
Se trouvent rassemblés chez nous.
Est-il rien de plus grand, est-il rien de plus doux
Que de fixer chez soi le bonheur et la gloire?

M. de Mondorge, en pensant à mon âge (je venais d'avoir douze ans), fut dans un enchantement inexprimable de ces vers; il les écrivit, les

montra à tout le monde, et peu de jours après, il me fit présent des Poésies sacrées et des Odes de J.-B. Rousseau, magnifiquement reliées en maroquin rouge. Six mois après, je savais parfaitement bien tous ces beaux vers, j'avais toujours dans ma poche un de ces petits volumes. On se plaisait à me faire déclamer ces admirables poésies; celles que je déclamais le mieux étaient :

J'ai vu mes tristes journées, etc.,

l'*Ode au prince Eugène*, et l'*Ode à la Fortune*. Il ne m'était guère possible de suivre le conseil de M. de Mondorge : je ne pouvais faire des lectures assidues, je n'avais point de livres; ma tante ne lisait que de petites brochures, dont la plupart m'étaient interdites. D'ailleurs j'aurais eu besoin d'être dirigée à cet égard, et je n'avais point de guide. Je donnais plus de quatre heures à la musique, tant pour le chant que pour le clavecin et la guitare; j'employais une heure à répéter mes vers; je passais tous les jours au moins trois heures chez ma tante; en outre j'allais tous les jours à l'Opéra ou à la Comédie Française, ma tante avait des loges à ces deux spectacles. Je

vis débuter mademoiselle Arnoult [1] à l'Opéra; je me souviens encore de l'habit qu'elle avait, il était lilas et argent sur un grand panier. Je vis à la Comédie Française la première représentation d'*Hypermnestre* de Lemierre [2]; j'aimais le spectacle avec passion, et surtout la tragédie. Ainsi, mes journées se trouvaient employées, sinon convenablement, du moins en totalité, il n'en restait rien pour des études sérieuses.

Dans ce même hiver, la Providence veilla sur

[1] Cette actrice, non moins célèbre par ses bons mots que par ses talens, était née en 1744, et n'avait pas encore quatorze ans lorsqu'elle débuta à l'Opéra en 1757; elle y est restée jusqu'en 1778, époque de sa retraite. Elle est morte en 1803. Ce fut mademoiselle Arnoult qui, dans un jardin à l'anglaise, dit, en voyant un ruisseau honoré du nom de rivière : *Cela ressemble à une rivière comme deux gouttes d'eau.* Ce fut elle encore qui fit une *variante* très-plaisante à ce vers ridicule de Lemierre :

Bouche, œil, sein, port, teint, taille, en elle tout ravit.

Voici la *variante* de mademoiselle Arnoult :

En toi tout est touchant, tout attendrit, tout touche,
Sein, bras, front, teint, port, taille, etc.

[2] Lemierre, né à Paris, est mort à St.-Germain-en-Laye, au mois de juillet 1793, âgé de soixante-douze ans. *Hypermnestre* et la *Veuve du Malabar*, sont les seules tragédies de ce poète qui soient restées au théâtre.

(*Note de l'éditeur.*)

mes jours d'une manière singulière. Ma mère, voulant me donner son portrait en miniature, le fit monter en bracelet avec un joli entourage d'opales et d'émeraudes. Ce bracelet, qui m'a été volé sept ou huit ans après, me fit tant de plaisir, et j'en ai conservé un souvenir si agréable, que j'en ai donné un pareil (en description) dans les *Chevaliers du Cygne*, à l'une de mes héroïnes. Ma mère imagina une manière charmante de me donner ce bracelet : ce fut de l'attacher à mon bras pendant mon sommeil. Je couchais seule dans une chambre, mademoiselle de Mars couchait dans un cabinet à côté de moi; nous étions toutes les deux profondément endormies, lorsque ma mère, tenant le bracelet et une lanterne sourde, entra doucement dans ma chambre. Quelles furent sa frayeur et sa surprise en trouvant la chambre remplied'une épaisse fumée, et voyant mes rideaux et mon lit tout en flammes!.... Je dormais du plus profond sommeil, le feu était près de m'atteindre, dix minutes plus tard j'étais perdue!... On m'arracha de mon lit, on me porta dans une autre chambre; on crie, on me questionne, on me gronde, toute la maison accourt; je n'oublierai jamais cet effrayant tumulte!... J'avouai qu'ayant voulu lire,

dans mon lit, les paroles de l'opéra gascon, *Alcimadure,* que l'on donnait alors, dans l'espoir que je les comprendrais mieux en les entendant chanter, je m'étais endormie en faisant cette lecture, et sans avoir éteint la lumière. Pour me punir, on me fit attendre le bracelet que je ne pus obtenir que huit jours après cet événement.

Vers ce temps parut le mauvais et pernicieux livre de M. Helvétius [1], intitulé *de l'Esprit.* J'entendais beaucoup disserter sur cet ouvrage, et dans un bon sens; tout le monde fut indigné du but et des principes de l'auteur. On appelait M. Helvétius un *philosophe;* et tout ce que je recueillais, à ce sujet, et que j'écoutais avec curiosité, jetait, dans mon jeune esprit, les germes d'un profond mépris pour la philosophie moderne. M. de Mondorge venait tous les jours conter quelque trait relatif à ce livre et à son auteur; entre autres, la rétractation de l'auteur, que l'on trouva honteuse, parce que l'on crut qu'elle n'avait rien de sincère. M. de Mondorge parlait très-bien sur l'infamie des principes de son livre [2].

[1] M. Helvétius, né en 1715, mourut en 1771.
(*Note de l'éditeur.*)

[2] « Ce livre affreux (dit Collé), en horreur aux pères de famille et aux ames honnêtes, n'a dû sa réputation éphémère

Lorsque l'hiver fut passé, nous allâmes à Saint-Mandé, dans une maison de campagne de ma tante. Cette maison était charmante, elle avait un joli jardin avec une porte qui donnait dans le bois de Vincennes. Nous étions là quatre enfans, dont j'étais la plus âgée, mon frère, mes deux cousines, et moi. Ma tante logeait au rez-de-chaussée; le salon, très-beau et très-grand, était au premier; on y fit mettre mon clavecin, et on nous l'abandonna pour mes études et pour nos jeux, excepté le jour où il venait beaucoup de monde, ce qui n'arrivait guère que tous les huit ou dix jours. D'ailleurs ma tante se tenait dans sa chambre avec ma mère et trois ou quatre personnes de sa société intime.

Cet été s'écoula délicieusement pour moi; après mes trois ou quatre heures d'études musicales, j'étais maîtresse de l'emploi de mon temps, que je passais en promenades et en jeux nouveaux inventés par moi. C'étaient des pantomimes formées de lambeaux des tragédies que je connaissais, et des romans que j'avais lus, avec quelques

qu'à son impudence, et c'est d'ailleurs un ouvrage très-ennuyeux. » (*Voyez Mémoires de Collé, tome* 2, *page* 256.) Je cite ce jugement non suspect, car Collé n'était assurément ni un dévot ni un moraliste austère.

(*Note de l'auteur.*)

petites inventions de ma façon. Les acteurs étaient mon frère, mes cousines, mademoiselle de Mars, et moi; et les spectateurs les femmes de chambre. Bientôt j'ajoutai à cela des pièces toujours d'un genre héroïque, dans lesquels il fallait parler de tête; j'étais obligée d'y jouer un rôle qui remplissait presque toute la pièce, car j'avais beaucoup de peine à faire parler mes acteurs. Cependant cet amusement prit une telle célébrité dans la maison que nous eûmes bientôt pour spectateurs ma mère, ma tante, et les personnes de leur societé. On nous demanda des représentations fixes deux fois par semaine, ce qui dura tout l'été. Jeliote y venait de temps en temps, et chantait à la fin des pièces, et souvent des duo avec moi. Ces jours-là je jouais du clavecin et de la guitare, et l'on donnait de grands éloges à ces espèces de petites fêtes.

Mon frère n'était pas à beaucoup près un enfant si brillant que moi; sa figure était jolie, mais il était gauche, maladroit, et d'une inconcevable simplicité. Il avait en vain demandé à mon père la permission de tirer des coups de fusil, on lui répondit qu'on le lui permettrait lorsqu'il saurait passablement faire des armes, chose pour laquelle il n'annonçait nulle disposition. Alors il

prit un parti aussi violent que mystérieux : il chargea secrètement un fusil, s'enferma dans sa chambre, et, pour tirer sans faire de bruit, il imagina d'enfoncer le bout de son fusil sous les matelats de son lit; il tira de cette discrète manière, mit le feu au lit, et fut renversé du coup.... On accourut, et l'on découvrit avec surprise ce singulier expédient. Nous avions dans notre jardin une petite porte qui donnait dans le bois de Vincennes; une vieille servante nommée Véronique en avait une clef, qu'elle nous prêta plus d'une fois pour une demi-heure; alors nous faisions plusieurs petites escapades dans le bois, et, pour nous donner une certaine dignité aux yeux des passans, nous imaginâmes, l'aînée de mes cousines et moi, de nous faire porter alternativement la queue de nos petites robes par mon frère (les robes et même les fourreaux de ce temps avaient toujours des queues), ce qui était d'autant plus singulier, qu'étant destiné à l'état ecclésiastique, il était toujours habillé *en abbé;* mais il n'en portait pas moins nos queues avec beaucoup de douceur et de sérieux; nous nous promenions ainsi avec une grande gravité pendant notre demi-heure. Malgré cette simplicité, cet enfant avait beaucoup d'esprit et de génie. Six mois après il

trouva dans le journal encyclopédique un problème proposé aux savans ; il en envoya au même journal la solution qui était bonne, avec cette signature : *par un écolier de onze ans, de chez M. Bertaut.* On ignorait à sa pension que cette solution fût de lui, et l'on fut très-surpris en apprenant qu'il en était l'auteur ; dès ce moment ses maîtres s'attachèrent à lui, et il en profita au delà de leurs espérances.

Nous retournâmes à Paris sur la fin de l'automne, et l'hiver suivant se passa comme le précédent. Au jour de l'an, M. de Mondorge me fit présent des poésies de Gresset [1] et des Fables de La Fontaine. J'appris par cœur, par son conseil, de Gresset, la charmante pièce de vers intitulée : *Épître à ma Sœur, sur ma convalescence, la Chartreuse ;* et de La Fontaine, les fables *du Chêne et du Roseau, du Mulet, du Rat de ville, du Loup et de l'Agneau, de l'Amour et de la Folie, de la Colombe et de la Fourmi, de Baucis et Philémon, des deux Pigeons* et *du Lièvre*

[1] Jean-Baptiste-Louis Gresset, né en 1709 à Amiens, et mort dans la même ville en 1777, est trop connu, ses ouvrages ont eu trop de célébrité pour qu'il soit besoin de les nommer. J.-B. Rousseau appelait *Vert-Vert, le phénomène littéraire.*

(Note de l'éditeur.)

dans son gîte ; que je n'ai jamais oubliées, ce qui, joint à tout ce que je savais déjà, remplit ma tête de très-bons vers. J'ai oublié de dire, que pendant les sept mois que nous avions passés à Saint-Mandé, j'avais assisté régulièrement et de moi-même aux leçons de latin que recevait tous les jours mon frère, d'un répétiteur très-bon homme et très-instruit, qui, charmé de ma mémoire, sut intéresser assez mon amour-propre pour m'inspirer toute l'application du meilleur écolier. Il me donna des soins particuliers, et j'avais fait de tels progrès, que je m'étais attachée à cette étude. Je désirais la continuer à Paris, ma mère ne le voulut pas ; j'y gagnai toujours quelques notions de grammaire, qui par la suite ne m'ont pas été inutiles.

Sur la fin de l'hiver, j'éprouvai de grands chagrins qui me furent d'autant plus sensibles, que jusque là j'avais été parfaitement heureuse ; mais je n'ai senti vivement que les peines du cœur, et non les revers de la fortune. Je m'étais placée si souvent, dans mes châteaux en Espagne, dans des situations malheureuses, que ces mêmes rêveries avaient donné à mes idées, je ne sais quelle vigueur et quelle élévation qui me mettaient pour ainsi dire au dessus des coups

du sort. Mon esprit n'était pas formé, je tenais encore à l'enfance par mes goûts et par une extrême naïveté; mais mon âme avait une force qu'on a bien rarement à treize ans. On me déclara la ruine entière de mon père, et la vente de Saint-Aubin; toutes les dettes payées, il ne nous restait plus qu'une modique pension viagère de douze cents francs, sur les têtes de mon père et de ma mère; et pas un asile sur la terre!.... A cette même époque, ma mère et ma tante se brouillèrent; ma mère m'annonça que nous la quitterions sous un mois, et qu'il fallait me séparer de mademoiselle de Mars, que sa situation ne lui permettait plus de garder!.... J'aimais ma tante, je chérissais mademoiselle de Mars; ma douleur, qui fut extrême, déplut à ma mère; il fallut la cacher..... J'en eus le courage, mais je pleurais tous les soirs dans mon lit, et souvent deux ou trois heures. Mademoiselle de Mars n'était pas moins affligée, non qu'il ne lui fût aisé, avec ses talens et son esprit, de trouver une place plus lucrative, d'autant plus qu'elle avait à Paris une tante fort à son aise, qui la prenait chez elle, jusqu'à ce qu'elle fût placée; mais elle m'aimait véritablement, et nous nous étions promis tant de fois de ne jamais nous séparer!... Je n'oublie-

rai jamais la veille de cette cruelle séparation! Elle me permit de veiller avec elle jusqu'à une heure après minuit, elle me donna d'excellens conseils pour la suite de ma vie; elle me fit promettre d'avoir plus d'application, d'employer mieux mon temps et de modérer ma vivacité, qui ne me portait pas à la colère, mais qui me donnait un enthousiasme ardent pour tout ce qui me plaisait. Enfin elle m'exhorta à conserver mes sentimens religieux. Nous échangeâmes nos Heures; j'ai conservé plus de vingt ans les siennes, qui étaient une *Journée chrétienne*, sur laquelle son nom était écrit; je les ai perdues dans un voyage. Je lui donnai une petite bague de mes cheveux, que j'avais à cette intention reprise à ma cousine. Nous nous engageâmes à prier Dieu l'une pour l'autre, tous les jours soir et matin; nous versâmes des torrens de larmes, je pleurai dans mon lit presque toute la nuit. Mon réveil fut affreux; on m'apprit qu'elle était partie à sept heures du matin; elle m'avait laissé l'espérance que je la reverrais encore et qu'elle déjeûnerait avec moi; je pleurais si amèrement que j'en étais défigurée; on me gronda, je fis les plus grands efforts sur moi-même; mais j'étouffai toute la journée.

Quinze jours après, nous quittâmes ma tante, qui me montra beaucoup de tendresse et de regrets, elle me serra long-temps dans ses bras, et ses larmes coulèrent avec les miennes; je me souviens qu'elle me dit : « Pauvre enfant, tu ne seras jamais heureuse, tu es trop sensible. » Elle avait raison. Elle me donna un charmant petit panier de porcelaine, rempli de pastilles de chocolat, enveloppées dans un papier, parmi lesquelles se trouvait une très-belle bague de rubis entourée de brillans. Je regrettai peu mes cousines : la cadette était trop enfant, l'aînée avait peu de sensibilité, et beaucoup de jalousie des préférences souvent trop marquées de sa tante pour moi; elle a été depuis une femme très-estimable. Nous allâmes loger rue Traversière, dans un petit appartement au rez-de-chaussée donnant sur un jardin humide; cet appartement me parut bien triste et bien mesquin en le comparant à l'élégante maison que nous venions de quitter. Combien je m'y trouvai seule, privée de l'amie si chère avec laquelle j'avais passé sept ans et demi, c'est-à-dire plus de la moitié de ma vie!

Au bout de quinze jours, nous allâmes à Passy chez M. de la Popelinière, fermier-général, où

nous passâmes tout l'été. M. de la Popelinière était un vieillard de soixante et six ans, d'une santé robuste, d'une figure douce, agréable et spirituelle; il n'avait pas l'air d'avoir plus de cinquante ans. On a pu donner quelques ridicules à cet homme, célèbre par son faste et sa bienfaisance, il eût été impossible de lui trouver un tort ou un vice. Il avait beaucoup d'esprit, un caractère facile et doux, et une très-belle âme; il faisait avec agrément des vers, des chansons, des comédies et des romans. Il protégeait avec discernement les artistes et les auteurs sans fortune. Mariant et dotant tous les ans six pauvres filles, il faisait en outre un bien infini à Passy, faisant travailler les ouvriers, répandant d'abondantes aumônes dans les familles indigentes. Il avait les mœurs les plus pures, la conduite la plus décente et la plus régulière; il tenait un grand état de maison sans avoir jamais fait aucune dette; il recevait beaucoup de monde et très-bonne compagnie; il faisait les honneurs de sa maison avec autant de grâce que de noblesse; il ne jouait jamais, et ne permettait chez lui que des jeux de commerce; enfin sobre, généreux, il aimait passionnément la littérature, les arts, les talens; il possédait aussi toutes les vertus

domestiques; bon maître, bon parent, ami fidèle et tendre, tel était l'homme sur lequel la moquerie pendant plus de trente ans fut inépuisable. Il est vrai qu'il y eut trop de pompe, d'appareil et de singularité dans quelques-unes de ses actions, et c'est ce qu'on ne pardonne pas surtout à un bourgeois. D'ailleurs, de tous les défauts, l'ostentation dans la bienfaisance est celui pour lequel le monde a le moins d'indulgence. On n'aime pas ces grands exemples qui jettent une espèce de blâme sur ceux qui, pouvant les suivre, ne les imitent pas. On ne veut point qu'il s'établisse en maxime qu'il vaut mieux, même par vanité, employer une grande fortune à faire du bien, qu'à briller seulement par un luxe frivole. On répète qu'il faut se cacher pour faire le bien, comme si de certaines actions, et les plus belles et les plus utiles, pouvaient se faire en secret! C'est ainsi que la petite et plate vanité a, dans tous les temps, fait avec succès la satire d'un noble amour-propre, et souvent même a calomnié les intentions les plus pures de la charité chrétienne la plus sincère. Pour moi, à toutes les époques de ma vie, je me suis livrée au doux plaisir d'admirer le bien partout où je l'ai vu. Chercher de mauvais moti

aux belles actions, c'est en quelque sorte participer à la bassesse des sentimens des ingrats, qui ne manquent jamais de trouver des raisons de ce genre pour se dispenser de la reconnaissance qu'ils doivent à leurs bienfaiteurs.

Le jour même de notre arrivée à Passy, je donnai une nouvelle preuve du talent dont la nature m'a douée, de lire sur les physionomies et d'y découvrir les vices cachés du cœur. Après avoir fait et reçu les premiers complimens, je me détournai, et je vis derrière moi un homme de cinquante ans, gros et court, habillé en abbé, et dont la figure me parut si repoussante, qu'elle me fit tressaillir ; ma mère me demanda ce que j'avais, je lui répondis tout bas : *Regardez cet abbé, je suis sûre qu'il sera pendu.* Ma mère me gronda, mais je gardai mon opinion. Cet homme était le fameux abbé de la Coste, qui cinq mois après alla à Toulouse de la part de M. de la Popelinière chercher mademoiselle de Mondran, fille d'un capitoul, que M. de la Popelinière, sur sa réputation de talens, voulait épouser, et qu'en effet il épousa. Cette singularité romanesque ne réussit pas. Ce mariage rendit M. de la Popelinière si malheureux, qu'au bout de dix-huit mois, le chagrin le conduisit au tombeau. Son

destin était d'être malheureux en femmes. Tout le monde sait les aventures scandaleuses de sa première femme avec le maréchal de Richelieu. J'en ai mis le fond dans l'histoire de monsieur et de madame du Resnel, dans mon roman *des Mères rivales*. Pour revenir à l'abbé de la Coste, peu de temps après le mariage de M. de la Popelinière avec mademoiselle de Mondran, il fut convaincu du double crime d'avoir fait les plus infâmes libelles diffamatoires sur M. de la Popelinière et plusieurs autres personnes, et d'en avoir jeté les soupçons, avec la plus grande vraisemblance, sur un ami de M. de la Popelinière, qu'il voulait perdre. Afin de le mieux persuader, ce scélérat disait beaucoup de mal de lui-même dans ces libelles. On découvrit toutes ces horreurs et beaucoup d'autres, et un grand nombre de faux et d'escroqueries. Cet indigne abbé (qui n'était point prêtre) fut livré à la justice et condamné au carcan et aux galères. Le jour où il fut conduit à la Grève pour y subir ce supplice, un étranger voyant dans les rues un grand attroupement demanda ce que c'était ; quelqu'un répondit : *C'est l'ambassadeur de M. de la Popelinière qui fait son entrée.*

Le surlendemain de notre arrivée à Passy

j'assistai à la célébration des noces de six pauvres filles, mariées par M. de la Popelinière. Elles étaient toutes vêtues uniformément en paysannes, mais avec élégance. M. de la Popelinière donnait ces habits, un joli trousseau, cinq cents francs en argent à chaque couple, et il faisait tous les frais de noces; il consacrait, tous les ans, six mille francs à cette charité: il y eut un bal champêtre dans le château de Passy, et un grand festin pour les nouveaux mariés. Je dansai beaucoup, je m'amusai infiniment, et je me passionnai pour M. de la Popelinière, qui donnait des fêtes d'un si beau genre. Je le regardais avec admiration. Il nous lisait de temps en temps, quand nous étions en petite société, des morceaux d'un roman oriental intitulé *Daïra*, qu'il composait alors, et qui me paraissait charmant. Il y avait chez lui une femme à talent qui s'appelait par hasard du nom de la terre que nous avions possédée (Saint-Aubin). Ma mère avait quitté ce nom pour prendre celui de *Ducrest;* mais par habitude on l'appelait encore souvent la marquise de Saint-Aubin. La personne attachée à M. de la Popelinière qui se nommait ainsi, n'avait pas un seul talent supérieur; mais elle en avait beaucoup

d'agréables : elle était bonne musicienne, elle chantait assez bien l'Italien, elle jouait de la musette; elle était d'ailleurs honnête, modeste, bonne et fort aimable. Je vis là aussi à demeure, madame Belot[1], auteur de la traduction estimée de l'histoire d'Angleterre de M. Hume : c'était une femme d'un très-grand mérite. J'entendis pour la première fois à Passy jouer de la harpe M. de la Popelinière avait une musique à lui e parfaitement bonne. Gossec, excellent compositeur, qui vit encore, en était. Mais ce qui m'en charma le plus fut un vieux joueur de harpe un Allemand nommé Gaiffre, qu'on appelait l roi David, et à qui l'on doit l'invention de pédales. Avant lui la harpe, n'ayant point d pédales, était un instrument si borné qu'on n le connaissait qu'en Allemagne dans les rues

[1] Madame Belot, morte à Chaillot en 1805, dans un âg très-avancé, s'est beaucoup occupée de la littérature anglais Elle a traduit en français la *Pharmacie*, poème en six chant l'*Histoire de Rasselas. prince d'Abyssinie;* l'*Histoire de maison des Tudors;* l'*Histoire de la maison des Stuarts*, l'*Histoire de la maison des Plantagenets*. Elle s'annonça da le monde par les *Réflexions d'une Provinciale sur le Discou de J.-J. Rousseau, touchant l'inégalité des conditions*. C ouvrage, publié en 1756, donna, des talens de madame Bel une idée avantageuse.

(*Note de l'éditeur.*)

lans les tavernes. Gaiffre l'ennoblit, par une nvention qui en fit le plus beau des instrumens. l n'en jouait que pour préluder fort médiocrement, quoiqu'il fût bon harmoniste; mais il nanquait de doigts, et n'avait pas l'idée de ce qu'on peut faire sur cet instrument admirable. l avait en tout quatre ou cinq écoliers, parmi esquels se trouvaient M. de Monville et madame aint-Aubin, qui tous ne savaient faire que quelues arpégemens pour s'accompagner en chanant; et c'étaient là les seules personnes qui ouassent en France de la harpe. Au reste, le on Gaiffre posait mal à la harpe ses écoliers, u'il faisait asseoir beaucoup trop bas, ce que ont encore les maîtres de harpe; mais il posait ien les mains, ce qui est un grand point. Je pris ne passion si démesurée pour cet instrument, ue je conjurai ma mère avec la plus vive insance de me donner Gaiffre pour maître, ce u'elle fit. Je pris tout de suite des leçons; mais, 'ayant que la harpe de Gaiffre, je ne pouvais as étudier seule, je ne jouais que deux fois a semaine avec mon maître. Gaiffre, qui était le neilleur homme du monde, charmé de mon èle et de mes dispositions, s'attacha singulièrenent à moi; il me donnait d'énormes leçons et

quelquefois de trois heures. Si j'avais eu à moi une harpe à Passy, rien n'eût manqué à mon bonheur. On joua la comédie, et des pièces faites par M. de la Popelinière[1]; on m'y donna des rôles; je jouai un rôle d'ingénue, et un autre de soubrette dans deux pièces intitulées, *l'indolente* et *les Joueurs;* elles n'ont jamais été imprimées. Je dansai, à ces représentations, une danse, seule, qui eut le plus grand succès. Un maître de ballets de la comédie Italienne, nommé Deshaies, m'apprit cette danse, que l'on me fit danser non-seulement sur le théâtre, mais continuellement dans le salon. J'avais pour la danse les plus grandes dispositions; mais je ne les a

[1] Alexandre-Jean-Joseph Le Riche de la Popelinière, naqui à Paris en 1692, et mourut au mois de novembre 1762. Il fu également célèbre par ses richesses, ses prétentions au bel-espri et ses disgrâces conjugales. En 1748, il découvrit dans la che minée du boudoir de sa femme une plaque à charnière qu servait de moyen de communication avec la maison voisine, o le duc de Richelieu avait loué un appartement. La Popelinièr fit constater juridiquement son affront et sa découverte. Il s sépara de sa femme, qui mourut au bout de quatre ans d'u cancer au sein. A l'époque où le même financier donnait se fêtes de Passy, mademoiselle Mondran de Toulouse, qu'i épousa, en faisait le charme par son esprit et son talent pour théâtre. Il a composé plusieurs ouvrages : un seul a été im primé, il est intitulé *Daïra*, histoire orientale.

(*Note de l'éditeur.*)

point cultivées par la suite, n'y mettant aucun amour-propre. Je n'ai jamais aimé la danse qu'à la campagne; je n'ai été aux bals à la cour et à la ville que pour avoir le bon air d'être invitée, et pour mettre un joli habit différent de ceux qu'on portait dans le monde. Il m'a toujours paru inconcevable d'attacher du prix à un talent dont on ne peut s'amuser seul, qu'il est impossible (lorsqu'on n'en fait pas son état) de porter à une certaine supériorité, et que la plus médiocre danseuse de l'opéra, possède toujours infiniment mieux que la femme de la société la plus exercée dans ce genre.

M. de la Popelinière était enchanté de mes petits talens; il disait souvent en me regardant et en poussant un profond soupir : « Quel dommage qu'elle n'ait que treize ans! » (1759) Je compris fort bien à la fin ce mot, si souvent répété, et je fus fâchée moi-même de n'avoir pas trois ou quatre ans de plus, car je l'admirais tant que j'aurais été charmée de l'épouser. C'est le seul vieillard qui m'ait inspiré cette idée. Il me donna son portrait parfaitement bien gravé : il était représenté assis devant un bureau, tenant des roses effeuillées, avec ces vers faits par son ami M. de Broussonel :

Ce sage, des arts le Mécène,
Par ses propres talens plein de célébrité,
Est au sein de Plutus l'homme de Diogène,
Et le plus tendre ami qu'ait eu l'humanité.

M. de la Popelinière trouvant, avec raison, que ces vers n'allaient point au sujet, fit ceux-ci :

Pour ces fleurs il n'est qu'un printemps;
Du moins la vie a son automne.
Prenons ce que le sort nous donne,
Et connaissons le prix du temps.

Ces vers me parurent alors si charmans, ils se gravèrent tellement dans ma tête, que plus d'un demi-siècle écoulé depuis n'a pu les effacer de ma mémoire. Comme j'avais grande envie de plaire à M. de la Popelinière, j'aurais bien voulu que ma mère lui eût dit les vers que j'avais faits sur mon nom et ceux de mademoiselle de Mar et de Victoire. M. de Mondorge en avait paru si surpris, que je me flattais que M. de la Popelinière en serait content ; mais ma mère n'en parla jamais, et je n'osais pas lui confier ma secrète vanité *d'auteur*, car je la craignais tant, qu'il m'était impossible de lui parler à cœur ouvert. Il y a quelque chose d'extrême dans mon caractère, et une grande mesure dans mes opinions ce qui a fait que j'ai bien raisonné, que j'ai e

du goût, et que néanmoins j'ai fait beaucoup d'étourderies et de fausses démarches. Ou j'ai une confiance sans bornes, ou je n'en ai point du tout. Mon amitié est du dévouement, mon estime de l'admiration; j'ai toujours parfaitement vu les défauts de ceux que j'aimais, mais je ne les appelais des défauts que parce que je sentais qu'ils devaient paraître tels aux autres; pour moi ce n'étaient que des écorces fâcheuses, j'en faisais des vertus, et ces vertus, créées par mon imagination, m'attachaient d'autant plus, que je me disais qu'elles n'existaient que pour moi, et que je me croyais seule capable de les découvrir et de les apprécier. Quand je n'aimais pas, je voyais sans exagération le bien et le mal; jamais l'aversion et le ressentiment ne m'ont fait faire de faux jugemens. Je respectais ma mère, ma soumission profonde pour elle ne s'est jamais démentie un instant. Je croyais devoir lui payer en soins, en respect, en obéissance parfaite (et jusqu'à sa mort), ce que je ne pouvais lui donner en intimité de confiance. Il y avait dans nos genres d'esprit, nos opinions, notre humeur, et nos caractères, la plus singulière opposition. Elle était sérieuse, sévère, imposante; sa figure était la plus noble que j'aie vue; elle avait de grands

yeux noirs un peu couverts, mais d'une singulière beauté; je n'ai jamais pu soutenir son regard pénétrant. Au reste elle possédait d'admirables qualités, elle était charitable, généreuse; sans être dévote elle avait des sentimens religieux: un esprit infini, qui aurait eu beaucoup d'éclat si elle eût eu plus d'instruction. Lorsqu'elle avait envie de plaire, personne au monde ne pouvait être plus aimable.

Je me levais de grand matin à Passy, et j'allais, avant le réveil de ma mère, me promener dans le jardin avec mademoiselle Victoire; cette dernière s'asseyait sur un banc, et cousait tandis que je me promenais sous ses yeux. Là, je faisais des châteaux en Espagne, et souvent des dialogues, en parlant tout haut, habitude que j'ai conservée toute ma vie, et qui m'a procuré les plus agréables amusemens et même les plus grandes consolations que j'aie goûtées. Dans ces premiers dialogues, je me supposais toujours avec mademoiselle de Mars, venant me voir secrètement. Je lui contais tout ce qui m'arrivait, tout ce que je pensais; je la faisais parfaitement parler dans son caractère; elle me donnait de très-bons conseils pour le présent et pour l'avenir; elle me contait aussi de son côté toutes sortes de choses que j'in-

ventais avec une merveilleuse facilité. Je me passionnai pour ces entretiens imaginaires, au point que la réalité n'aurait guère eu plus de charmes pour moi. J'étais au désespoir quand mademoiselle Victoire me rappelait, et je promettais bien à mon amie de revenir le lendemain à la même heure.

Les comédies, les danses, les concerts me forcèrent, à mon grand regret, d'interrompre mes études de harpe, d'autant plus que je n'en pouvais pas jouer avant le réveil de ma mère, parce que, couchée près d'elle dans un petit cabinet, elle m'aurait entendue. Mais comme j'aimais les fêtes, la musique et la conversation, je m'amusais infiniment à Passy. Tous les dimanches nous avions, dans la chapelle de la maison, une messe en musique : madame de Saint-Aubin y jouait d'un petit orgue, Gossec et les autres musiciens y exécutaient de belles symphonies. Ce jour-là il y avait un grand dîner, beaucoup de monde de Paris, et toujours des ambassadeurs et des ambassadrices : leur conversation m'amusait. M. de la Popelinière les faisait toujours parler de leur pays, ce que j'écoutais avec beaucoup de curiosité; on causait encore après le dîner; on ne jouait qu'aux échecs. A cinq

heures il y avait, dans une grande galerie, un beau concert, auquel venait encore du monde de Paris. On soupait à neuf heures. Après souper communément on faisait une petite musique particulière; M. de Monville, qui venait toujours le dimanche, y jouait de la harpe, je chantais, et je jouais de la guitare. A onze heures et demie, on allait se coucher. Les autres jours je me couchais à dix heures, même les jours de comédie, excepté encore le mardi, consacré en général aux beaux-esprits et aux savans. Ces jours-là nous avions toujours l'abbé d'Olivet [1], de l'Académie française; madame Riccoboni, auteur des Lettres de milady Catesby (qu'elle avait déjà données au public); le célèbre Vaucanson [2]; le

[1] Joseph Thoulier d'Olivet, né en 1682, mort en 1758, est l'un de nos meilleurs grammairiens et l'un des écrivains français les plus féconds. Le nombre de ses ouvrages et de ses traductions est très-considérable. Voltaire l'appelait son maître; en effet il avait dirigé ses premières études littéraires, et ce fut lui qui le reçut à l'Académie française.

(*Note de l'éditeur.*)

[2] Voici ce qu'en dit l'auteur dans ses *Souvenirs de Félicie* :

« J'ai beaucoup vu dans mon enfance et dans ma première jeunesse le fameux Vaucanson, le plus grand mécanicien de son temps, qui avait fait un automate qui jouait de la flûte, et un canard artificiel qui mangeait et digérait. Lorsqu'il fut reçu

chevalier de Laurès, qui faisait des vers; M. Bertin[1], autre poète. Ces jours-là venaient aussi beaucoup d'artistes; je ne me souviens que du peintre Latour : il avait un caractère fort original; il donnait à deviner comment il venait de Paris à Passy, en disant que ce n'était, ni en bateau d'aucune espèce, ni en voiture d'aucun genre, ni à pied, ni à cheval, ou sur un âne ou un mulet, ni même par terre, ni en nageant. Personne ne pouvait deviner cette énigme. Voici comment il l'expliquait : il se mettait en che-

à l'académie des sciences, il s'aperçut que presque tous ses nouveaux confrères lui faisaient fort mauvaise mine. Il en demanda la raison à M. de Buffon, qui lui répondit, avec sa bonhomie ordinaire : « C'est que vous n'êtes pas plus fort que moi en géométrie, et qu'ici ils ne font cas que de cela. » « Eh! que ne me le disaient-ils? s'écria Vaucanson, je leur aurais fait un géomètre. » Il ne pensait pas que cela fût plus difficile que de faire un flûteur et un canard.

(*Note de l'éditeur.*)

[1] Bertin (Antoine), né à l'île de Bourbon en 1752, mort à l'île de Saint-Domingue en 1790. Amené de bonne heure en France, il y fit toutes ses études, sortit du collége pour entrer dans un régiment, et ne tarda pas à obtenir le grade de capitaine et la croix de Saint-Louis. Ses élégies, intitulées *les Amours*, et un grand nombre de poésies érotiques, lui ont valu le titre de *Tibulle français*.

(*Note de l'éditeur.*)

min, se plongeait dans la rivière, et, ne sachant pas nager, il s'accrochait avec ses deux mains à un bateau; et ainsi remorqué, il arrivait à Passy traîné par ce bateau. Après le souper, il y avait toujours une petite lecture, et en outre on me faisait déclamer des vers. J'en savais par cœur un nombre prodigieux. Telle était ma vie, qui me convenait d'autant plus, que j'avais une amie dans la maison; c'était une jeune personne, jolie, douce, intéressante, que M. de la Popelinière avait en quelque sorte adoptée pour sa fille. Il l'avait mariée à M. de Zimmerman, officier dans les Gardes Suisses, qui était jeune, aimable, et qui jouait du violon de la seconde force. L'histoire de madame de Zimmerman était singulière. La voici : Elle était fille d'un pauvre gentilhomme, et avait été élevée au fond d'une province, à cent cinquante lieues de Paris : pour une affaire de famille qui dépendait des fermiers-généraux, elle écrivit à M. de la Popelinière, qu'elle ne connaissait que de réputation. M. de la Popelinière, sachant que c'était une jeune personne de dix-huit ans qui lui écrivait, lut la lettre avec intérêt quoiqu'elle fût extrêmement simple; mais il en admira la belle écriture et l'orthographe parfaite; il accorda la grâce qu'on

lui demandait, alors il reçut une lettre charmante de remercîment; il répliqua, une correspondance s'établit, elle dura six mois. M. de la Popelinière se passionna pour cette jeune provinciale qui montrait tant d'esprit, de grâce, de sensibilité. Il écrivit dans la province pour prendre des informations sur elle; on lui mande que celle qui l'intéresse si vivement est jolie, et qu'elle est un ange par son caractère et par sa conduite. Le voilà amoureux, il déclare ses sentimens, il reçoit une réponse qui achève de lui tourner la tête; il offre sa main, on accepte, l'on part, et l'on arrive. La première entrevue le refroidit un peu, mais sans le faire changer; il ne trouva pas sa future aussi jolie qu'il se l'était figuré, parce qu'elle était mal mise, qu'elle avait l'air gauche, et beaucoup de taches de rousseur. Au bout de quelques jours, M. de la Popelinière fut si mécontent de son esprit, qu'il lui vint des soupçons sur les lettres charmantes qu'il avait tant admirées. Il questionna cette jeune personne, qui lui avoua naïvement qu'elle ne savait même pas l'orthographe, et qu'elle n'avait fait que copier des lettres faites par le curé du lieu. M. de la Popelinière lui donna un beau trousseau, pour trente mille francs de diamans, et cent mille

francs de dot ; et il logea et nourrit chez lui les deux époux. Madame de Zimmerman, quand je l'ai connue, était mariée depuis cinq ans : elle n'avait plus de taches de rousseur ; un maître à danser lui avait donné bonne grâce, elle avait appris l'orthographe, elle était agréable, jolie, modeste, sage ; il me semblait que M. de la Popelinière devait la regretter.

Nous retournâmes à Paris dans les premiers jours d'octobre. Je quittai M. de la Popelinière avec peine, j'avais pris pour lui un véritable attachement. Nous allâmes loger dans la rue Neuve-Saint-Paul. Nous avions là un fort joli voisinage, la famille de M. Le Fèvre, un créole très-riche, qui demeurait sur le quai des Célestins ; il avait quatre filles charmantes dont la plus jeune était de mon âge. Elles étaient aimables, bonnes, jolies et remplies de talens : nous faisions de la musique tous les jours, je passais presque toutes mes journées chez elles, et j'y employais une partie du temps à jouer de la harpe, à chanter, à jouer de la guitare et du clavecin. Ainsi je cultivais parfaitement la musique. On me donna un maître de chant italien, nommé Pellegrini, qui venait à six heures du matin ; je prenais cette le-

çon à la lumière. Philidor [1] me donna des leçons d'accompagnement. Au milieu de l'hiver, j'eus la fantaisie d'apprendre à jouer de la musette; au lieu de souffler avec la bouche, on donnait le vent au moyen d'un soufflet posé sous le bras. J'avais tant de dispositions pour les instrumens, qu'en moins de deux mois j'en jouai presque aussi bien que mon maître. Alors M. de Zimmerman, que nous voyions tous les jours, m'apprit à jouer du par-dessus de viole, et j'y réussis de même. Cependant j'aimais la harpe de préférence à tout, j'en jouais au moins cinq heures par jour. Gaiffre, après m'avoir donné quarante-deux leçons, ne voulut plus prendre de cachets; mais il venait toujours par amitié, et il me faisait déchiffrer. J'avais réformé tout son doigté : il faisait les grandes roulades d'un doigt, en glissant

[1] Le nom véritable de Philidor est Danican; né à Dreux le 7 septembre 1726, il mourut le 31 août 1795, à Londres, où il s'était réfugié pendant la terreur. Quoique très-bon musicien, il est presque aussi célèbre par son talent au jeu des échecs et son analyse de ce jeu, que par ses opéra. Il acquit une célébrité fâcheuse en plaçant dans le Maréchal Ferrant l'air de Gluck, *Objet de mon Amour*, qui alors n'était pas connu en France. L'opéra français d'Orphée n'est qu'une imitation de l'*Orfeo* italien dont Gluck avait fait la musique.

(*Note de l'éditeur.*)

ce doigt sur toutes les cordes, ce que certaine personnes font encore aujourd'hui, ce qui n peut avoir ni tact, ni aplomb, et chose aussi ridi cule que si l'on doigtait ainsi sur le clavecin. Gaif fre ne faisait point de cadences, et j'en fis ave beaucoup de facilité. Enfin, j'imaginai de m servir du petit doigt de la main droite dans le arpégemens. J'exerçai ma main gauche séparé ment en lui faisant faire tout ce que faisait l droite. Comme il n'y avait de gravé, pour l harpe, que quelques niaiseries de Gaiffre, je m mis à jouer des pièces de clavecin, et bientô les plus difficiles, les pièces de Mondonville, d Rameau, et ensuite de Scarlati, d'Alberti, d'Hen del, etc. J'étais encouragée par la vive admira tion de Gaiffre, je faisais d'inconcevables progrès on venait m'entendre comme une merveille, tou le monde voulut apprendre à jouer de la harpe Gaiffre en était le seul maître, il ne pouvait suf fire à ses écolières. J'eus le plaisir extrême d'êtr la cause de la fortune de cet excellent homme qui en était reconnaissant comme si je n'euss joué de la harpe que dans ce dessein. Ma passio et mon ardeur pour cet instrument croissaien avec mes succès. Sur la fin de l'hiver, je me m à jouer au moins sept heures par jour, très-sou

rent huit ou neuf, et quelquefois dix ou douze. Cette rage d'étude dura plus d'un an; au bout de ce temps, en jouant depuis dix-huit mois, sans compter mes petites études de Passy, j'étais réellement de la première force, et d'une force tout-à-fait inconnue jusqu'alors sur cet instrument.

Mon père, qui était resté en Bourgogne, revint pour peu de temps, et partit pour Saint-Domingue, où il espérait rétablir sa fortune. Ce grand voyage m'affligea sensiblement; je ne trouvai de consolation que dans ma harpe; j'avais quatorze ans et demi. Je fis dans ce temps une étrange conquête, celle du baron de Zurlauben, colonel des Suisses; il avait quatre-vingts ans, il prit pour moi une si extravagante passion, qu'il voulut m'épouser; mais je déclarai, malgré ma timidité, que rien au monde ne me ferait consentir à épouser un vieillard. Peu de mois après, M. de Monville devint veuf; lorsqu'il eut quitté ses pleureuses, il vint nous voir, et revint souvent. Malgré ma jeunesse, je m'aperçus bientôt du sentiment qu'il avait pour moi. Il était jeune, il n'avait alors que vingt-six ou vingt-huit ans; il était beau et d'une beauté noble, romanesque, élégante, qui me plaisait particulièrement; ses manières étaient remplies de grâce, il avait des

talens charmans, de l'agrément dans l'esprit
le caractère le plus aimable; il joignait à tout cel
une grande fortune, c'était le seul homme de ce
âge que j'eusse remarqué et qui m'eût paru d
gne de l'être. Cependant, j'étais décidée à n'épou
ser qu'un homme de qualité, un homme de
cour. J'aurais préféré à tout autre M. de la Pop
linière, un fermier-général, et un vieillard
mais ce vieillard avait subjugué mon admira
tion, et je ne voyais dans M. de Monville qu'u
homme aimable. Depuis que je n'avais plus m
demoiselle de Mars, la vanité était devenue
principal mobile de mes actions. On cultivait
peu mon cœur et ma raison, on me louait tan
sur des choses frivoles, que j'avais pris enfin u
amour-propre puéril qui me faisait attacher un
grande importance aux talens agréables qui pou
vaient donner de la célébrité. J'aimais véritabl
ment la musique et la harpe; mais je n'aurais j
mais fait des études aussi longues et aussi cons
tantes, sur un instrument, sans le plaisir secr
que je trouvais à être citée comme un prodige,
à voir les artistes les plus célèbres venir m'enten
dre et m'écouter avec admiration. Pellegrini m
dédia une œuvre musicale de sa composition
quand je vis mon nom gravé à la tête d'une ép

re remplie de flatteries, ma joie fut extrême, et je la montrai naïvement. Je n'ai jamais eu de dissimulation que celle qui tient au courage; j'ai su cacher mes peines, je n'ai jamais su déguiser mes sentimens et mes opinions. Il en a résulté que la force et l'empire sur moi-même ne m'ont point donné la prudence; mais aussi que la franchise et le naturel n'ont point donné de mollesse à mon caractère.

Je fus très-flattée qu'un savant, un géomètre d'une grande réputation eût une envie passionnée de m'entendre jouer de la harpe : il est vrai qu'il avait fait je ne sais quel ouvrage sur l'harmonie, c'était d'Alembert; il se fit présenter chez ma mère et parut charmé de ma harpe. Il avait une figure ignoble, il contait des historiettes burlesques, avec une voix de fausset aigre et criarde, il me déplut beaucoup. Je voyais souvent aussi, dans ce temps, le célèbre Rameau [1], pour lequel

[1] Jean-Philippe Rameau, né à Dijon en 1683, obtint des lettres de noblesse en 1764, qu'il ne fit point enregistrer, par économie. Il mourut dans la même année. Il fit la musique de vingt grands opéra. Ses principes en musique sont consignés dans deux ouvrages qu'il publia, l'un presqu'au commencement, l'autre vers la fin de sa carrière : le premier est intitulé, *Démonstrations du principe de l'Harmonie*; l'autre, *Code de la Musique*. (*Note de l'éditeur.*)

j'avais une grande vénération. Mais j'ai oublié de parler d'un personnage très-singulier que j'ai vu presque tous les jours, pendant plus de six mois, avant le départ de mon père; c'était le fameux charlatan, comte de Saint-Germain [1]. Il avait l'air alors d'avoir tout au plus quarante-cinq ans, et par le témoignage de gens qui l'avaient vu trente ou trente-cinq ans auparavant, il paraît certain qu'il était infiniment plus âgé; il était un peu au dessous de la taille moyenne, bien fait et marchant fort lestement; ses cheveux étaient noirs, son teint fort brun, sa physionomie très-spirituelle, ses traits assez réguliers. Il parlait parfaitement le français sans aucun accent, et de même l'anglais, l'italien, l'espagnol et le portugais. Il était excellent musicien; il accompagnait de tête sur le clavecin tout ce qu'on chantait, et avec une rare perfection, dont j'ai vu Philidor étonné, ainsi que de sa manière de préluder. Il était bon physicien, et très-grand chimiste; mon

[1] Dans l'année 1813, on a cité, au mois de mai, dans le Journal de l'Empire, plusieurs traits de ce comte de St.-Germain, traits tirés, dit-on, des mémoires inédits d'un baron de Gleinhau; toutes ces anecdotes sont fausses et contées par quelqu'un qui n'a jamais connu ce comte de St.-Germain.

(*Note de l'auteur.*)

père était fort en état d'en juger, et admirait beaucoup ses connaissances en ce genre. Il peignait à l'huile, non pas de la première force, comme on l'a dit, mais agréablement; il avait trouvé un secret de couleurs véritablement merveilleux, ce qui rendait ses tableaux très-extraordinaires; il peignait dans le grand genre, des sujets historiques; il ne manquait jamais d'orner ses figures de femmes d'ajustemens de pierreries; alors il se servait de ses couleurs pour faire ces ornemens, et les émeraudes, les saphirs, les rubis, etc., avaient réellement l'éclat, les reflets et le brillant des pierres qu'ils imitaient. Latour, Vanloo, et d'autres peintres, ont été voir ces tableaux, et admiraient extrêmement l'artifice surprenant de ces couleurs éblouissantes, qui avaient l'inconvénient d'éteindre les figures, dont elles détruisaient, d'ailleurs, la vérité par leur étonnante illusion. Mais, pour le genre d'ornement, on aurait pu tirer un grand parti de ces singulières couleurs, dont M. de Saint-Germain n'a jamais voulu donner le secret. M. de Saint-Germain avait une conversation instructive et amusante : il avait beaucoup voyagé, et il savait l'histoire moderne avec un détail étonnant, ce qui a fait dire qu'il parlait des plus anciens personnages comme ayant

vécu avec eux ; mais je ne lui ai jamais rien entendu dire de semblable. Il montrait les meilleurs principes, il remplissait avec exactitude tous les devoirs extérieurs de la religion, il était fort charitable, et tout le monde s'accordait à dire qu'il avait les mœurs les plus pures. Enfin, tout était grave et moral dans son maintien et dans ses discours. Cependant, il faut avouer que ce homme si extraordinaire par ses talens et par l'étendue de ses connaissances, et par tout ce qui peut mériter la considération personnelle, le savoir, des manières nobles et sérieures, une conduite exemplaire, la richesse et la bienfaisance que cet homme, dis-je, était un charlatan, ou du moins un homme exalté par quelques secrets particuliers, qui lui avaient certainement procuré une santé très-robuste et une vie plus longue que la vie ordinaire de l'homme. J'avoue que je suis persuadée, et mon père le croyait fermement que M. de Saint-Germain, qui paraissait avoir alors tout au plus quarante-cinq ans, en avait au moins quatre-vingt-dix. Si l'homme n'abusait point de tout, il parviendrait communément à une vieillesse plus avancée encore, dont on voit quelquefois des exemples ; sans ses passions et son intempérance, *l'âge de l'homme* serait *cent ans*

et la très-longue vie *cent cinquante ou cent soixante.* Alors, à l'âge de quatre-vingt-dix on aurait la vigueur d'un homme de quarante ou de cinquante ans; ainsi, ma supposition, sur M. de Saint-Germain, n'a rien de déraisonnable, si l'on admet encore la supposition qu'il eût trouvé, au moyen de la chimie, la composition d'un breuvage, particulièrement d'une liqueur appropriée à son tempérament; on pourrait admettre aussi, sans croire à la pierre philosophale, qu'il avait à l'époque dont je parle un âge beaucoup plus avancé que celui que je lui donne. M. de Saint-Germain, pendant les quatre premiers mois de notre intimité, non-seulement ne dit pas une extravagance, mais ne dit pas une seule phrase extraordinaire; il avait même quelque chose de si grave et de si respectable dans sa personne, que ma mère n'osait pas l'interroger sur les singularités qu'on lui attribuait; enfin, un soir, après m'avoir accompagnée d'oreille plusieurs airs italiens, il me dit que dans quatre ou cinq ans j'aurais une belle voix, et il ajouta : « Et quand vous aurez dix-sept ou dix-huit ans, serez-vous bien aise d'être fixée à cet âge-là, du moins pour un très-grand nombre d'années? » Je répondis que j'en serais charmée. « Eh bien, reprit-il

très-sérieusement, je vous le promets » ; et aussitôt il parla d'autre chose.

Ce peu de mots enhardit ma mère, qui, un instant après, lui demanda s'il était vrai que l'Allemagne fût sa patrie. Il secoua la tête d'un air mystérieux, et poussant un profond soupir : « Tout ce que je puis vous dire sur ma naissance, répondit-il, c'est qu'à sept ans j'errais au fond des forêts avec mon gouverneur,.... et que ma tête était mise à prix!.... » Ces paroles me firent frissonner, car je ne mettais pas en doute la sincérité de cette grande confidence.... « La veille de ma fuite, continua M. de Saint-Germain, ma mère, que je ne devais plus revoir !.... attacha son portrait à mon bras!... » Ah Dieu! m'écriai-je. A cette exclamation M. de Saint-Germain me regarda, et parut s'attendrir en voyant que j'avais les yeux remplis de larmes. « Je vais vous le montrer, » reprit-il. A ces mots il retroussa sa manche, et il détacha un bracelet parfaitement peint en émail, et représentant une très-belle femme. Je contemplai ce portrait avec la plus vive émotion. M. de Saint-Germain n'ajouta rien et changea de conversation. Lorsqu'il fut parti, j'eus un grand chagrin, celui d'entendre ma mère se moquer de *sa proscription*, et de la

reine sa mère, car *cette tête mise à prix* dès l'âge *de sept ans*, cette fuite dans *les forêts* avec *un gouverneur*, donnaient à entendre qu'il était le fils d'un souverain détrôné.... Je croyais et je voulais croire ce roman d'un si grand genre, en sorte que les plaisanteries de ma mère me scandalisèrent beaucoup. Depuis ce jour M. de Saint-Germain ne dit rien de remarquable dans ce genre; je ne l'entendis parler que de musique, les arts, et des choses curieuses qu'il avait vues dans ses voyages. Il me donnait sans cesse des bonbons excellens, en forme de fruits, qu'il m'assurait avoir faits lui-même; de tous ses talens ce n'était pas celui que j'estimais le moins. Il me donna aussi une boîte à bonbons très-singulière, dont il avait fait le dessus. La boîte, d'écaille noire, était fort grande; le dessus en était orné d'une agate de composition beaucoup moins grande que le couvercle; on posait cette boîte devant le feu, et au bout d'un instant, en la reprenant, on ne voyait plus l'agate, et l'on trouvait à sa place une jolie miniature représentant une bergère tenant une corbeille remplie de fleurs; cette figure restait jusqu'à ce qu'on fît rechauffer la boîte, alors l'agate reparaissait et cachait la figure. Ce serait une jolie manière de

cacher un portrait. J'ai depuis inventé une composition avec laquelle j'imite à s'y tromper toutes sortes de cailloux, et même des agates transparentes ; cette invention m'a fait deviner l'artifice de la boîte de M. de Saint-Germain.

Pour finir tout ce qui a rapport à cet homme singulier, je dois dire que quinze ou seize ans après, en passant à Siennes, en Italie, j'appris qu'il habitait cette ville, et qu'on n'y croyait pas qu'il eût plus de cinquante ans. Seize ou dix-sept ans après, étant dans le Holstein, j'appris de M. le prince de Hesse, beau-frère du roi de Danemarck, et beau-père du prince royal (aujourd'hui sur le trône), que M. de Saint-Germain était mort chez ce prince, six mois avant mon arrivée dans ce pays. Le prince eut la bonté de répondre à toutes mes questions sur ce fameux personnage ; il me dit qu'il n'avait l'air ni vieux ni cassé à l'époque de sa mort, mais qu'il paraissait consumé par une insurmontable tristesse. Le prince lui avait donné un logement dans son palais, et faisait avec lui des expériences de chimie. M. de Saint-Germain était arrivé dans le Holstein, non avec l'apparence de la misère, mais sans suite et sans éclat. Il avait encore plusieurs beaux diamans. Il mourut de la consomption. Il montra

n mourant d'horribles terreurs, et même sa rai-
on en fut altérée; elle s'égara tout-à-fait deux
nois avant sa mort; tout en lui annonçait alors
e trouble affreux d'une conscience agitée. Ce ré-
it me fit de la peine, j'avais conservé beaucoup
'intérêt pour ce personnage extraordinaire.

Aussitôt que mon père fut parti pour Saint-
)omingue, ma mère s'occupa sérieusement de
eprendre et de suivre la plus triste des affaires,
n procès contre sa mère!.... mais la mère la
lus dénaturée!.... Madame la marquise de La
aie, ma grand'mère, avait épousé en premières
oces M. de Mézières, qui possédait une terre en
ourgogne, auprès d'Avallon. M. de Mézières
ait beaucoup d'esprit et était un très-grand
éomètre. C'est une anecdote parfaitement con-
ue dans la province, que M. de Mézières, voi-
n de la célèbre madame du Châtelet, cultiva ses
spositions pour la géométrie, et lui donna tous
s matériaux des ouvrages qu'elle a publiés de-
uis. Il est assez bizarre que ce soit mon grand-
ère qui ait ainsi contribué à établir la réputation
e la plus grande admiratrice qu'ait eue M. de
oltaire!....

Ma grand'mère devint veuve, jeune encore et
ès-belle. Elle avait eu deux enfans de M. de

Mézières, un garçon et une fille qui était ma mère, l'un âgé de huit ou neuf ans et l'autre de six. Elle mit la fille au couvent dans l'abbaye de Malnoue près de Paris et le garçon au collége; et elle se remaria avant que l'année de son veuvage fût tout-à-fait révolue. Elle épousa en seconde noces le marquis de La Haie, qu'on appelait *le beau La Haie*; il avait été page, et ensuite l'amant de madame la duchesse de Berri, fille de M. le régent; il était fort riche. Madame de La Haie prit en horreur les enfans de son premier mariage; elle déclara à l'abbesse de Malnoue qu'elle destinait sa fille au cloître, et qu'elle voulait qu'on l'élevât dans cette idée. Aussitôt que M. de Mézières son fils eut treize ans, elle l'envoya comme *mauvais sujet* en Amérique. Ce enfant était cependant l'homme le plus distingué et même le plus étonnant par son esprit, par son génie, son courage et ses vertus. Arrivé dans l'Amérique septentrionale, il se sauva et il alla se réfugier en Canada parmi les sauvages; il n'avait pas quatorze ans. Il leur fit entendre qu'il était abandonné de ses parens et qu'il voulait vivre avec eux; ils y consentirent à condition qu'il subirait l'opération du *tatouage*, c'est-à-dire, qu'il se laisserait peindre tout le corps à leur manière

vec des sucs d'herbes, opération très-douloueuse qu'il supporta avec un courage qui charma s sauvages. Il avait une mémoire prodigieuse, santé la plus robuste; bientôt il apprit leur ngue, et il excella dans tous leurs exercices. our ne point oublier ce qu'il savait (il avait fait our son âge d'excellentes études et remporté us les prix de ses classes), il traçait tous les urs sur des écorces d'arbres, des passages de ésie latine et française et des figures de géométie. Il se fit, de ses écorces, un recueil prodigieux u'il conserva avec le plus grand soin; il acquit rmi les sauvages la plus haute considération, avant l'âge de vingt ans il devint leur chef par ne proclamation unanime. Les sauvages déclarent la guerre aux Espagnols. Mon oncle apit aux sauvages à la faire avec plus d'intelligence; il remporta, en les commandant, des antages qui surprirent les Espagnols, qui trourent que le jeune chef des sauvages avait des ens extraordinaires. Ils parlèrent de paix, mon cle fut envoyé pour la négocier; et il mit le mble à l'étonnement des Espagnols, en ne leur rlant qu'en latin. Ils questionnèrent ce singur sauvage; et, touchés du récit qu'il leur fit, armés de l'esprit et même du génie qu'il leur

montra, ils lui offrirent de l'attacher au servic des Espagnols; il y consentit à condition qu'il feraient la paix avec les sauvages. Quand cett paix fut faite il se sauva, et passa chez les Espa gnols; il s'y conduisit d'une manière si parfaite qu'il y fit un riche mariage, et, au bout de di ou douze ans, il fut nommé gouverneur de l Louisiane. Il acquit de belles habitations, se form une superbe bibliothéque, et vécut là parfaitemen heureux. Par la suite il fit un voyage en France sa cruelle mère n'existait plus. J'étais alors a Palais-Royal; il venait dîner presque tous le jours chez moi: il était grave et mélancolique il avait un esprit infini, sa conversation était d plus grand intérêt. Outre les choses extraord naires qu'il avait vues, il avait prodigieusemen lu [1] et sa mémoire était admirable. On voyait travers ses bas de soie, les serpens peints par le sauvages, qu'il avait ineffaçablement gravés su ses jambes. Il me montra sa poitrine qui éta couverte de grandes fleurs peintes aussi, les cou leurs en étaient très-vives. J'éprouvais pour ce homme singulier et respectable, une admiratio et une tendresse extrêmes. Il répondait à tout

[1] Dans les langues latine, française et espagnole.
(Note de l'auteur.)

es questions avec laconisme, mais avec une ex-
ssive bonté. Je n'ai jamais vu personne dire plus
choses en moins de paroles. Il avait conservé
tendre souvenir des sauvages, et même de
r genre de vie. Il me dit une chose qui me
prit; c'est qu'en général les voyageurs qui ont
lé avec détail des sauvages (à un peu d'emphase
s), les ont assez bien jugés; quoiqu'ils n'eus-
t aucune connaissance de leur langue, ils les
fait parler à peu près comme ils parlent. « La
on en est simple, disait mon oncle : si l'on
eait les Européens, ajoutait-il, d'après leurs
nonstrations et leur extérieur on s'abuse-
beaucoup; mais on ne se trompe point en
eant les sauvages : leurs mouvemens, leurs
sionomies, leurs actions peignent ce qu'ils
t et ce qu'ils pensent. » Mais, malgré cette ré-
ion de mon oncle, comme les idées métaphy-
es ne se représentent point de cette manière,
grande quantité de discours que les voya-
s prêtent aux sauvages n'en sont pas moins
ules. Mon oncle me donna un petit mémoire
l fit à ma prière sur les sauvages; je l'insérai,
u sept ans après, dans les *Annales de la Vertu*,
n faisant honneur à son auteur. Ce morceau,
id cet ouvrage parut, fut très-remarqué; on

regretta qu'il n'eût pas plus d'étendue. Je n'y avais pas changé un seul mot. Cette manière d'écrire est bien extraordinaire dans un homme expatrié depuis l'enfance, et qui avait passé quinze ans parmi les sauvages. Ma mère était toujours en tiers avec nous, elle dirigeait la conversation et communément je ne pouvais qu'écouter. C'était une occasion unique de m'instruire avec certitude d'une infinité de choses curieuses dont la connaissance eût été bien utile à mon étude favorite, celle du cœur humain; je n'ai profité que superficiellement de cette précieuse occasion. Cependant comme je veux donner dans quelques mois un recueil de nouvelles, j'en veux faire une que j'intitulerai *le Sauvage européen*; j'y mettrai tout ce qu'il m'a dit, et je tâcherai de suppléer au reste par l'imagination [1].

Pour revenir à l'histoire de ma mère, elle fut mise au couvent dès l'âge de six ans, et élevée dans l'idée que sa mère la destinait à l'état monastique. L'abbesse de son couvent, madame Rossignol, était une personne de beaucoup d'esprit; elle prit pour ma mère la plus vive affection et

[1] Je n'ai pas eu le temps de faire cette nouvelle, qui aurait pu être très-originale.

(*Note de l'auteur.*)

donna les plus grands soins à son éducation. On payait sa modique pension, mais sans maîtres. L'abbesse lui fit apprendre la musique, à chanter des motets et à jouer de l'orgue. Ma mère dînait avec l'abbesse et passait avec elle toutes les journées. Elle voyait souvent à son parloir le poète Fuzelier [1], qui récitait de jolis vers de sa composition, ce qui donna à ma mère le désir d'en faire. Pour son essai, elle fit une espèce de cantique sur sainte Cécile : l'abbesse en fut enchantée et le montra à Fuselier, qui donna à ma mère quelques règles de versification, qu'elle n'a jamais bien sues, et c'est dommage, car elle avait beaucoup de dispositions pour la poésie. Le jour où elle eut quatorze ans accomplis, on lui fit prendre le voile. Sa mère ne venait la voir que tous les six mois tout au plus ; mademoiselle de Mézières, qui n'en avait jamais reçu une seule caresse, n'osait ni parler, ni lever les yeux en sa présence, et se contentait d'écouter en silence

[1] Fuzelier (Louis), né à Paris en 1672 et mort en 1752, est auteur d'un grand nombre de pièces. Il a travaillé pour le Théâtre-Français, pour l'Opéra, pour l'Opéra-Comique, pour le Théâtre-Italien, pour les marionnettes de la foire, et de tant d'ouvrages il n'en est resté aucun au théâtre.

(*Note de l'éditeur.*)

les lieux communs que débitait madame de La Haie, sur les dangers du monde et les douceurs du cloître. Ma mère avait à peine atteint sa seizième année, lorsque madame de La Haie lui déclara qu'il fallait faire ses vœux et s'engager irrévocablement ; ma mère pleura, on n'en tint compte, et l'on désigna un jour du mois suivant pour la cérémonie. Ce jour arrivé, ma mère déclara nettement qu'on aurait bien la puissance de la conduire à l'église, mais que là, au lieu de prononcer le *oui* irrévocable, elle dirait *non*. L'abbesse assura madame de La Haie, qu'elle le ferait certainement, qu'elle l'avait annoncé depuis l'enfance, qu'elle avait un caractère très-décidé, et que toute violence à cet égard ne servirait qu'à donner au public un scandale odieux. Madame de La Haie fut outrée, mais il fallut céder. Ma mère reprit ce jour même ses habits mondains, qu'elle avait quittés deux ans auparavant : comme elle avait grandi durant son inutile noviciat, ses habits étaient ridiculement courts, mais elle ne les en reprit pas avec moins de joie. On la laissa au couvent, sans jamais l'en faire sortir. Elle devint une personne très-agréable et très-distinguée par sa figure, ses talens et son esprit. Elle était chérie de tout ce qui la connais-

sait, à l'exception de sa mère, qui montrait sans déguisement pour elle l'aversion la plus injuste et la plus dénaturée. Ma mère resta dans ce couvent jusqu'à l'âge de vingt-six ans et demi; à cette époque elle se lia intimement avec la marquise de Fontenille, une veuve retirée dans l'intérieur du couvent. La marquise était parente de mon père, qui venait assez souvent la voir au parloir; il y vit mademoiselle de Mézières, en devint amoureux, et la demanda en mariage. Madame de La Haie, par une animosité inconcevable, refusa pendant trois mois son consentement. Ma mère ne pouvait cependant pas espérer un meilleur mariage: elle n'avait que quarante ou quarante-cinq mille livres de légitime, et elle trouvait un très-bon gentilhomme, qui avait dix ou douze mille livres de rentes, trente-sept ans, et qui était aimable, rempli d'esprit et beau comme un ange. Madame de La Haie ne donna ni légitime, ni trousseau, ni présens: la bonne abbesse fit les frais de noce. Ma mère se maria dans l'église du couvent; madame de La Haie vint cependant à la messe nuptiale avec ses deux enfans du second lit, son fils âgé de onze ans, et sa fille de huit ans et demi, et qui a été depuis madame de Montesson. Ma mère partit aussitôt

pour la Bourgogne, pour sa terre de Champcéri, où je reçus le jour quinze mois après son mariage.

Ma mère, à diverses époques, avait vainement demandé sa légitime, c'est-à-dire la portion qui lui revenait du bien de son père; à force de persécutions, elle n'en avait pu obtenir qu'une très-petite partie; à l'époque de sa ruine elle devint plus pressante; enfin, comme je l'ai dit, après le départ de mon père pour Saint-Domingue, elle se décida à plaider. Elle écrivit elle-même un mémoire, et avant de le faire imprimer et de commencer la procédure, elle chargea son avocat de le communiquer à madame de La Haie. Ce mémoire, très-respectueux par les expressions, était foudroyant par les faits. Madame de La Haie le sentit, elle envoya chez ma mère son fils, le marquis de La Haie, qui se fit médiateur entre sa mère et sa sœur. Le marquis de La Haie, sans être disgrâcié de la nature et sans être borné, n'était ni beau, ni distingué par l'esprit, mais il était sensible et bon. Il ne m'avait jamais vue, il me regarda beaucoup, avec attendrissement, et me témoigna le plus tendre intérêt. Tout à coup il nous proposa de nous mener sur-le-champ chez madame de La Haie, en ajoutant qu'en nous voyant tout s'arrangerait.

Il pressa ma mère si vivement, qu'elle y consentit. Il nous mena dans sa voiture et nous conduisit d'abord chez madame de Montesson, qui vint nous faire une visite à notre arrivée à Paris, et qui ensuite ne revint plus. Madame de Montesson était chez elle, mon oncle nous mena dans son appartement, elle n'était point habillée et ne nous attendait point; elle parut plus embarrassée que touchée de notre visite. Cependant elle dit qu'elle approuvait l'idée de mon oncle, qu'elle allait s'habiller et qu'elle viendrait avec nous. Je ne lui trouvai ni la cordialité, ni la bonté de mon oncle. Sa toilette me parut longue, il me semblait que dans cette occasion elle aurait dû se faire avec plus de promptitude. Mon oncle voulait absolument qu'elle s'occupât de moi; à toute minute, il lui disait en me regardant: « Comme elle est intéressante! comme elle est jolie!.... » Madame de Montesson ne répondait rien, elle se contentait de pencher la tête en faisant un soupir, et en prenant un air attendri. Enfin, lorsqu'elle fut habillée, elle donna le bras à ma mère, et passa devant nous; mon oncle me prit affectueusement par la main, il s'aperçut que je tremblais, et tâcha de me rassurer en me disant les choses les plus aimables et les plus

tendres. Nous montâmes en voiture et nous nous rendîmes dans la rue Cassette, où demeurait ma grand'mère. Je voyais ma mère très-émue, ce qui me causait un saisissement inexprimable : il me semblait si extraordinaire que celle qui m'inspirait tant de respect pût craindre quelqu'un !.... D'ailleurs j'avais entendu dire de si terribles choses de ma grand'mère, que *le sang* ne me parlait point du tout pour elle. Arrivés dans sa maison, mon oncle et ma tante nous laissèrent dans un cabinet et allèrent la prévenir; au bout d'un demi-quart d'heure, ils revinrent avec ma grand'tante, mademoiselle Dessaleux, sœur de ma grand'mère. Mes deux tantes donnèrent le bras à ma mère en l'assurant qu'elle serait bien reçue; mon oncle me conduisit. Je n'avais pas une goutte de sang dans mes veines en entrant dans la chambre de ma grand'mère. Sa figure acheva de me glacer; on m'avait dit qu'elle était belle encore, elle ne me parut qu'effrayante. Elle était fort grande, fort droite, toute sa personne avait quelque chose de hautain et d'impérieux que je n'avais vu qu'à elle; il y avait encore de la beauté dans ses traits, mais elle avait beaucoup de rouge et de blanc, et une physionomie à la fois immobile, froide et

dure..... Elle me fit peur, ma mère courut se jeter à ses pieds. A ce spectacle je fondis en larmes. Ma grand'mère releva sèchement ma mère sans l'embrasser, ce qui m'indigna. Mon oncle, qui me tenait toujours par la main, me présenta à ma grand'mère en disant : *Maman, regardez cette charmante petite!*.... et il ajouta plus bas : *Maman, embrassez-la*.... Elle jeta sur moi un regard sombre et fixe, qui me fit baisser les yeux, mon oncle me dit de lui baiser les mains; j'obéis en tremblant, elle me baisa au front, alors je m'éloignai promptement, et j'allai me jeter en sanglottant dans les bras de ma mère. Madame de La Haie sonna et demanda avec emphase un verre d'eau, madame de Montesson et mademoiselle Dessaleux eurent l'air de croire qu'elle allait se trouver mal, quoiqu'il n'y eût pas la moindre altération sur ce visage peint, qui ne pouvait changer; madame de Montesson s'empressa auprès de sa mère, avec cette tête penchée et ces yeux à moitié fermés, enfin, toutes les mines qu'elle prenait dans les occasions touchantes, et qui lui donnaient l'air du monde le plus hypocrite. Lorsque madame de La Haie eut bu, et fait trois ou quatre soupirs, mon oncle, avec une bonté infinie, parla en faveur de

ma mère. Madame de Montesson dit quelques mots dans le même sens. Madame de La Haie répondit d'abord par des reproches, ensuite elle s'adoucit, elle dit quelques phrases maternelles; elle ajouta que ma mère devait se fier à elle, se désister de ses poursuites, et qu'elle ne perdrait rien à lui donner cette preuve de respect, ma mère s'attendrit et promit tout; alors elle fut embrassée, et presque caressée. On se quitta parfaitement réconciliées. Je voyais ma mère heureuse, charmée; ma joie intérieure allait jusqu'au transport. Ma mère, avec une bonne foi et une générosité touchantes, envoya chercher sur-le-champ ses gens d'affaires et signa son désistement, qu'elle fit remettre le jour même à madame de La Haie. Mon oncle revint nous voir, et me témoigna plus de tendresse que jamais; il était bon, honnête, et de la sincérité la plus parfaite; mais il partit à cette époque pour l'armée, et il fut tué à la bataille de Minden.

Je perdis beaucoup à sa mort, je suis sûre que j'aurais toujours trouvé en lui un bon parent, un zélé protecteur, et que, s'il eût vécu, la conduite de madame de La Haie eût été toute différente. Après son départ nous retournâmes plusieurs fois chez ma grand'mère sans être reçues.

Enfin vint la nouvelle de la mort de mon oncle, la juste douleur de madame de La Haie suspendit toute idée d'affaires; mais, lorsque les premiers momens furent passés et que ma mère renouvela ses demandes, elle ne reçut que des réponses sèches et vagues; elle pressa, on ne répondit plus; elle insista, elle écrivit sans relâche, on finit par lui faire dire qu'elle n'avait rien à prétendre, qu'elle l'avait reconnu elle-même en donnant son désistement. Ce coup fut rude à supporter, tous les gens d'affaires furent indignés de cette basse et révoltante injustice, ceux même de madame de La Haie en parurent consternés. Pour moi je fus saisie d'étonnement et d'indignation au point d'être malade; je n'avais pas d'expressions pour peindre ce que j'éprouvais; je suis persuadée que si le hasard m'eût fait rencontrer madame de La Haie, je me serais évanouie; je ne pouvais penser à elle sans frémissement, je ne crois pas avoir éprouvé dans le reste de ma vie un sentiment plus pénible et plus violent. Ma mère à ce sujet me dit ces belles paroles : *Ce qui me console, c'est que je vous ai donné un bon exemple, celui d'une confiance généreuse, et du respect filial le plus parfait.* Je ne répondis à ma mère que par mes larmes;

depuis ce moment-là nous ne revîmes plus ma grand'mère et ma tante.

A cette époque, on conta dans le monde une anecdote si universellement répandue et reçue, que je ne puis la passer sous silence; la voici : Après la mort du marquis de La Haie, tué à Minden, comme je l'ai dit, M. le duc de Bourgogne, fils aîné du dauphin, âgé alors de douze ans et se mourant d'un mal inconnu, montra beaucoup de chagrin de cette mort (M. de La Haie avait été son gentilhomme de la manche et celui qu'il aimait le plus [1]), et M. le duc de Bourgogne ajouta : *C'est lui qui est cause de mon mal, mais je lui avais promis de n'en point parler.* Ce jeune prince, questionné, raconta qu'étant seul un jour avec M. de La Haie, ce dernier avait voulu le placer sur un grand cheval de carton, et l'avait laissé tomber très-lourdement; et comme mon oncle ne vit aucun dan-

[1] Cette place de *gentilhomme de la manche* auprès du fils aîné de l'héritier présomptif, n'était donnée qu'à des jeunes gens de la cour, distingués par leur naissance et par leur bonne réputation. Elle fut supprimée après la mort de Mgr. le duc de Bourgogne, du moins on en changea le titre : les *menins* de Mgr. le Dauphin (depuis Louis XVI), étaient la même chose.

(*Note de l'auteur.*)

ger à une chute sans blessure, sans fracture, et dans laquelle la tête n'avait point porté, il avait supplié le prince de n'en point parler. C'était depuis ce temps que le prince souffrait et dépérissait, sans que les médecins connussent la cause de son mal. Il avait un abcès dans le corps. Ce jeune prince mourut : il annonçait un grand caractère, beaucoup d'esprit et de sensibilité; s'il eût vécu, le malheureux Louis XVI n'aurait point été roi! ce qui seul eût donné naturellement une autre direction aux événemens. Ainsi, un joujou d'enfant, un cheval de carton, changea le destin de la France et celui de l'Europe entière [1] !.....

J'avais quinze ans, lorsque nous allâmes au mois d'avril à Chevilly, près de Paris, chez monsieur et madame de Joui [2]. M. de Joui, père de madame d'Esparbès (qui vit encore et qui avait alors vingt-deux ans), était dans la robe et d'une famille de finance. Fils d'une madame

[1] Il y aurait eu d'autres ministres, d'autres agens du gouvernement, etc.

(*Note de l'auteur.*)

[2] Cette famille n'est point la même que celle de M. de Jouy de l'Académie française.

(*Note de l'auteur.*)

Thoinard, célèbre par sa richesse et son avarice, M. de Joui était fort prodigue, il avait des dettes immenses; mais sa maison était encore très-brillante, et l'on ne connaissait point le mauvais état de ses affaires. Il avait de l'esprit, une mauvaise tête : sa société était douce et agréable; mais nous n'en jouissions guère, il était presque toujours à Paris. Madame de Joui était un ange et l'avait toujours été; je n'ai jamais vu de piété plus sincère, d'indulgence plus parfaite, de caractère plus aimable et plus accompli : elle avait quarante ans, et elle était encore belle; ses manières étaient remplies de douceur et de noblesse, le son de sa voix allait au cœur. Elle adorait son mari, dont elle connaissait les torts sans avoir jamais l'air de lui en soupçonner un seul. Chevilly était un lieu charmant et ne ressemblait à aucun autre. La maison n'était qu'une ferme ornée, mais commode et charmante à habiter. Elle était placée entre une grande cour et un bois délicieux, surtout au printemps, car il était exactement tapissé de violettes doubles et de muguet. Je n'oublierai jamais le plaisir extrême que j'ai goûté durant tout le printemps à cueillir des fleurs dans ce bois embaumé, pour en faire tous les matins des bouquets pour madame de

Joui!..... Il y avait dans ce corps-de-logis, appelé *la Ferme*, une laiterie célèbre alors; elle était neuve, éblouissante, tout en coquillages nacrés et en marbre blanc, et les vases en porcelaine. On y trouvait à toute heure et en abondance de la crème excellente. Le jardin de Chevilly avait, je crois, quarante arpens, il était tout entier planté d'arbres fruitiers; sa forme était carrée, et entourée de quatre terrasses élevées; chaque terrasse bordée de rosiers superbes, disposés en talus du côté du jardin, et contenue par un treillage vert au bas duquel on voyait une guirlande de fraisiers entourant le jardin; de l'autre côté de la terrasse était un mur à hauteur d'appui, au dessus duquel on découvrait la campagne; par delà ce mur, était un profond fossé faisant tout le tour du jardin et défendu par des pointes de fer. Au bout de chaque terrasse se trouvait un petit pavillon bâti en pierres de taille, renfermant un joli salon, au dessus duquel était une terrasse à l'italienne, on y montait par un petit escalier. Au milieu de ce magnifique verger, s'élevait un grand pavillon bâti aussi en pierres de taille, et d'une élégante architecture. L'intérieur était composé d'un très-beau salon au rez-de-chaussée, élevé de cinq marches; on y entrait par une

grande porte de glace, le plancher était en marbre blanc, les murs peints à fresques en paysages; il était superbement meublé, toutes les chaises étaient recouvertes d'étoffe d'argent. Au dessus de ce vaste salon, se trouvait un petit appartement de trois jolies pièces, c'était là notre logement. Des arbustes et des fleurs formaient autour de ce pavillon une couronne, rompue seulement vis-à-vis la porte de glace, pour laisser le passage libre. Ainsi, nous étions là au milieu des fleurs et des fruits de toute espèce. Très-souvent on venait prendre des glaces ou faire des collations dans le salon, et alors j'étais chargée d'en faire les honneurs. J'y ai reçu plusieurs fois la vieille maréchale de Villars, âgée alors de quatre-vingt-trois ans, veuve du grand Villars qu'elle avait épousé à quinze ans; c'était la vieille la plus belle et la plus majestueuse que j'aie jamais vue. J'ai oublié de dire que, dans un des côtés de la cour, on voyait d'immenses volières remplies de toutes les espèces de poules les plus rares, la plus utile des collections, puisqu'elle produisait d'excellens œufs. Derrière l'un des cotés du jardin, se trouvaient en outre de vastes basses-cours. J'ai vu depuis en France, en Angleterre, en Allemagne, en Italie, etc., de su-

perbes habitations, je n'en ai jamais vu de si riante et de si agréable à mon gré. M. de Joui, créateur de ce jardin, y avait dépensé des trésors; mais du moins il y avait dans cette dépense une simplicité de bon goût, ce n'était pas un luxe financier. Il semble qu'on devrait être à l'abri du malheur de se ruiner lorsqu'on dédaigne tous les colifichets d'un faste vulgaire, et que l'on n'aime à s'entourer que des véritables richesses offertes par la nature, des fleurs, des fruits, des animaux domestiques; mais il est vrai que beaucoup d'autres goûts, beaucoup moins innocens, ont infiniment plus contribué au bouleversement de la fortune de M. de Joui, que la ferme et le jardin de Chevilly.

Il m'arriva à Chevilly une aventure qui fit beaucoup d'honneur à mon courage, la voici :

Un soir, qu'il était venu beaucoup de monde de Paris, on eut envie de m'entendre jouer de la harpe; j'envoyai à notre pavillon chercher ma harpe, on me l'apporta, mais sans clef; et, au lieu de donner une seconde commission, j'allumai ma petite lanterne de papier, et je courus à notre pavillon; il était nuit, et je savais que le laquais de ma mère et sa femme de chambre n'y étaient pas, ils sortaient le matin quand leur ou-

vrage était fait, pour n'y retourner qu'à l'heure de notre coucher, à l'exception de deux ou trois heures dans la journée que la femme de chambre y passait avec moi durant mes études. Nous étions tout le reste du temps à la ferme, séparée du pavillon par une immense cour et une grande partie du jardin. J'allai donc en courant à notre pavillon : en approchant je remarquai sur le sable une traînée de taches qui me parut noire comme de l'encre, je n'y fis pas grande attention, et, toute essoufflée, j'arrivai à la porte de glace après avoir monté le petit perron. Je vis avec quelque surprise que la porte était entr'ouverte, et que deux carreaux de glace étaient cassés; j'entre dans le salon, et j'y aperçois un extrême désordre; toutes les chaises étaient renversées, et je retrouve sur le plancher de marbre blanc ces mêmes taches que j'avais vues sur le sable et sur le perron, et qui ne m'avaient paru que de l'eau qui, dans l'obscurité, semble être noire; je me penche vers le plancher en approchant la lumière de ma petite lanterne, et je découvre avec horreur que ces taches sont de sang, ce qui me fit aisément deviner que toutes les traces que j'avais vues en étaient aussi : saisie de frayeur, j'imaginai qu'on avait commis un meurtre dans ce pa-

villon, et que les assassins avaient pris la fuite. Mon premier mouvement fut de me sauver, mais je pensai sur-le-champ qu'il serait beau de rapporter ma clef, et à l'instant je m'y décidai. Je traverse le salon comme un trait, sans regarder autour de moi; je monte l'escalier, j'entre dans la chambre de ma mère, frémissant d'y trouver un cadavre; je passe dans mon cabinet, je saisis ma clef, croyant tenir un trésor de gloire; aussitôt avec plus de joie de mon exploit, que de terreur de l'aventure, je retourne rapidement sur mes pas, je me retrouve hors du pavillon avec ravissement, je franchis à toute course le jardin et la cour, enfin je touche la ferme, je monte l'escalier, et j'entre en triomphe dans le salon en élevant le bras, montrant ma conquête et m'écriant: « Voilà bien ma clef de harpe!....» A ces mots je tombe dans un fauteuil; j'étais pâle comme la mort, je respirais à peine..... On m'entoure, on me questionne, et je conte ma superbe aventure. Elle produisit un grand effet, on éleva aux nues mon courage héroïque, les hommes surtout, car les femmes critiquaient un peu la témérité de mon action; elles n'avaient pas tort, cette espèce de vanité eût été une vertu dans un homme, ce n'était qu'une folie dans une

femme; et sans le reste d'enfantillage qu'on a toujours à quinze ans, et que j'avais plus qu'une autre, cette folie bizarre eût manqué de grâce. Cependant tous les hommes, s'armant très-sérieusement, font allumer des flambeaux et se rendent au pavillon; ils trouvèrent que je n'avais rien exagéré; ils virent les traces de sang, les carreaux de glace brisés, le salon souillé de sang dans toute son étendue, et avec une effroyable abondance. Toutes leurs recherches, d'ailleurs, ne leur apprirent rien de plus. En sortant du pavillon, on vit qu'il y avait sur le sable deux traces de sang qui s'éloignaient l'une de l'autre; on suivit celle qui ne conduisait pas au pavillon, elle mena dans une basse-cour, dont, malgré les défenses du maître de la maison, la porte était ouverte; et, en suivant toujours la trace, on parvint à l'étable d'une truie qui nouvellement avait mis bas! Cette truie, échappée dans cet état, avait parcouru le jardin en y laissant çà et là des traces de sang dont plusieurs étaient rompues par ses allées et venues; cet animal, ayant trouvé la porte du salon mal fermée, l'avait poussée en cassant les vitres; elle s'était fait à la gorge plusieurs coupures; elle était entrée dans le salon, avait bouleversé les meubles et inondé de sang

le plancher, ensuite elle avait regagné son étable. Tel fut le dénouement de cette fameuse aventure, qui fit un grand bruit dans la société de madame de Joui.

Je passai tout cet été de la manière la plus agréable à mon gré. Monsieur et madame de Joui avaient des enfans : un garçon élevé chez eux qu'on appelait M. Thoinard, qui n'avait alors que quatorze ans; il était beau, sérieux, studieux, et passait presque toutes les journées enfermé avec son gouverneur; il a été depuis tué en Corse : l'autre enfant était madame la comtesse d'Esparbès, âgée alors de vingt-deux ans, et qui vit encore au moment où j'écris ces mémoires; elle était fort petite; elle avait la vue très-basse, des yeux bleus éteints, un nez un peu cassé; elle était rousse et cependant fort jolie, quoique sa physionomie fût peu agréable; mais elle avait un teint éblouissant, une bouche et des dents parfaites, et des mains charmantes. A propos de ces jolies mains, je me souviens de lui avoir entendu dire, qu'à souper dans les petits appartemens, elle était chargée de peler avec ses doigts des cerises pour le roi (Louis XV), qui ne les mangeait qu'ainsi, en les trempant dans du sucre. Madame de Joui dit un jour à ma mère, en

ma présence, que l'éclatante blancheur des mains de madame d'Esparbès lui coûtait cher, parce que, sans en avoir le moindre besoin, elle se faisait saigner souvent pour l'entretenir ; cependant sa blancheur n'était nullement blafarde. Elle venait de temps en temps passer deux ou trois jours à Chevilly ; elle avait de la gaîté, de la grâce, elle était aimable. Madame d'Amblimont et madame d'Esparbès étaient alors, à la cour, les favorites de madame de Pompadour [1], qui leur donnait, dans son intérieur intime, d'étranges petits noms d'amitié : elles les appelait *mon torchon*, et *ma salope*. Ce n'était pas là le ton des maîtresses de Louis XIV.

Notre séjour à Chevilly se termina par une scène bien douloureuse. Les créanciers de M. de Joui, d'accord avec sa famille qui voulait sauver ce qui restait de sa fortune, obtinrent une lettre de cachet pour le faire enfermer à Pierre-Encise où il resta plusieurs années. Rien ne peut donner

[1] La dépravation des mœurs corrompt le goût et introduit dans le langage le plus poli, les expressions les plus grossières. Au temps où madame de Pompadour donnait à ses favorites les noms de *Torchon* et de *Salope*, son royal amant appelait *Chiffe*, *Loque*, *Graille* et *Coche* ses propres filles, mesdames Adelaïde, Sophie et Victoire.

(*Note de l'éditeur.*)

l'idée de la douleur qu'éprouva madame de Joui, cette intéressante et vertueuse femme! M. de Joui fut arrêté et enlevé à six heures du matin, sans qu'on eût le moindre soupçon de cette violence, même la veille. Madame de Joui reçut aussitôt après son départ les visites de sa fille et de quelques parentes; ces visites furent très-courtes, et ces personnes ne revinrent plus durant le peu de temps que nous restâmes à Chevilly. Nous ne quittâmes point madame de Joui pendant trois jours et trois nuits qu'elle fut dans un état affreux; on accorda à mes instantes prières la permission de passer tout ce temps avec elle, c'est-à-dire sans me coucher. Ce sont les premières nuits que j'aie passées de ma vie, elles furent consacrées à la compassion et à l'amitié. Durant ces veilles et ces tristes jours, madame de Joui s'évanouissait souvent, pleurait sans discontinuer, me faisait faire des lectures pieuses, nous serrait les mains et nous embrassait en silence. Elle ne parlait que pour nous prier de temps en temps d'aller nous coucher; et sur notre refus elle nous embrassait avec une expression déchirante. Enfin le quatrième jour on se coucha. Nous allâmes le lendemain matin à l'église; nous restâmes encore cinq à six jours à

Chevilly, ensuite nous partîmes pour Paris Madame de Joui arrangea à la hâte quelque affaires, et, après nous avoir fait les plus ten dres adieux, elle partit pour Lyon, afin de s rapprocher de son malheureux mari.

Ma mère loua une petite maison dans la ru d'Aguesseau : elle recevait quelques gens de let tres, entre autres Sainte-Foix, auteur des *Essai sur Paris*, de la jolie comédie de l'*Oracle* et d celle *des Grâces*, et de quelques autres petite pièces de théâtre : sa tournure et ses manière contrastaient étrangement avec la grâce de ce agréables productions; il avait un ton brusque grossier, un visage affreux et la physionomie plus rude et la plus sinistre. Une comédienn très-spirituelle, mademoiselle Bryant, disait d lui et de M. Bertin le poète, qui avait un visag long et pâle, les joues pendantes, les yeux étein et le regard sombre, que le premier (Sainte Foix) ressemblait au crime et le second au re mords. Il n'y avait rien de plus frappant que mot, pour ceux qui avaient vu ces deux figure Au reste Sainte-Foix, quoique un peu ferrai leur, était au fond un bon homme, et d'un parfaite probité. Quelques artistes venaient aus chez ma mère : Latour, le peintre, qui parla

bien de son art; Honavre, le plus célèbre claveciniste de ce temps, qui me donna quelques leçons de clavecin. Il faisait seul alors une difficulté qui me charma. C'était une cadence avec une basse faite de la même main; je la transportai sur-le-champ sur la harpe, en lui conservant le nom de *cadence de Honavre*; elle étonna d'autant plus, que personne n'en pouvait bien faire de simples sur cet instrument. Casimir en a inventé une bien plus miraculeuse et que lui seul peut faire : c'est de faire de la même main avec la cadence, des trils simples et doubles avec le troisième, le quatrième et le petit doigt, et avec une perfection incroyable, et de même de la main gauche. Casimir, qui a recréé la harpe, fait beaucoup d'autres choses impossibles aussi sur le piano; et il exécute sur la harpe, sans rien y changer, les plus grandes difficultés du piano. Nous voyions encore alors Philidor, le compositeur et fameux joueur d'échecs; *Gaviniés*, le violon [1] le plus célèbre à cette époque; et *Bar-*

[1] Pierre Gaviniés, violon célèbre, né à Bordeaux en 1726, mort à Paris en 1800. Son art était si parfait qu'il arrachait des larmes dans les variations d'une romance que tout Paris voulut entendre. Il a composé un opéra, des sonates, des concerto et des caprices, auxquels il a donné le nom des Vingt-quatre Matinées.

(*Note de l'éditeur.*)

thelmont, excellent violon aussi, qui venait m'accompagner tous les jours, ce qui acheva de me perfectionner. Il venait gratuitement et avec un zèle et un attachement que je n'ai jamais oubliés. Il fit fortune peu d'années après. Il passa en Angleterre, et devint premier violon de la reine; il avait autant de vertus que de talens. L'année d'ensuite, j'entendis avec admiration le fameux Pugnani, dont l'un des grands titres de gloire est d'avoir été le maître de Viotti, artiste fait pour servir à jamais de modèle à ceux qui se consacrent aux arts, par son prodigieux talent, la culture de son esprit, ses mœurs, sa conduite noble et pure dans tous les temps, et les qualités de son cœur. Au milieu de tout cela, je faisais continuellement de la musique : outre la harpe dont je jouais six ou sept heures par jour, je jouais du clavecin, de la guitare, de la mandoline, du par-dessus de viole, et de la musette, instrument qui avait beaucoup de grâce; on soufflait (comme je l'ai déjà dit) non avec la bouche, mais avec un soufflet posé sous le bras. Avec ces occupations je n'avais guère le temps de lire et de cultiver mon esprit; mais je répétais toutes les semaines les odes de Rousseau et les vers de Gresset, ce qui, joint au dictionnaire de la fable de

Chompré, que je savais exactement par cœur, formait toute mon instruction. J'avais un goût extrême pour la poésie ; de temps en temps je faisais des vers et des chansons, mais que je me gardais bien de montrer, et que communément je n'écrivais même pas. Je les composais en me promenant dans notre petit jardin, c'était là mon plus grand amusement.

Ma mère avait renouvelé connaissance avec une amie de couvent, madame la comtesse de Civrac, très-belle encore, quoiqu'elle ne fût plus jeune, et qui me comblait de bontés. Nous allions souvent souper chez elle ; j'y jouais sans cesse de la harpe, elle était passionnée pour mon talent, et je n'oserais rapporter toutes les choses véritablement folles que je lui inspirais quand elle me voyait à ma harpe. J'entendis là Albanèze [1], compositeur et chanteur très-agréable. Madame de Civrac nous fit faire connaissance avec madame la duchesse d'Uzès, sa sœur, et avec madame la comtesse de Beuvron. Je soupais dans ces maisons trois ou quatre fois la semaine, et j'y

[1] Albazène, Italien, *soprano* célèbre, né en 1734, mort, en France, vers l'année 1800. Il a composé plusieurs airs et des duo qui pendant long-temps eurent une grande vogue.

(*Note de l'éditeur.*)

jouais sans cesse de la harpe. Malgré toutes les louanges dont on m'accablait, et malgré ma grande jeunesse et mon inexpérience, un instinct de bon goût né avec moi, me faisait sentir que ma mère prodiguait beaucoup trop ma harpe et mon chant. J'étais mal à mon aise dans ces brillantes sociétés, quoique j'y fusse caressée à l'excès. Je pensais deux choses : la première, qu'il ne faut se produire dans le grand monde que lorsqu'on peut y être à peu près comme les autres, pour la manière d'être mise, etc.; la seconde, que sans mes talens on n'aurait eu aucune envie de m'attirer. Ces idées me blessaient, me donnaient le goût de la solitude, et une excessive timidité, que j'ai conservée bien long-temps.

Mon père, en revenant de Saint-Domingue, fut pris par les Anglais avec tout ce qu'il rapportait; on le conduisit à Lanceston, ville maritime d'Angleterre; il trouva là beaucoup de prisonniers français, et, entre autres, un jeune homme dont la jolie figure, l'esprit et les grâces lui inspirèrent le plus vif intérêt; c'était le comte de Genlis, qui, en revenant de Pondichéry, où il avait commandé un régiment pendant cinq ans, avait était conduit en Chine, à Kanton, où il passa cinq mois, et ensuite à Lanceston.

Le comte de Genlis servait dans la marine depuis l'âge de quatorze ans; il s'était couvert de gloire au fameux combat de M. d'Aché; il était alors lieutenant de vaisseau, il avait à peine vingt ans. De vingt-deux officiers, il ne resta que lui, tous les autres furent tués. M. de Genlis fut couvert de blessures; il en a gardé une ouverte pendant huit ans et demi. Ce combat lui valut le grade de capitaine de vaisseau et la croix de Saint-Louis. M. d'Aché détacha la sienne pour la lui donner sur le vaisseau le jour du combat, en lui disant qu'il était certain que la cour ne le désavouerait pas. Le comte de Genlis se conduisit à Pondichéry avec une valeur aussi brillante. Aussitôt après son retour en France, M. de Puisieux lui fit quitter la marine, et le fit entrer au service de terre avec le grade de colonel aux grenadiers de France.

Durant son séjour à Lanceston, il se lia intimement, comme je l'ai déjà dit, avec mon père, qui portait habituellement une boîte sur laquelle était mon portrait, me représentant jouant de la harpe; cette peinture frappa le comte de Genlis, il fit beaucoup de questions sur moi, et il crut tout ce que lui dit un père, qui ne me voyait nul défaut. Les Anglais avaient laissé à mon père mon

portrait, mes lettres et celles de ma mère, qui ne parlait que de mes succès et de mes talens. Le comte lut ces lettres, qui lui firent une profonde impression. Il avait un oncle ministre alors des affaires étrangères (le marquis de Puisieux), il obtint promptement sa liberté, et il promit à mon père de s'occuper de lui faire rendre la sienne. En effet, aussitôt qu'il fut à Paris, il vint chez ma mère lui apporter des lettres de mon père; et en même temps il sollicita avec ardeur son échange, et, trois semaines après, mon père arriva à Paris.

Peu de temps après l'arrivée de mon père, j'éprouvai la plus vive impression de douleur que j'eusse encore ressentie. Des embarras d'argent déterminèrent mon père à faire une lettre de change. A la surveille de l'échéance, n'ayant pas la somme entière, ma mère, au désespoir, eut le courage de s'adresser à sa sœur, madame de Montesson, de lui exposer sa situation et de lui demander six cents francs. Elle reçut par écrit le refus le plus sec et le plus absolu !.... J'ai lu ce billet d'*une sœur !*.... Mon âme oppressée pardonna dans la suite cet indigne procédé !... mais que de choses depuis ont dû me le rappeler !.... Mon père fut arrêté, et conduit au Fort-l'Évê-

que... il me serait impossible de donner une idée de l'excès de ma désolation... Ma mère alla le lendemain matin à la prison, elle ne voulait pas m'y mener; je la conjurai avec tant d'instance de ne pas m'abandonner, en me laissant seule avec ma douleur, qu'elle me permit de la suivre. Quel fut mon saisissement en apercevant ce triste séjour!... et comment peindre ce que j'éprouvai en entrant dans la chambre où mon père était renfermé! Je courus me jeter à ses genoux, j'avais besoin de me prosterner devant lui pour le dédommager, par mon respect et par ma tendresse, de l'humiliation de sa situation; je baisais ses pieds, que j'arrosais de mes pleurs; il me releva en me disant que je lui faisais mal, et que j'affaiblissais son courage. Nous retournâmes à la prison passer les journées presque entières pendant tout le temps que mon père y resta, c'est-à-dire, pendant quatorze jours. Enfin la lettre de change fut payée, et mon père recouvra sa liberté. Mais le chagrin l'avait frappé d'un trait mortel!... Il était faible, languissant, sédentaire, ne voulant pas sortir; son seul plaisir était de m'entendre jouer de la harpe, et de causer avec moi. Je le questionnais sur Saint-Domingue, sur l'esclavage des nègres, sur les belles productions du pays, sur

la navigation et sur son séjour en Angleterre. Sa conversation était aussi spirituelle qu'instructive; je n'ai connu personne qui ait autant lu, et avec une plus belle mémoire. Chaque jour il s'affaiblissait, quoiqu'il fût encore dans la force de l'âge! enfin, une maladie se déclara, et ce fut une fièvre maligne : il y succomba! Je le perdis après l'avoir soigné, veillé, pendant un grand nombre de nuits, seule consolation d'un tel malheur; car c'en est une d'avoir rempli ses devoirs sacrés !.... Dans ce moment affreux, une amie prêta à ma mère un appartement dans l'intérieur du couvent des Filles du précieux Sang, rue Cassette. Nous allâmes nous y renfermer; nous y passâmes quatre mois et demi. A notre grand étonnement, madame de Montesson vint au parloir nous y faire une visite de compliment; ma mère la reçut sèchement, et j'eus avec elle une froideur glaciale. Elle ne revint plus. Madame de Montesson, au sein de l'opulence, avait refusé à sa sœur, dans l'affliction et la détresse, six cents francs! et elle ne crut pas pouvoir se dispenser de lui faire une visite d'usage! Ce trait peint tout son caractère; elle n'eut jamais l'idée d'un véritable sentiment; et elle ne respecta réellement

d'autres devoirs que ceux qu'impose la bienséance [1].

Je pris au Précieux Sang, une grande vénération pour les religieuses des ordres austères (celles-ci suivaient la règle et pratiquaient toutes les austérités des Carmélites), ainsi que pour la perfection de leur piété, de leur sainteté, qui surpasse tout ce que j'en pourrais dire, et elles se trouvaient heureuses, parce qu'elles étaient tout à Dieu. Là, point de petites cabales, point d'envie, point de commérages; là ces filles angéliques n'étaient constamment occupées qu'à prier Dieu, qu'à soigner les malades de la maison, et qu'à travailler pour les pauvres. Elles faisaient pour eux des couvertures, des vêtemens, des layettes d'enfant; et les dimanches, de la charpie pour les hôpitaux et pour les prisons. Plusieurs religieuses me prirent en amitié, entre autres la mère Séraphine et la mère Véronique. Je les regardais avec une vénération particulière en pensant qu'étant depuis leur première enfance dans ce couvent, leurs bouches si pures n'avaient proféré que les louanges

[1] Charlotte-Jeanne de La Haie Béraud de Riou, marquise de Montesson, naquit à Paris en 1737; elle est morte dans cette ville le 6 février 1806.

(*Note de l'éditeur.*)

de l'Éternel, ou des paroles de paix et de charité que leurs oreilles n'avaient jamais rien entendu de scandaleux, et *que leurs mains sages et ingénieuses*, comme celles de la femme forte, n'avaient travaillé que pour les infirmes et les indigens.

La mère Véronique, attaquée de la poitrine était condamnée par le médecin à n'avoir pas trois mois à vivre. Ma mère avait deux grands flacons de sirop de calebasse, que mon père avait rapportés de Saint-Domingue; j'en obtins un pour la mère Véronique, et à la grande surprise du médecin et de toutes les religieuses, je la guéris radicalement en moins de deux mois [1].

Je n'ai point parlé jusqu'ici d'un ancien ami de mon père, parce que je voulais rapporter à la fois tout ce qui le concerne. C'était le baron d'Andlau; il venait nous voir très-souvent au parloir, il avait plus de soixante ans, il était expansif et rempli de bonté; il me témoignait la

[1] Il faut que ce sirop soit fait sur les lieux avec la plus grande attention : si les calebasses sont trop mûres ou qu'elles ne le soient pas assez, le sirop ne vaut rien. Si elles sont parfaitement mûres, ce sirop est admirable. Mon père l'avait fait faire sous ses yeux à St.-Domingue.

(*Note de l'auteur.*)

plus grande amitié; j'en étais d'autant plus touchée que j'attribuais ces marques d'affection au souvenir qu'il conservait de mon père; mais enfin il me fit connaître ses véritables sentimens par la plus singulière déclaration d'amour qu'on ait jamais faite: il m'envoya, par son valet de chambre, un gros paquet contenant sa généalogie tout entière, en me faisant prier de l'examiner avec attention; mais toute mon application à cet égard ne me rendit nullement *favorable à ses vœux*. Il vint le jour même demander solennellement *mon cœur et ma main*; il fut très-surpris que ses superbes parchemins eussent produit si peu d'effet sur mon esprit. Ma mère m'ordonna cependant de réfléchir à sa proposition, en me représentant qu'il était riche et qu'il avait une grande naissance; je persistai avec beaucoup de fermeté dans mes refus, et il n'en fut plus question. Il ne discontinua point ses visites, mais il fut beaucoup plus froid avec moi; il ne s'occupa plus que de ma mère, et il s'en occupa si bien, que dix-huit mois après il l'épousa; j'aimais infiniment mieux l'avoir pour beau-père que pour mari. Je reprends la suite de mon récit. J'enchantais le couvent avec ma harpe. Je chantai deux fois des motets dans la tribune intérieure et grillée de l'orgue;

la religieuse organiste jouait bien de l'orgue, j'é-
tais accompagnée par elle et par ma harpe ; il y
eut les deux fois un monde énorme dans l'église
extérieure pour m'entendre. Ma mère ne voyait
personne au parloir ; elle brodait, elle écrivait
toute la journée. Elle faisait son second roman
intitulé : *Lettres de deux jeunes personnes.* J'ai
oublié de dire qu'elle avait envoyé le premier (*le
Danger des liaisons*) à M. de Voltaire, qui lui
fit une réponse remplie de choses flatteuses, et
qui commençait par quatre vers qui ont été im-
primés dans plusieurs recueils, et qui n'en va-
laient guère la peine ; les voici :

J'ai lu votre charmant ouvrage.
Savez-vous quel en est l'effet ?
On veut se lier davantage
Avec la muse qui l'a fait.

Ma mère avait plusieurs lettres de M. de Vol-
taire. Pour moi, je lisais quelques livres que
madame la comtesse de Sercey, ma tante, sœur
de mon père, me prêtait ; entre autres les *Essais
sur Paris* de Sainte-Foix, qui m'intéressaient
d'autant plus que j'en connaissais l'auteur ; je
trouvais cet ouvrage ce qu'il est, très-amusant
rempli de traits d'esprit et de petits faits curieux.
Les *Poésies de madame Deshoulières*, que j'ap-

prenais par cœur, et les *OEuvres de Moncrif*[1]: Je joignis à ces livres les *Pensées du comte Oxens-*

[1] Auteur, musicien et poète, Moncrif fut, dit-on, l'âme des divertissemens alors à la mode. Il excella dans les parodies et dans les parades, qu'il composait pour plaire à ses protecteurs, le comte de Maurepas et le grand-prieur d'Orléans. Il devint, par une destinée assez étrange pour un homme tout occupé de théâtres et de plaisirs, lecteur de la reine Marie Leczinska; il voyait souvent cette princesse, qui passait presque toutes ses soirées chez sa dame d'honneur, la duchesse de Luynes. Il est à remarquer que cette nouveauté contre l'étiquette, ne scandalisa personne, et que ce même témoignage de bonté, donné par l'infortunée Marie-Antoinette, fut cruellement critiqué. Il est vrai qu'après avoir fait des vers très profanes il composa des poésies chrétiennes. D'Alembert a dit de ces compositions que c'étaient des poésies spirituelles dans tous les sens de ce mot.

La reine, trouvant un soir la duchesse de Luynes finissant un billet adressé à Moncrif, traça une ligne dans ce billet; elle y ajouta ces mots : « Devinez quelle est la main qui vous écrit. » Moncrif, le même jour, envoya ces vers à madame de Luynes :

Ah! dans quel mortel embarras
Me plonge cette main divine,
Qui traça ces mots pleins d'appas:
C'est trop oser si je devine,
C'est être ingrat que ne deviner pas.

Moncrif, dont le véritable nom était Paradis, mourut aux Tuileries en 1770, âgé de quatre-vingt-trois ans.

(*Note de l'éditeur.*)

tiern [1] et le *Traité de l'opinion* de M. Legendre [2], deux ouvrages que mon père aimait beaucoup, et qui lui avaient appartenu; par cette raison ils m'étaient précieux. Je les ai perdus depuis dans un déménagement, ce qui me fit beaucoup de peine. Le *Traité de l'opinion* me charma;

[1] Trois hommes célèbres se sont presque succédé dans cette illustre famille : le comte Oxenstiern, sénateur et chancelier de Suède, qui fut long-temps à la tête de l'université d'Upsal et refusa le titre de duc que voulait lui donner la reine Christine; Benoît Oxenstiern qui tenta, par les efforts de la raison, de mettre un terme aux héroïques folies de Charles XII; et enfin le comte Gabriel-Thuréson Oxenstiern, auteur du livre dont parle ici madame de Genlis. Ses œuvres ont été publiées en 3 volumes in-8°, à Stockholm. Il mourut en 1707 dans le duché de Deux-Ponts, dont il était gouverneur.

(*Note de l'éditeur.*)

[2] L'auteur du *Traité de l'opinion*, ou *Mémoires pour servir à l'histoire de l'esprit humain*, se nommait Gilbert-Charles Legendre, marquis de St.-Aubin. Montrer les erreurs et les faiblesses de l'esprit humain, tel est le but de ce traité, où l'on remarque plus de savoir que de méthode et de saine logique. Le marquis de St.-Aubin s'est beaucoup occupé des antiquités de la monarchie française, et il a composé plusieurs ouvrages sur cette matière; mais, malgré l'incontestable érudition de l'auteur, ses livres doivent être consultés avec beaucoup de précaution, parce qu'il avait l'esprit très-systématique. Le marquis de St.-Aubin est mort à Paris en 1746, âgé de cinquante-huit ans.

(*Note de l'éditeur.*)

cet ouvrage, qu'on ne lit plus, est très-curieux et très-instructif. Je commençai à faire mes premiers extraits sur ce livre, et de ce moment je n'ai jamais lu un volume sans en faire l'extrait, ou du moins sans en extraire quelque chose. Ces occupations, le temps assez considérable que je passais à l'église, et ma harpe et mes autres instrumens, me firent trouver très-courts les quatre mois et demi que nous passâmes au couvent du Précieux-Sang. Je formai là une liaison d'amitié avec une jeune personne charmante, que j'ai retrouvée depuis dans le monde, mademoiselle de Roissi; elle n'avait que treize ans, mais elle était extrêmement raisonnable pour son âge, et très-spirituelle. Elle m'aimait à la folie, et quand nous quittâmes le couvent, elle était dans une telle affliction, que je convins avec sa gouvernante de lui cacher le jour de notre départ.

Nous allâmes nous établir dans le couvent de Saint-Joseph. Ma mère loua un appartement dans l'intérieur du couvent. Madame Du Deffant en avait un à l'extérieur, mais je n'eus dans ce temps aucun rapport avec elle. Deux ou trois mois après, mon cousin, le marquis de Sercey, partit pour Saint-Domingue; la veille de son départ se trouva être le jour de sa fête. Ma tante

voulut célébrer ce jour, mais seulement en famille; elle conjura ma mère de m'y amener et de m'y faire jouer un petit rôle; ma mère y consentit. J'aimais tendrement ma tante et mes cousins; je fis une romance pour mon cousin, et j'en composai aussi l'air, dont je me souviens encore, ainsi que du premier couplet que voici (nous étions aux derniers jours du mois d'octobre) :

De ces fleurs l'éclat dure encore;
Vous partez, il va se flétrir :
Voici les derniers dons de Flore,
L'Amitié vient vous les offrir.

J'ai oublié les autres; je me rappelle que le dernier fut trouvé très-touchant. Habillée en bergère, je lui chantai cette romance après lui avoir donné un bouquet, et en m'accompagnant de la musette. Ensuite je revins habillée en Espagnole, chanter avec la guitare une autre romance sur un air de la garde, dont ma mère avait fait les paroles. Enfin je jouai de la harpe, ce qui termina cette petite fête. Dans les premiers jours de notre établissement à Saint-Joseph, ma mère fit connaissance avec un compatriote qui n'avait alors que vingt-huit ou vingt-neuf ans, et qui lui fut amené par un de ses amis, M. Marin. C'était M. de

Sauvigny [1], connu alors par sa tragédie en trois actes, *la Mort de Socrate*, qu'il avait donnée deux ans auparavant; pièce très-froide, qui cependant eut du succès, et qui annonçait le talent de la versification. M. de Sauvigny avait fait encore *les Amours de Pierre le Long et de Blanche Bazu*, en style marotique; ouvrage charmant, plein de grâce et de naïveté. Je n'ai jamais aimé ce genre d'imitation, mais ici l'imitation est si parfaite qu'elle a tout le mérite de l'originalité. Il y a dans ce roman de charmantes romances, que Marot lui-même n'aurait pu faire plus naïves et plus agréables, et qu'Albanèze mit en musique.

Un mois après le départ de mon cousin pour Saint-Domingue, mon sort fut fixé sans retour; j'épousai M. de Genlis, mais secrètement [2]. M. de

[1] Je pris M. de Sauvigny en amitié, parce qu'il parlait très-bien et très-vivement contre les principes de M. de Voltaire et des autres philosophes, qu'un instinct heureux me faisait haïr depuis mon enfance, quoique d'ailleurs je n'en eusse entendu parler jusqu'alors qu'avec admiration; mais je savais, ainsi que je l'ai conté, qu'ils étaient irréligieux.

(*Note de l'auteur.*)

[2] Nous voyons de nos jours des choses qui n'eurent jamais l'exemple, ce sont des *biographies* de personnages vivans, dont on écrit les prétendues histoires sans leur aveu et sans avoir recueilli les moindres documens donnés par leurs famil-

Genlis, âgé de vingt-sept ans, n'ayant ni père ni mère, pouvait disposer de lui-même; mais il avait une trop bonne raison de redouter une opposition à son mariage. M. le marquis de Puisieux, chef de sa famille, dès les premiers jours de son arrivée en France, lui avait parlé d'un ma-

les; de sorte que ces *biographies* sont remplies des plus étranges bévues. Je n'accuse point les auteurs de méchanceté et du dessein de calomnier, car en général ces faussetés ne sont que des méprises causées par l'ignorance absolue des faits. C'est ainsi, par exemple, que je me trouve dans trois biographies différentes. Dans toutes, on ignore jusqu'au nom que j'ai porté depuis l'âge de six ans jusqu'à mon mariage; on ignore également que j'ai été reçue chanoinesse à six ans au chapitre noble d'Alix près de Lyon (c'était les comtes de Lyon qui examinaient nos preuves); je m'appelais *madame la comtesse de Lancy*, du nom de la ville de Bourbon-Lancy dont mon père était seigneur, et qui est située près du château de St.-Aubin : les chanoinesses d'Alix prenaient le titre de comtesses. Le fameux M. Pellegrini, qui fut mon maître de chant, me dédia, sous ce nom et avec ces titres, une œuvre de sa composition d'ariettes italiennes qui eut dans le temps une grande vogue; j'avais alors treize ans. Dans une de ces biographies on prétend que M. de Genlis m'épousa à cause de ma *grande réputation littéraire :* je n'avais assurément à cet âge aucune réputation de ce genre. On y dit aussi, comme une chose reconnue, que feue madame de Montesson était tante de mon mari, et il est connu de tout le monde qu'elle était sœur de ma mère. Ces citations suffiront pour faire juger de la véracité du reste des articles.

(*Note de l'auteur.*)

iage avec une jeune personne, orpheline, pos-
édant actuellement quarante mille livres de ren-
es; elle s'appelait mademoiselle de La Motte;
I. de Genlis y consentit. M. de Puisieux s'occupa
ivement de cette affaire; cinq semaines après, il
it à M. de Genlis qu'il espérait réussir; M. de
enlis ne s'en souciait déjà plus, mais il n'osa
avouer. Au bout de quelque temps, M. de Pui-
eux lui dit que la chose était sûre, et qu'il avait
onné sa parole; M. de Genlis n'eut pas le cou-
age de lui déclarer ses sentimens, et ce fut dans
e moment que je me mariai. Ainsi, M. de Pui-
eux devait être excessivement mécontent que
elui qu'il regardait comme son fils, et qui n'était
as riche, épousât une jeune personne qui n'avait
ien, et surtout qu'il lui eût laissé faire une in-
nité de démarches superflues, et donné sa pa-
ole en vain!.... aussi, sa colère a-t-elle été vio-
ente et longue.

Huit jours avant mon mariage, nous quittâ-
es Saint-Joseph et nous allâmes demeurer chez
adame la comtesse de Sercey, ma tante, qui lo-
eait dans le cul-de-sac de Rohan. Je me mariai
à, à sa paroisse à minuit. Le lendemain, on dé-
lara mon mariage, qui fit beaucoup de bruit,
ar la colère de M. de Puisieux, qui se plaignait

avec amertume, fit, pendant plusieurs jours, le sujet de toutes les conversations. M. de Genlis, cadet de Picardie, n'avait que douze mille livres de rentes, et pour toute espérance, sa part dans la succession de madame la marquise de Dromé-nil, sa grand'mère, qui avait environ quarante mille livres de rentes. Elle habitait Reims, et elle avait quatre-vingts ans. M. de Genlis avait servi dans la marine avec le plus grand éclat de valeur et d'intelligence, ainsi que je l'ai déjà dit, à un fameux combat sur mer, commandé par M. d'A-ché; de vingt-deux officiers, il ne resta que M. de Genlis, mais couvert de blessures, dont une à la cuisse qu'il garda ouverte pendant cinq ans; il la fit fermer en se mariant, sans prendre au-cune précaution d'ailleurs, ce qui causa, par la suite, un affreux dérangement dans sa santé. Pour ce combat, dont je viens de parler, M. de Genlis eut la croix de Saint-Louis à vingt-un ans moins trois mois, grâce extraordinaire dont je n'ai vu qu'un seul exemple après celui-ci. M. de Bullion, pour une belle action à la guerre, l'eut aussi, mais un peu moins jeune; il avait vingt-quatre ans. M. de Genlis resta long-temps aux Indes, il y commanda un régiment pendant cinq ans, et se trouva au siége de Pondichéry, il s'y conduisit

vec la brillante valeur qu'il a toujours montrée. 'ondichéry fut pris par les Anglais, alors tous es officiers français passèrent en France. M. de Genlis, comme je l'ai dit, fut pris par les Anlais et conduit à la Chine; il séjourna quatre nois et demi à Kanton, et de là fut mené à Laneston, dans le Cornouaille. Lorsqu'il fut à Paris, I. de Puisieux, qui était alors ministre des afaires étrangères, l'engagea à quitter la marine, l était capitaine de vaisseau, et à passer au service le terre, avec le grade de colonel; il fut fait colonel des grenadiers de France.

Je ne passai que dix jours à Paris après mon nariage. M. de Genlis alla se présenter chez M. le Puisieux et chez madame la duchesse maréhale d'Étrée, fille de M. de Puisieux, et il ne ut pas reçu; il leur écrivit et ne reçut point de éponse. Il me fit écrire à sa grand'mère, qui garda aussi un profond silence. De tous ses parens, le comte et la comtesse de Balincour furent es seuls qui, dans cette occasion, lui donnèrent les marques d'amitié. Ils vinrent me voir, et me comblèrent de caresses, ils me firent les prédiions les plus flatteuses. Cette visite me fit un plair inexprimable, et la reconnaissance qu'elle n'inspira commença la liaison si intime, que

j'ai eue depuis avec ces deux personnes que j'ai si tendrement aimées.

Une visite qui me toucha beaucoup moins fut celle de madame de Montesson, qui vint voir ma mère; ce mariage plaisait à sa vanité. Elle fut très-aimable pour M. de Genlis, qui me mena le lendemain chez elle et chez madame de Balincour; nous partîmes pour Genlis quatre ou cinq jours après. Mon beau-frère, qui nous y attendait, nous reçut avec beaucoup de grâce et d'amitié.

Le marquis de Genlis, âgé alors de trente-un ans (de quatre ans de plus que son frère), avait une belle taille ainsi que son frère; mais il se tenait mieux, et je n'ai jamais vu de tournure plus noble, plus leste et plus élégante. Il avait déjà perdu presque tous ses cheveux; on disait qu'il avait eu des dents aussi parfaites que celles de son frère; mais elles étaient déjà toutes gâtées; d'ailleurs tous ses traits étaient beaux, et l'ensemble de sa figure très-agréable. Jamais homme n'a moins profité des avantages les plus brillans de la nature et de la fortune. Avec une figure remarquable, de l'esprit, de la grâce, il se trouva, à quinze ans, possesseur de la terre de Genlis, l'une des plus belles du royaume, et libre de

toute hypothèque, avec la certitude d'avoir un jour celle de Sillery, qui lui était substituée. M. de Puisieux, son tuteur, et très-aimé du roi, le fit faire colonel à l'âge de quinze ans, et lui dit : « Soyez sage, vous ferez le plus grand mariage; étant colonel à votre âge, vous avez devant vous la plus belle carrière militaire; et à cause de vous, qui me tenez lieu de fils, j'obtiendrai du roi, à l'époque de votre mariage, l'érection de Sillery en duché. » Tout cela était sûr, en supposant même la médiocrité de talens, pourvu qu'on fût exempt de folies éclatantes. Mais, à dix-sept ans, il montra déjà la passion du jeu et une extrême licence de mœurs. Il fit des dettes, des extravagances; on le gronda, on paya, on pardonna. Il ne se corrigea nullement. Enfin, à vingt ans, il perdit au jeu, dans une nuit, cinq cent mille francs contre le baron de Viomésnil; il devait d'ailleurs environ cent mille francs. La colère de M. de Puisieux fut extrême, et l'emporta trop loin : il obtint une lettre de cachet, et fit enfermer, au château de Saumur, son pupille; il l'y laissa cinq ans; et, comme le disait mon beau-frère, une année pour chaque cent mille francs. Sa carrière militaire fut perdue par cette rigueur; ayant été obligé de quitter le ser-

vice, il n'y rentra plus. Quand il sortit de Saumur on avait déjà payé la moitié de ses dettes; M. de Puisieux alors le fit interdire, et exiler à Genlis. Cette terre valait à peu près soixante-quinze mille francs de revenu. On fit à mon beau-frère une pension de quinze mille francs, le surplus des revenus fut employé à payer le reste des dettes. Son exil dura deux ans, ensuite il eut la liberté d'aller à Paris, où il passait seulement trois mois d'hiver; mais M. de Puisieux déclara qu'il ne lèverait l'interdiction que lorsqu'il ferait un bon mariage. Telle était encore la situation du marquis de Genlis quand j'arrivai dans son château. Malgré ses disgrâces et ses malheurs, il était d'une extrême gaîté. Rien n'annonçait en lui le goût de la licence, il avait le ton le plus décent et le plus parfait; ses plaisanteries étaient toujours fines, mesurées et délicates; on a beaucoup loué la politesse et la grâce de ses manières; elles étaient en effet très-distinguées. On a cité de lui une infinité de bons mots; il a passé pour avoir un esprit supérieur, c'est ce qu'il n'avait pas; il n'avait que des saillies et un grand usage du monde; d'ailleurs incapable de la moindre réflexion, et d'une frivolité dont j'ai vu peu d'exemples; il était au dessous de la médiocrité aussitôt

qu'il fallait agir ou parler sérieusement. Il prétendait avoir beaucoup lu, et se plaignait extrêmement de sa mémoire, ce qui signifie toujours qu'on est très-ignorant, et qu'on en rougit. Il mêlait à tout une nuance d'ironie et un très-léger persifflage qu'il mit à la mode, mais que personne n'a su employer avec autant de grâce; cette manière n'avait en lui rien d'offensant, c'était son genre de gaîté, la méchanceté ne s'y joignait jamais. Ce ton légèrement moqueur le rendait piquant quand on ne le voyait qu'en passant; et, tout au contraire, finissait par le rendre insipide quand on vivait habituellement avec lui, car il était impossible de l'en sortir; et j'ai toujours trouvé qu'il n'y a rien de plus fatigant, et même de plus ennuyeux, à la longue, que les personnes qui n'ont qu'un seul ton, et qu'un seul genre d'esprit, quelque brillant qu'il puisse être. On louait aussi le marquis de Genlis de son égalité d'humeur qu'aucun événement n'a jamais altérée; mais cette louange n'est due qu'aux gens réfléchis et sensibles, l'égalité d'humeur vient alors du courage et de la force de l'âme; les mêmes effets apparens sont souvent produits par l'insouciance et la légèreté.

Je ne restai que quelques jours à Genlis; on

m'y donna le divertissement de la pêche des étangs. Pour mon malheur, j'y allai avec des petits souliers blancs brodés; arrivée au bord des étangs, je m'y embourbai; mon beau-frère vint à mon secours, remarqua mes souliers, se mit à rire, et m'appela *une jolie dame de Paris*, ce qui me choqua beaucoup; car, ayant été élevée dans un château, j'avais annoncé toutes les prétentions d'une personne qui n'était étrangère à aucune occupation champêtre. Je répondis avec assez d'aigreur aux plaisanteries de mon beau-frère; mais, tous les voisins rassemblés à cette pêche répétant que j'étais une *belle dame de Paris*, mon dépit devint extrême; alors je me penche, je ramasse un petit poisson, long comme le doigt, et je l'avale tout entier, en disant : « Voyez comme je suis une *belle dame de Paris*. » J'ai fait d'autres folies dans ma vie; mais certainement je n'ai jamais rien fait d'aussi bizarre. Tout le monde fut confondu. M. de Genlis me gronda beaucoup, et me fit peur en me disant que ce poisson pouvait vivre et grossir dans mon estomac, frayeur que je conservai pendant plusieurs mois.

Dans les derniers jours de novembre, M. de Genlis me conduisit à l'abbaye d'Origny-Sainte-

Benoîte, à huit lieues de Genlis et à deux de Saint-Quentin. Je devais y passer quatre mois; c'est-à-dire, tout le temps que mon mari resterait à Nancy, où se trouvait le régiment des grenadiers de France, dont il était l'un des vingt-quatre colonels. Me trouvant trop jeune pour m'emmener à Nancy et pour me présenter dans une cour qui passait pour être très-licencieuse, malgré la piété, les vertus et la vieillesse du bon roi Stanislas, M. de Genlis pensa avec raison qu'il était plus convenable de me laisser dans un couvent où il avait des parentes. Dailleurs, dans ce temps, il n'était pas du tout d'usage que les jeunes femmes suivissent leurs maris dans leurs garnisons. Madame d'Avaret, sœur de madame de Coaslin, est la première qui, trois ou quatre ans après, ait donné cet exemple, qui fut très-critiqué et qui n'a jamais été universellement suivi. Je pleurai beaucoup en me séparant de M. de Genlis, et ensuite je m'amusai infiniment à Origny. Cette abbaye était fort riche [1], elle avait toujours eu pour abbesse une personne d'une grande naissance, l'abbesse actuelle s'appelait

[1] Les revenus de cette abbaye, comprise dans le diocèse de Laon, n'étaient cependant que de douze mille livres. (*Note de l'éditeur.*)

madame de Sabran; avant elle, c'était madame de Soubise. Quoique les religieuses ne fissent point de preuves de noblesse, elles étaient presque toutes des filles de condition et portaient leurs noms de famille. Les bâtimens de l'abbaye étaient fort beaux et immenses. Il y avait plus de cent religieuses, sans compter les sœurs converses, et deux classes de pensionnaires, l'une d'enfans, l'autre pour les jeunes personnes de douze à dix-huit ans. L'éducation y était fort bonne pour former des femmes vertueuses, sédentaires et raisonnables, destinées à vivre en province.

J'avais un joli appartement dans l'intérieur du couvent, j'y étais avec une femme de chambre, j'avais un domestique qui logeait avec les gens de l'abbesse dans les logemens extérieurs; je mangeais à la table de l'abbesse qui faisait fort bonne chère. Nous étions servies par deux sœurs converses. On m'apportait mon déjeûner dans ma chambre. L'abbesse recevait, à dîner et en visite, des hommes dans son appartement; mais ces hommes ne pouvaient aller plus avant, et d'ailleurs le couvent était cloîtré. L'abbesse avait des domestiques, une voiture et des chevaux; elle avait le droit de sortir en voiture, accompagnée de sa chapeline et des religieuses qu'elle nommait

our l'accompagner. Elle allait assez souvent se romener dans les champs, visiter quelques parties de ses possessions, ou des malades auxquels lle portait elle-même des secours; je l'ai suivie eux fois dans ces courses bienfaisantes qui étaient lus fréquentes en été. Chaque religieuse avait ne jolie cellule, et un joli petit jardin à elle en ropre, dans l'intérieur du vaste enclos du jardin général. Une de ces religieuses avait dans le ien, un gros rocher d'où sortait une fontaine 'une eau excellente à boire. La naïveté et la iété de toutes ces religieuses me rappelaient souent mes angéliques religieuses de la rue Cassette. Cependant elles étaient beaucoup moins parfaites. C'était la même foi, la même candeur, le même goût du travail; mais non la même union ntre elles. Madame l'abbesse avait ses favorites, s grandes *dignitaires*, madame *l'Économe*, adame *la Chapeline*, ce qui formait une espèce e parti, qui avait un peu contre lui un autre arti, que l'on pouvait appeler de *l'opposition*, ais sans haine, sans perfidie. La religion était , entre deux, adoucissant et pacifiant tout.

Ce qui marquait, surtout, les deux partis était tendre union des membres de chaque parti, t les petites préférences données à ses amies. J'ai

eu l'occasion de connaître à cet égard le fond des choses, car je n'hésitai point malgré les bontés de l'abbesse à me mettre dans *le parti de l'opposition*, c'est-à-dire à y choisir toutes mes amies, parce qu'il y avait dans ce parti un petit air d'oppression qui me toucha. D'ailleurs, une parente de M. de Genlis s'y trouvait. C'était madame de Rochefort, fille du marquis de Saint-Pouen, et sœur de madame de Balincourt. Son père l'avait forcée de se faire religieuse à dix-sept ans; elle aimait son cousin, le comte de Rochefort, et elle était aimée; elle fut très-malheureuse pendant les deux premières années de sa profession, ensuite elle s'accoutuma parfaitement à son sort; elle avait trente ans quand j'arrivai à Origny, et elle était une excellente religieuse. Elle avait un visage agréable, une physionomie intéressante, des mains charmantes, et une très-belle taille. Elle me parla beaucoup de sa sœur, madame de Balincour, qu'elle aimait tendrement, et qui tous les ans lui envoyait ces petits présens qui charmaient les religieuses, du sucre, du café, de la laine et de la soie pour broder. Madame de Rochefort, de son côté, lui envoyait toutes sortes de petits ouvrages faits avec ce soin et cette perfection dont les religieuses semblaient seules

voir le secret. Madame de Rochefort me fit pro-
nettre que, lorsque j'irais à Paris, j'engagerais
nadame de Balincour à demander pour elle à
'archevêque la permission d'aller passer pour
a santé trois ou quatre mois dans sa famille;
'est-à-dire, chez cette sœur chérie : permission
u'on ne refusait point à des personnes de l'âge
t de la considération de madame de Balincour,
t pour des religieuses qui avaient passé la pre-
nière jeunesse. J'intéressai tellement par la suite
nonsieur et madame de Balincour en faveur de
nadame de Rochefort, qu'ils la firent venir. Elle
assa quatre mois à Balincour, les trois premiers
'écoulèrent dans la paix et dans le bonheur;
nais M. de Balincour la mena chez une jeune
aysanne nommée Nicole, qu'il avait mariée qua-
re ans auparavant. Le tableau champêtre d'une
nion et d'une félicité parfaite, Nicole au milieu
e son heureuse famille, Nicole entourée de ses
rois petits enfans, de son jeune mari, de son
ère et de sa mère, rappela à l'infortunée reli-
ieuse ses premières amours, et un bonheur per-
u pour elle sans retour.....; et tandis que tout
e monde contemplait avec plaisir cette scène
ntéressante, elle se trouva mal..... Blessée d'un
rait mortel, elle tomba promptement dans une

consomption mortelle; elle ne retourna point dans son couvent; son père, qui sans doute pour sa punition vivait encore, vint la prendre mourante et l'emmena en Auvergne, dans une terre où peu de temps après elle expira dans ses bras!..... C'est cette histoire rapportée ici avec la plus scrupuleuse fidélité, dont je fis, peu d'années après, le premier roman que j'aie jamais montré. Je l'écrivis de mon mieux avec peu d'embellissemens. Je le lus à M. de Genlis et à M. de Sauvigny, ils en furent charmés. C'est le premier encouragement que j'aie reçu; depuis j'ai placé dans *Adèle et Théodore* cette même histoire; c'est l'épisode de *Cécile*.

Mais revenons à Origny. Je m'y plaisais, on m'y aimait; je jouais souvent de la harpe chez madame l'abbesse, je chantais des motets dans la tribune de l'église, et je faisais des espièglerie aux religieuses : je courais les corridors la nuit, c'est-à-dire à minuit, avec des déguisemens étranges, communément habillée en diable avec des cornes sur la tête, et le visage barbouillé; j'allais ainsi réveiller les jeunes religieuses; chez les vieilles que je savais être bien sourdes, j'entrais doucement, je leur mettais du rouge et des mouches sans les réveiller. Elles se relevaient toutes

es nuits pour aller au chœur, et l'on peut juger
e leur surprise lorsque, réunies à l'église,
étant habillées à la hâte sans miroir, elles se
oyaient ainsi enluminées et mouchetées. J'en-
rais fort librement dans les cellules, parce qu'il
st défendu aux religieuses de s'y enfermer, et
u'elles sont obligées de laisser leurs clefs à leurs
ortes jour et nuit. Pendant tout le carnaval, je
onnai chez moi, avec la permission de l'ab-
esse, des bals deux fois la semaine. On me per-
nit de faire entrer le ménétrier du village, qui
tait borgne, et qui avait soixante ans. Il se pi-
uait de savoir toutes les figures et tous les pas,
; je me souviens qu'il appellait *les chassés*, des
anqués. Mes danseuses étaient les religieuses et
s pensionnaires; les premières figuraient les
onmes, et les autres les dames. Je donnais pour
afraîchissemens du cidre, et d'excellentes pâtis-
ries faites dans le couvent. J'ai été depuis à de
ien beaux bals, mais certainement je n'ai dansé
aucun d'aussi bon cœur, et avec autant de
aîté.

Il m'arriva une belle aventure qui donna dans
couvent une grande idée de mon courage. Une
une personne voulant se faire religieuse vint
ec sa mère à Origny, on les logea dans un

grand appartement à côté du mien et vide depuis plus de trois ans. Tout le monde dans le couvent était couché avant dix heures; pour moi j'écrivais, je lisais, je jouais de la harpe et communément jusqu'à deux heures du matin; le soir même du jour de l'arrivée de la jeune novice, j'entendis à minuit doucement frapper à ma porte, c'étaient la novice et sa mère. Elles étaient toutes tremblantes, et me contèrent qu'elles avaient été réveillées par un bruit étrange qu'elles avaient entendu dans un cabinet voisin de leur chambre, et dans lequel elles n'étaient point entrées. Comme il faisait beaucoup de vent ce soir-là, je leur représentai que ce bruit n'avait rien d'étonnant. Elles me répondirent qu'il était si prodigieux, qu'il semblait que l'on voulût du dehors briser et enfoncer la fenêtre qui donnait sur les basses-cours. La mère pensait que c'étaient des voleurs qui, ayant escaladé les murs, voulaient entrer dans cet appartement; la fille disait qu'elle croyait que c'était *tout simplement* un revenant. Mademoiselle Victoire, ma femme de chambre, qui était fort courageuse, offrit d'aller vérifier la chose, et, piquée d'émulation, je dis qu'il fallait y aller avec elle. On y consentit, je distribuai les armes, un balai, des pincettes, des

enailles, une pelle; je marchai à la tête et nous lâmes très-gaîment dans l'appartement des deux rangères; arrivées à la porte du cabinet, nous coutâmes et nous entendîmes, en effet, un bruit xtraordinaire. Cependant, par un de ces pre-iers mouvemens d'imprudence et d'audace que ai eu mille fois dans ma vie, j'ouvris brusque-ent la porte, et je fis passer Victoire qui tenait ne bougie..... Vis-à-vis la porte était la fe-être avec un grand rideau blanc tiré.... A peine valeureuse Victoire a-t-elle jeté les yeux sur ce deau, qu'elle pâlit, chancelle, et la lumière cille dans sa main tremblante; elle voyait, et vis comme elle au même instant deux gros eds d'homme qui passaient sous ce rideau.... était voir un voleur; mais, sans nulle réflexion, n'élance vers le rideau en m'écriant : « Eh en nous lui parlerons, ne me laissez pas seule, avançons-nous.....; » en disant ces mots, je e jette sur le rideau brusquement..... Quelle t notre agréable surprise en découvrant que s prétendus pieds n'étaient que des souliers homme posés de manière à produire l'illusion i nous avait tant effrayées. Quant au bruit, il nait d'un contre-vent dont un des pitons était taché, de sorte que, mis en mouvement par le

vent, il ballottait avec fracas contre la fenêtre dont il avait même cassé deux ou trois vitres. Ce appartement avait été habité quelques années au paravant par une vieille dame que son laquai venait servir, permission que l'abbesse donnai aux dames pensionnaires, et que j'avais moi même; ces gros souliers avaient apparemmen appartenu à son laquais qui les avait oubliés là on n'entrait jamais dans ce logement, et enfin ce souliers y étaient restés.

Je passai quatre mois et demi à Origny, et c temps s'écoula pour moi très-agréablement; j'ap pris des religieuses plusieurs petits ouvrages, e d'une servante de basse-cour comment on élevai des pigeons et des poulets; j'appris aussi à fair un peu de pâtisserie et quelques entremets; ma guitare, ma harpe, mon écritoire, m'occupaien une grand partie de la journée, et je donnais au moins tous les matins deux heures à la lecture J'étais bien ignorante, car on ne m'avait jamai donné de livres, puisque, jusque là, on avai consacré tout mon temps à la musique; cependant j'étais fort curieuse, et je brûlais du désir d'ac quérir de l'instruction : on me prêta, dans le couvent, l'estimable *Histoire ecclésiastique de Fleury,* qui fit mes délices; et une dame de Saint-

uentin me prêta des poésies de Pompignan, et
u livre de romances de Moncrif. J'aimais pas-
onnément les vers, et j'en fis beaucoup à Ori-
ıy; entre autres une espèce d'épître, sur le bon-
eur de la vie religieuse et la tranquillité du cloî-
e; et j'écrivais des extraits de tout ce que je
ais, habitude que j'ai conservée tout le reste de
a vie. Enfin, j'écrivais de longues lettres à ma
ère et à M. de Genlis, et au milieu de toutes
s occupations très-suivies et très-constantes, je
ouvais encore le moyen de faire une telle quan-
té de tours de pensionnaires, qu'il faudrait un
olume pour les raconter.

Ma mère me donna la preuve de tendresse et
bonté de venir me voir à Origny, et de pas-
r avec moi six semaines dans ce couvent; elle
logea, dans l'intérieur, dans un appartement
ui était vacant tout à côté du mien. J'imaginai
utes sortes de choses pour l'amuser. Madame
bbesse avait une femme de chambre qui la
rvait depuis dix ans, et qui s'appelait made-
oiselle Beaufort; c'était la meilleure fille du
onde, et qui faisait des flans à la crème délicieux,
qui produisait, entre elle et moi, une liaison
ès-intime. Elle me parla d'une noce de village
ui devait se faire chez des fermiers de sa con-

naissance à une lieue d'Origny ; elle avait obtenu de madame l'abbesse la permission d'y aller ; je voulus être de la partie, mais mystérieusement, et déguisée en paysanne, avec mademoiselle Victoire, et je déterminai ma mère à y venir avec nous, habillée aussi en paysanne, et le tout à l'insu de madame l'abbesse. Mademoiselle Beaufort charmée de cette invention, nous fournit les habillemens, nous nous assurâmes d'une tourière je fis dire à madame l'abbesse que nous avions la migraine, que nous dînerions dans nos chambres, et nous partîmes furtivement à une heure après midi. Nous allâmes à la ferme en charrette, nous fûmes présentées aux mariés comme des paysannes, parentes de mademoiselle Beaufort, qui ajouta que j'étais sa filleule ; je dansai beaucoup ; j'eus les plus grands succès dans cette assemblée, que nous ne quittâmes qu'au déclin du jour. Mais un orage violent nous attendait à Origny, on nous avait trahies ; madame l'abbesse savait notre escapade, elle était fort scandalisée de nos déguisemens, et surtout que je fusse sortie de la maison sans le lui dire ; je lui représentai doucement qu'étant avec ma mère, cette sortie, du moins, n'avait rien de scandaleux. Madame l'abbesse jeta tout son venin sur mademo

selle Beaufort. Le lendemain matin, la pauvre fille entra dans ma chambre en pleurant et en me disant que madame l'abbesse venait de lui donner son compte. « Eh bien, lui dis-je, consolez-vous, je vous prends à mon service. » Mademoiselle Beaufort fut transportée de joie, et s'installa tout de suite dans mon appartement. Madame l'abbesse eut beau jeter feu et flamme, je persistai avec beaucoup de sang-froid dans ma résolution, et je gardai mademoiselle Beaufort. Nous avions déjà joué dans nos chambres quelques petites scènes pour amuser ma mère les soirs, quand tout le couvent était couché. Mademoiselle Beaufort, à mon grand étonnement, me demanda de lui donner un petit rôle de *Bergère;* elle avait quarante-cinq ans, ses cheveux étaient gris, elle était fort couperosée, et les deux dents de devant lui manquaient. Nous jouâmes l'*Oracle,* et je lui fis jouer le rôle de l'amoureux, que Lucinde appelle *Charmant,* et qu'elle conduit en lesse, avec un ruban couleur de rose : n'ayant point de costume, nous l'habillâmes galamment avec une redingote de Lemire, mon domestique, et nous l'assurâmes qu'il était indispensable qu'elle eût sur la tête un bonnet de coton, brodé en laine de couleur, que lui

prêta le laquais de ma mère; ce fut, dans cet agréable équipage, qu'elle joua de la manière la plus comique le rôle de *Charmant*. Comme elle me demandait toujours un rôle de *bergère*, je fis une petite pastorale pour elle; nous donnâmes tant de louanges à son jeu et à sa grâce, elle fut si persuadée qu'elle était ravissante dans ce costume, que je lui proposai de le garder toujours, et elle y consentit. De ce moment elle fut constamment habillée en *bergère d'idylle*, avec des petits habits blancs bordés de rubans de diverses couleurs, et portant sur l'oreille un petit chapeau de paille orné de fleurs, ou coiffée en cheveux qu'elle poudrait à blanc pour cacher ses cheveux gris; quand elle sortait de chez moi pour aller dans le couvent, j'exigeais toujours qu'elle prît sa houlette, chose dont elle contracta parfaitement l'habitude. Toutes mes amies encourageaient ses illusions pastorales, et quand les autres se moquaient d'elle, mademoiselle Beaufort disait que c'était pour faire leur cour à madame l'abbesse. Je la gardai ainsi en bergère plus de deux mois, c'est-à-dire jusqu'au moment où M. de Genlis, arrivant de son régiment, vint me reprendre : l'aspect de mademoiselle Beaufort (que j'appelais toujours ma *bergère*) l'étonna

beaucoup ; mais, à force d'instances, je le décidai
l'emmener avec nous à Genlis, et en lui con-
ervant son costume, et bientôt cette complai-
ance devint pour lui un véritable amusement.
e conservai ma *bergère* à Genlis pendant deux
u trois mois, ensuite un héritage inattendu et
rès-considérable pour elle, l'appela à Noyon.
Comme elle avait fait nos délices, nos adieux fu-
ent très-tendres. Pour achever son histoire, je dois
lire qu'elle hérita de trente-deux mille francs,
t que peu de mois après elle eut la folie d'épou-
er un jeune homme de vingt-trois ans, qui n'a-
ait rien, et qui lui persuada qu'il était éperdu-
ment amoureux d'elle.

Je vais maintenant reprendre le fil de ma nar-
ation, et retourner à Origny.

Il est une louange que je puis me donner, parce
ue je suis sûre que je la mérite; c'est que j'ai
ujours eu l'esprit parfaitement juste, et par con-
équent un grand fonds de raison; et cependant
ai fait mille étourderies, mille actions déraison-
ables, et personne au monde n'a moins réfléchi
ue moi sur sa conduite, ses intérêts, et sur l'a-
enir : en même temps, qui que ce soit aussi
'a autant réfléchi sur tout ce qui ne lui était pas
ersonnel, sur ses lectures, sur les hommes en

général, sur le monde, et enfin sur des chimères. Dominée par mon imagination et dès mon enfance, j'ai toujours mieux aimé m'occuper de ce que je *créais* que de ce qui était. Je n'ai jamais considéré l'avenir que comme un rêve, où l'on peut placer tout ce qu'on veut. Il me paraissait fort insipide de n'y mettre que le vraisemblable que tout le monde pouvait y voir. Je n'avais pas la prétention de la prévoyance, mais j'avais celle de l'invention. J'ai déjà dit que, dans mon enfance, je faisais sans cesse des châteaux en Espagne, qui n'avaient aucun rapport avec la destinée que je devais naturellement attendre. J'aimais à me placer dans les situations les plus extraordinaires, et à me faire triompher des obstacles et de l'adversité. J'avais toujours conservé cette manie, qui me fit passer des heures délicieuses dans la solitude d'Origny. Tous les soirs, avant de me coucher, je me livrais pendant une heure, et quelquefois davantage, à ce genre de méditation; souvent, je me supposais avec une amie, et je lui contais mes étonnantes aventures; je parlais véritablement; mon amie m'interrompait, me questionnait; sa surprise, son admiration, ses éloges me ravissaient. J'avais toujours un peu parlé tout haut dans mes rêveries, mais ce fut à

Origny, que j'achevai de perfectionner ces dia-logues imaginaires, auxquels la parole donne une illusion de vérité qui, en général, vaut presque la réalité, et qui, à certains égards, vaut mieux. Car, quelle amie réelle pourrait entrer dans nos sentimens, nous aimer, et nous comprendre comme celle qu'on fait parler soi-même? Il est certain que ces rêveries fortifièrent mon caractère et mon âme; elles m'ont été fort utiles depuis la révolution; mais jusque là et dans le cours ordinaire des choses, elles m'ont beaucoup nui, parce qu'elles m'ont absolument empêchée de réfléchir à ce que j'avais réellement à faire, de sorte que j'ai vieilli avec tous mes défauts, et que l'expérience a eu très-peu d'influence sur mes actions et sur mon caractère.

Je restai quatre mois et demi à Origny; au bout de ce temps M. de Genlis revint me chercher, au mois d'avril. Je m'étais tellement attachée à ces bonnes religieuses, que je fondis en larmes en les quittant, et je proposai sérieusement à M. de Genlis de m'y laisser encore un mois. Je fus très-étonnée de son refus sec et positif. Tout le couvent était désolé, car j'y avais mis beaucoup de mouvement et de gaîté, et je n'ai vu dans cette abbaye qu'une innocence parfaite,

une piété sincère, et des exemples vertueux. Il y avait dans ce couvent une religieuse âgée alors de quarante-cinq ans, et qui avait donné un éclatant exemple d'une véritable et grande vocation; elle s'appelait madame de Reith, elle était d'une beauté remarquable, même à l'âge où j'ai l'ai vue; de famille irlandaise catholique, orpheline à dix ans, héritière d'une grande fortune, elle fut envoyée à Origny à onze ans pour y apprendre le français et achever son éducation. Rappelée à Dublin dans sa dix-septième année, elle y déclara le dessein de se faire religieuse à Origny; on employa tout pour l'en détourner; on lui proposa différens partis; les jeunes gens les plus agréables s'empressèrent de lui plaire; on la mena dans le plus grand monde; elle persista dans son projet avec une inébranlable fermeté, et lorqu'elle eut atteint sa majorité, elle distribua sa fortune à ses héritiers naturels, à l'exception de cinquante mille francs qu'elle donna à un hôpital, et de quarante qu'elle donna à l'abbaye d'Origny, où elle prit le voile à vingt-et-un ans et trois mois. Elle prononça ses vœux un an après.

En quittant Origny, nous allâmes sur-le-champ à Genlis; mon beau-frère était à Paris, d'où il

ne devait revenir qu'au mois de juillet. En attendant nous fîmes des visites dans les châteaux voisins; presque tous nos voisins étaient vieux, mais ous d'une fort bonne société, entre autres M. le narquis de Flavigny et sa femme, M. de Bourmonville qui avait douze enfans, le président de Vauxmenil dont le fils dessinait supérieurement e paysage, et M. de Saint-Cenis, le seul qui eût ne jeune femme.

M. de Genlis et moi, nous résolûmes de donner une fête au marquis de Genlis à son arrivée, ous avions le temps de la préparer; il fut décidé ue nous jouerions la comédie, et en conséquence nous fallait un petit théâtre; il s'agissait d'avoir n peintre de décorations, nous en fîmes venir n de Saint-Quentin. Ce peintre s'appelait M. Tirmane, c'était un homme de cinquante ans, dont originalité et la crédulité ont fait mes délices endant six mois. M. Tirmane avait autant d'orueil que de simplicité; il peignait fort bien les mbris d'une chambre, et une décoration d'appartement, et il était persuadé qu'il avait le talent e Raphaël et de Rubens; il nous en fit voir un chantillon dans la toile de notre théâtre; il eut prétention d'en faire un tableau, qui représentait la plus ridicule figure de femme jouant

de la harpe à rebours, c'est-à-dire, ayant la harpe sur l'épaule gauche. M. de Genlis, en voyant ce chef-d'œuvre, s'écria que c'était mon portrait et qu'il était frappant! M. Tirmane convint qu'il avait eu en effet le projet de faire mon portrait *d'idée*, et charmé de ce premier succès, il me demanda la permission de me peindre *régulièrement*, mais en cheveux épars, parce qu'il était très-frappé de la longueur de mes cheveux et de leur couleur *châtaigne*. Je promis de lui donner une séance le lendemain, et m'y préparai de mon mieux; je mis un pied de rouge très-foncé, je fis partager mes cheveux en plusieurs mèches lisses, sans poudre, j'en entortillai autour de mon cou, de mes bras, de ma taille; j'établis sur ma tête une profusion de perles, de clinquant et de fleurs, et dans cet attirail je m'offris aux pinceaux de M. Tirmane, qui fut ébloui et saisi de l'éclat de ma beauté, d'autant plus que je faisais une bouche imperceptible en la resserrant et que j'ouvrais les yeux de toute ma force pour les faire plus grands. C'est ainsi qu'il fit mon portrait, c'est-à-dire, une figure de Gorgone, car ces longues mèches de cheveux bruns ressemblaient parfaitement à des serpens. Peu de jours après, nous renouvelâmes en faveur de M. Tir

ane, une partie des aventures de Don Qui-
ıotte chez la duchesse. M. Blanchard, intendant
ı château, imagina de le faire voler en plein
ur, à cinq cents pas du château, par le jardi-
er déguisé en voleur, c'est-à-dire, ayant des
oustaches et les cheveux noircis; M. Tirmane
vint en chemise au château, et en nous contant
piteuse aventure, il nous assura que le bri-
ınd avait *un pied et demi* de plus que le jardi-
ier. M. de Genlis le consola, en lui apprenant
ı'il avait le droit, en l'absence de son frère, de
ıger à mort tous les brigands du canton. On
t monter à cheval deux ou trois postillons, qui
ne heure après, revinrent triomphans en ra-
ienant le prétendu voleur chargé de chaînes,
qui causa une joie scandaleuse à M. Tirmane.
ın retrouva tous les effets volés, et quelques
uis de plus qu'on lui adjugea en forme de
édommagement. M. de Genlis, revêtu d'une
obe noire, assisté du bailli du lieu et du bar-
ier, s'enferma dans une chambre pour interro
er et juger le criminel; pendant ce temps, je
stai avec M. Tirmane et trois ou quatre per-
nnes. Au bout d'une heure et demie, on vint
ous annoncer que le criminel était condamné à
ort. « C'est bien fait! » s'écria M. Tirmane en

frappant dans ses mains ; je dis à M. Tirmane qu'il ne tenait qu'à lui de se couvrir de gloire en allant se jeter aux pieds de M. de Genlis pour demander la grâce du coupable ; il y répugnait un peu, mais je lui fis entendre qu'il serait récompensé de cette magnanimité ; il y consentit sur l'assurance que nous lui donnâmes, que ce scélérat serait enfermé pour sa vie dans la tour du château ; alors M. Tirmane, rappelant tous ses sentimens héroïques, alla se précipiter aux pieds du juge, et, avec l'emphase la plus comique, il implora la grâce du criminel ; M. de Genlis et ses adjoints, pénétrés d'admiration, tirèrent leurs mouchoirs et fondirent en larmes ; ensuite M. de Genlis lui dit qu'il était grand'maître de l'*ordre du jugement*, qu'il l'en recevrait sous vingt-quatre heures, que cet ordre conférait la noblesse. M. Tirmane, à ces paroles, resta en extase ; il a souvent répété depuis, que ce moment fut le plus beau de sa vie. A l'égard du prisonnier, il fut condamné aux galères à perpétuité, ce qui fut approuvé par M. Tirmane. La nuit suivante on fit faire à M. Tirmane *la veille des armes* dans la cour du château, un fusil sur l'épaule, une lanterne sourde à la main afin d'apprendre par cœur tout, en se promenant

n catéchisme de chevalerie, composé par M. de
enlis, le plus plaisant et le plus ridicule qu'on
uisse imaginer; il resta là jusqu'au grand jour,
lors on le plongea dans un bain froid, après
uoi on le revêtit de la robe blanche de candi-
at, c'était un grand peignoir de M. de Genlis.
l y avait à Chaumy, à deux lieues de Genlis, les
égimens de Chartres et de Conti. M. de Genlis
vait écrit à leurs colonels de venir avec des trou-
es pour honorer la réception du chevalier Tir-
ıane; ils vinrent à midi avec une centaine d'hom-
ıes à cheval; tous les garçons du village, en ves-
es blanches ornées de rubans couleur de rose,
taient aussi dans la cour. Le candidat, pâle
omme la mort et harassé de fatigue, fut amené
ans une grande salle où j'étais assise sur un
rône de feuillage et de fleurs, et entourée des
fficiers des régimens de Chartres et de Conti,
ui tenaient leurs épées nues. M. de Genlis, con-
ucteur du candidat, lui fit répéter son catéchis-
ıe, qu'il balbutia avec beaucoup d'émotion;
orsqu'il eut fini M. de Genlis attacha à son pei-
noir, avec un ruban vert, une vieille médaille
orée du chancelier de Sillery, que nous avions
rouvée dans la bibliothéque; après cela, le can-
idat mit un genou en terre devant moi, et je

l'armai chevalier en lui donnant une lance d'un longueur démesurée, et un casque qui était u sceau à rafraîchir le vin, que j'avais recouvert d papier doré, et orné de plumes. On lui donn un autre peignoir plus magnifique, c'est-à-dire tout surchargé de guirlandes d'œillets d'Inde dans ce galant équipage, le nouveau chevalier ranimé par la gloire, descendit dans la cour pou y faire, au bruit des fifres et des tambours, l marche triomphale au milieu des troupes à che val et des paysans qui criaient : *Vive le nobl chevalier Tirmane!* Tous ces honneurs le ren daient si heureux, qu'il fondait véritablemen en larmes. Après cette cérémonie on dîna, o porta plusieurs fois sa santé; il mangea beau coup, et s'endormit au dessert. Mais M. de Genli le réveilla pour lui faire entendre des couplet qu'il avait faits sur sa clémence. En sortant d table, on le conduisit à un bal champêtre qu dura jusqu'à onze heures. Alors, comme il étai de l'*ordre du jugement*, il fut obligé de juge plusieurs causes de paysans qui jouèrent parfai tement leurs rôles; enfin, surchargé de gloire e mourant de lassitude et d'envie de dormir, i alla se coucher à une heure après minuit.

Ces scènes burlesques furent suivies d'une in

finité d'autres que je me rappelerai toujours avec plaisir, mais qui tiendraient un volume entier si j'en donnais tous les détails : nous menâmes notre chevalier chez un de nos voisins, le marquis de Flavigny. M. Tirmane trouva dans ce château *la reine d'Alcala*, qui lui donna avec beaucoup de cérémonies le titre de *Don*, elle m'accorda en même temps celui de *Donna*. Depuis ce jour *le chevalier don Tirmane* ne m'a jamais appelée que *la comtesse Donna*. Après cette cérémonie, on fit retirer le chevalier dans une chambre, en lui disant d'y composer une harangue de remercîment pour la reine. Au bout d'une heure, admis au pied du trône, il dit : *Princesse, je suis donc Don !*..... Il en resta là, et la reine fut très-satisfaite de cette exclamation, qui exprimait du moins une satisfaction très-sincère. Ces folies durèrent trois mois, je n'ai jamais autant ri dans tout le reste de ma vie ! Quand le rire me gagnait, je tirais de ma poche mon mouchoir que j'appliquais sur mon visage, et le chevalier don Tirmane croyait que je pleurais d'attendrissement, et il était lui-même fort touché de l'extrême sensibilité de la *comtesse Donna*. Ce qu'il y eut de plus singulier dans cette longue mystification, c'est que les domestiques, les pay-

sans, et tous nos voisins furent d'une égale discrétion, et que pas un ne dit à M. Tirmane un seul mot qui pût le désabuser.

Cependant, depuis que nous l'avions fait noble, il était devenu fort impertinent avec les domestiques, et en général avec tous *les roturiers*; mais chacun s'amusait de sa crédulité, et on lui rendait à l'envi tous les hommages qui pouvaient satisfaire et exalter sa vanité, qui était extrême. M. de Genlis lui fit faire un habit très-ridicule qui mit le comble à son bonheur. Cet habit était brun, orné d'énormes brandebourgs d'argent, avec une veste garnie d'une longue frange brune et argent; on lui donna un chapeau bordé d'un large point d'Espagne d'argent, et je lui fis présent d'une cravate de grosse dentelle, avec deux longs pans, surmontée d'un nœud couleur de feu. Il portait ce superbe vêtement les dimanches et les jours où nous avions du monde, sans oublier jamais de mettre à sa boutonnière sa grande médaille dorée, suspendue à un ruban vert. Un jour M. le comte de Barbançon, venant de Paris et ne connaissant point encore le chevalier don Tirmane, arriva à Genlis une demi-heure avant le dîner; M. de Barbançon était un homme fort grave, et nous ne pensâmes point à le prévenir

sur le personnage étonnant qu'il allait voir, car M. Tirmane n'était point dans le salon; mais il apprit qu'un étranger venait d'arriver, et il s'empressa de mettre à la hâte son bel habit, ensuite il vint dans le salon. A l'aspect de cette étrange figure, M. de Barbançon resta immobile; et M. Tirmane se précipitant à l'oreille de M. de Genlis, lui demanda tout bas si cet étranger était *un noble;* sur la réponse de M. de Genlis, M. Tirmane avec un ton dont rien ne peut donner l'idée, s'avança vers M. de Barbançon en lui disant gravement : *Noble étranger, je vous demande l'accolade de la cuisse.* La surprise de M. de Barbançon fut extrême, il regarda M. de Genlis, qui avait conseillé tout bas cette demande chevaleresque; un signe mit au fait M. de Barbançon, qui donna de fort bonne grâce l'*accolade de la cuisse.*

Le chevalier don Tirmane, voulant laisser à la postérité un monument immortel de tant de faits merveilleux, employa ses talens à en tracer l'origine : il fit un tableau à l'huile en demi-nature qui le représentait dans le bois de Genlis, auprès du bel arbre nommé l'*arbre des Quatre-Frères,* dans le moment terrible où il fut volé et dépouillé, ainsi que l'intendant M. Blanchard. Au haut du

tableau on voyait un coin des cieux, et la Sainte Vierge dans une gloire, qui lançait sur M. Tirmane un faisceau de lumière; il avait placé un petit rayon sur la tête de M. Blanchard, ce qu'il appelait *un rayon de politesse*, car il n'attribuait qu'à ses seules prières le miracle de sa délivrance. Il voulait que l'on plaçât ce tableau dans la chapelle de Genlis, en disant que toute la Picardie viendrait invoquer la Vierge du bois des *Quatre-Frères*, et que cela ferait tomber le pélerinage de *Notre-Dame-de-Liesse*. Je lui représentai qu'il ne fallait lutter contre aucun pélerinage, puisqu'on devait les honorer tous. Je mis ce tableau dans ma chambre, je l'ai conservé très-long-temps, je l'avais encore au Palais-Royal, je ne sais ce qu'il devint depuis.

Le dénoûment de l'histoire de M. Tirmane est ce qu'il y a de plus joli dans ses aventures. Il resta huit mois de suite à Genlis. Pendant ce temps il écrivait souvent à sa femme, qui était à Saint-Quentin, pour lui faire part de son bonheur et de sa gloire. Sa femme, moins crédule que lui, l'assurait dans ses réponses qu'on se moquait de lui; il nous montrait ses lettres en riant avec nous de ce qu'il appelait *son incapacité* de comprendre des choses si relevées, et il ajoutait : « Il fau-

dra bien qu'elle me croie quand elle verra qu'en ma qualité de noble je ne paierai plus les taxes de roturiers. » « Assurément lui répondait M. de Genlis, et pour cela vous n'aurez qu'à montrer votre médaille et vos diplômes de chevalier et de *Don.* » « Ce sera un bon moment pour moi, disait M. Tirmane; *comme les gros bonnets de Saint-Quentin seront capots*, quand ils me verront au dessus d'eux tous! » et il en nommait trois ou quatre qu'il se faisait surtout un plaisir de confondre et de terrasser. Il partit enfin de Genlis et retourna à Saint-Quentin. Son premier soin en rentrant dans sa maison fut de faire mettre à genoux sa femme et ses deux filles, et de leur faire baiser sa médaille. Le lendemain il alla à l'Hôtel-de-Ville décoré de son ordre; il montra gravement ses diplômes et un brevet de la reine d'Alcala qui lui donnait le titre de *Don*, et celui *de son premier peintre honoraire*. Ensuite il déclara qu'il ne paierait plus la taille. On trouva sa folie si plaisante, qu'on voulut la lui laisser, et on l'exempta en effet de toute imposition; alors madame Tirmane et ses filles ne doutèrent plus de la réalité de tous ses récits. Toute la ville de Saint-Quentin se fit un amusement de cette mystification; le noble chevalier don Tirmane fut

invité à dîner partout, et traité avec le plus grand respect, ce qui dura douze ans, c'est-à-dire, jusqu'à sa mort. Quoique j'aie supprimé mille incidens, et tous les détails de cette folie, je sens qu'elle tient encore trop de place dans ces mémoires. Mais je me rappelle avec complaisance ce temps d'une gaîté si vive et si franche, ce temps où j'ai ri de si bon cœur, ce temps enfin où l'avenir, le terrible avenir, était couvert pour nous d'un voile impénétrable.

Mon beau-frère revint à Genlis; nous jouâmes la comédie, et nous donnâmes des fêtes pendant plus de quinze jours.

Durant ce temps je m'occupais toujours; je faisais de la musique quatre ou cinq heures par jour; j'écrivais à ma mère et à madame de Montesson, qui me répondait d'une manière fort aimable, et j'écrivais un journal de tout ce qui se passait au château; les aventures de M. Tirmane m'avaient fourni plus d'un gros volume. J'avais grande envie de m'instruire; la bibliothéque de Genlis était fort considérable. Le feu marquis de Genlis, homme très-grave et très-pieux, en avait fait une moitié, et mon beau-frère en avait fait l'autre, entièrement composée de romans. J'eus le bon esprit de préférer les li-

vres amassés par mon beau-père, c'est-à-dire, es livres de piété, d'histoire, de morale, et quelques théâtres. Mais pour l'histoire, j'étais si ignorante, que je ne savais par où commencer. Un ivre de géométrie me tomba sous la main; je vis dans l'avertissement qu'il était d'une telle clarté, qu'un enfant de douze ans l'entendrait. Je me mis à le lire avec avidité, et comme je n'y compris rien du tout, j'en conclus que je n'avais pas le sens commun, ce qui me jeta dans un extrême découragement. Je fis part de mon chagrin à M. de Genlis, le priant de m'expliquer ce livre; il rit de ma simplicité, et m'apprit que, pour comprendre cet ouvrage, il fallait avoir quelques notions de géométrie. Alors je renonçai aux livres de science, et je lus l'*Histoire romaine* de Laurent Échard; il aurait fallu commencer par l'histoire ancienne, mais, faute de guide, je ne mettais aucun ordre dans mes lectures, ce qui, dans ces commencemens d'études suivies, m'a fait perdre beaucoup de temps.

M. de Genlis fit une course à Paris, et en ramena M. de Sauvigny (dont j'ai déjà parlé), auteur de *Blanche Bazu*, et de quelques ouvrages dramatiques, et Provaire, le fameux hautbois. Je jouais de la harpe d'une manière éton-

nante et unique alors, mais je déchiffrais fort mal. Provaire était admirateur passionné de mon talent, et il fut très-surpris de me trouver si peu musicienne, d'autant mieux que je jouais fort bien de cinq ou six autres instrumens; il me conjura de déchiffrer tous les jours une heure; je n'y manquai pas, et en moins de six mois je déchiffrai tout à livre ouvert, et les pièces de clavecin les plus difficiles, et j'ai poussé ce talent aussi loin qu'il peut aller [1].

[1] Je dirai ici pour ceux qui jouent des instrumens, ce que je pense à cet égard et ce qui m'est particulier. Voici, lorsqu'on veut jouer supérieurement d'un instrument, comment il faut s'y prendre pour apprendre à déchiffer : je suppose, par exemple, qu'on veuille jouer de la harpe au plus haut degré de perfection. D'abord, il faut, comme je l'ai dit la première, *dans Adèle et Théodore* (et vingt ans avant M. Adam), ne faire jouer pendant six mois que des passages bien combinés, et des deux mains. En même temps faire connaître le clavier du piano et lire et étudier la musique sur cet instrument, où tout, se démontrant clairement à l'œil, se grave ineffaçablement dans la tête. Au bout de six mois, à trois quarts d'heure d'étude par jour, on commencera à déchiffrer des pièces aisées sur le piano, et tous les jours quelque chose de nouveau trois quarts d'heure ou seulement une demi-heure, et on apprendra sur la harpe une pièce; on la répétera jusqu'à ce qu'on la sache parfaitement. On en apprendra ainsi une douzaine progressivement plus difficiles, répétant toujours les anciennes, et l'on se tiendra à ce répertoire jusqu'à ce qu'il

Les conversations et les conseils de M. de Sau-
igny me furent très-utiles dans un autre genre.

oit parfait, et en continuant toujours les passages séparés des
eux mains. Cela durera dix-huit mois, alors on commencera
déchiffrer sur la harpe tous les jours une heure, en gardant
entretenant son répertoire et laissant là le piano, c'est-à-dire
'en jouant plus qu'un quart d'heure par jour pour s'accom-
gner par la suite, ou pour jouer de petits airs. Après avoir
échiffré ainsi pendant six mois, on déchiffrera supérieurement
sans avoir rien perdu du fini de son jeu, parce qu'on n'aura
mais été arrêté par un passage difficile, et qu'on aura d'a-
ance connu parfaitement ce que c'est que de *mettre ensem-*
le. Par la manière ordinaire, déchiffrer fait perdre du temps
our la perfection du jeu, accoutume à barbouiller et arrête
ans tous les passages difficiles, parce que les doigts, n'étant
as assez exercés, s'y refusent. Ainsi, par les moyens que
indique, en deux ans et demi on jouera de la harpe dans
dernier degré de perfection, on déchiffrera supérieurement
t l'on aura sur le piano un joli talent de société, que l'on
ourra perfectionner en peu de temps si l'on veut, d'autant
ieux qu'il est certain que la harpe sert beaucoup pour le
iano. J'avais à Berlin, il y a vingt-cinq ans, une amie char-
ante, âgée de vingt-huit ans et aveugle depuis quatorze ;
lle était néanmoins très-bonne musicienne ; elle chantait
une manière ravissante, et elle jouait très-agréablement du
iano ; elle me conjura de lui apprendre à s'accompagner de
harpe, et je m'occupai à chercher les moyens de lui abréger
ennui des premières études, si pénibles surtout dans son
tat. J'inventai et je fis faire pour elle un petit instrument
uet, un peu plus long que le doigt et seulement assez large
our contenir trois cordes à boyau de moyenne grosseur, bien
endues et placées à la distance observée sur la harpe. Une

Il avait en littérature un goût très-pur; il a beaucoup contribué à former le mien, en fortifiant

petite bande d'écarlate posée sur ces cordes, en ôte absolument toute espèce de son. Une des grandes difficultés de la harpe est de bien faire les cadences, c'est-à-dire, non du bras, comme font certains professeurs, mais uniquement des doigts et en tenant le bras immobile; car ce n'est qu'ainsi qu'on peut les faire liées et brillantes.

J'invitai mon amie à commencer par faire des cadences de tous les doigts et des deux mains sur le petit instrument, ce qu'elle fit avec une ardeur incroyable. Elle portait toujours avec elle cet extrait de harpe, qui dans son sac tenait moins de place qu'un évantail; elle en jouait durant les visites et souvent sans qu'on s'en aperçut, en le cachant sous son schall. Au bout de quinze jours, ses doigts étaient parfaitement déliés et disposés comme je le désirais; alors je lui fis faire une autre harpe toujours en miniature et muette, mais plus grande et portant seize cordes, sur laquelle je lui fis faire des gammes, des arpégemens et des mouvemens des cinq doigts de chaque main : les plus difficiles dont j'ai fait le calcul. Cet exercice presque toujours fait en voiture ou durant les visites, fut infiniment plus profitable en deux mois que n'auraient pu l'être en six les études ordinaires de petites pièces de commençans, jouées cinq heures par jour, et qui n'auraient familiarisé avec aucun mouvement difficile, en supposant même qu'on eût adopté la méthode que j'ai proposée jadis, assurément préférable à l'ancienne, et qui consiste à ne faire d'abord sur la harpe que des passages des deux mains; car s'entendre dans ce cas est d'un ennui presque insurmontable! peu de personnes ont assez de patience pour pouvoir répéter ainsi le même passage une heure de suite, au lieu que sur le petit instrument muet on ne s'en aperçoit pas; et quand

par de très-bons raisonnemens mon aversion naturelle pour l'emphase, l'affectation et les faux brillans. Tous les jours, en revenant de la promenade, nous faisions tout haut une lecture d'une heure, M. de Sauvigny, M. de Genlis et moi. Nous lûmes ainsi, dans l'espace de quatre mois, les *Lettres provinciales*, les *Lettres de madame de Sévigné*, et tout le *Théâtre de Pierre Corneille*. En outre je continuais mes lectures dans ma chambre, et le temps s'écoulait pour moi avec autant d'agrément que de rapi-

on a eu les doigts posés dans de bons principes, l'habitude, en très-peu de jours, les fait aller machinalement et parfaitement bien ; comme le son n'importune pas, on répéterait ces passages des heures entières sans fatigue, et l'on peut les répéter tout en causant ou en se faisant lire tout haut. Il est de fait que cette étude avance le talent ou l'entretient beaucoup mieux que celle des pièces, parce qu'on ne répète que des traits d'une extrême difficulté, et que dans les pièces il s'en trouve toujours un grand nombre de très-faciles. Après avoir joué pendant deux mois et demi, avec la même ardeur, sur le second petit instrument muet, mon amie, par mon conseil, prit mes leçons sur une véritable harpe : alors elle confondit tout le monde par l'étonnante rapidité de ses progrès ; en moins de six mois d'étude et de leçons sur les petites et la grande harpe, elle accompagnait à ravir, et en jouant, d'un beau mouvement, les ritournelles les plus ornées, remplies de cadences, de roulades, etc.

(*Note de l'auteur.*)

dité. Un chirurgien de la Fère, nommé M. Milet, venait toutes les semaines à Genlis ; je repassai avec lui mes anciennes leçons d'ostéologie, et de plus j'appris à saigner, talent que j'ai depuis perfectionné tout-à-fait, grâce aux leçons du fameux Chamousset [1]. J'appris aussi à panser des plaies. Enfin je ne perdais pas une occasion d'acquérir de l'instruction, de quelque genre qu'elle fût. Avec ce désir naturel de m'instruire, les conversations de nos vieux voisins ne m'ennuyaient pas du tout ; ils parlaient d'agriculture, je les écoutais avec attention ; je questionnais sur ce que je ne comprenais pas, et chaque entretien m'apprenait quel-

[1] Chamousset s'éleva le premier, avec force, avec persévérance, contre l'usage cruel d'entasser les malades dans les hôpitaux, et d'en placer plusieurs dans le même lit. Il fit de sa maison un hospice de véritable charité où cent malades, de tout sexe et de tout âge, étaient reçus et traités par ses soins et à ses frais. Il loua, à la barrière de Sèvres, une maison pour servir de modèle d'hôpital ; et le succès de sa méthode opéra la réforme de l'Hôtel-Dieu, où enfin chaque malade eut un lit séparé. Chamousset a écrit sur les hôpitaux militaires et sur divers objets d'utilité publique. Plusieurs de ses plans furent adoptés, un plus grand nombre resta dans l'oubli ; ils méritent d'en être tirés. Des milliers d'hommes inutiles meurent pleins de jours, Chamousset ne vécut que quarante-six ans, il est mort en 1773.

(*Note de l'éditeur.*)

que chose. Je me suis conduite ainsi toute ma vie, et il est étonnant qu'avec cette conduite soutenue et une très-belle mémoire, je n'aie pas acquis par la suite une instruction beaucoup plus étendue et plus extraordinaire que celle que j'ai eue. C'est qu'un goût dominant ne permet pas que rien de ce qui lui est étranger se grave profondément dans la tête ; ce sont nos pensées habituelles, nos réflexions journalières qui forment notre genre d'instruction. Je n'ai été étrangère à rien, j'ai pu parler passablement de tout, mais je n'ai su parfaitement que ce qui se rapportait aux beaux-arts, à la littérature, à l'étude du cœur humain, parce que telles étaient mes passions, et que je n'ai véritablement réfléchi qu'à cela. Aussi ai-je remarqué que les personnes d'un savoir prodigieux par l'étendue et la variété des connaissances, avaient toutes la tête et l'imagination froides, et étaient incapables de se passionner pour un art ou une étude particulière. Dans ce temps j'appris à monter à cheval, et d'une singulière manière. Je me baignais, et on allait chercher, pour mes bains, de l'eau dans une rivière à une demi-lieue. Un seul cheval de charrue traînait le tonneau que l'on devait remplir d'eau. Un jour que j'étais seule au château,

je vis par ma fenêtre le charretier Jean partir, conduisant à pieds son équipage. Il me parut charmant de monter sur ce gros cheval, et d'aller ainsi chercher mon eau moi-même. Je descendis précipitamment dans la cour, et je fis cette proposition à Jean, qui la trouva apparemment assez simple, car sans aucune représentation il m'établit jambe de ci, jambe de là, sur le cou de son cheval, et nous partîmes. Je trouvai cette promenade si agréable, que pendant dix ou douze jours je n'en fis pas d'autres. Je pris ainsi un grand goût d'équitation, et l'on me permit de monter un vieux petit cheval gris qui avait encore de bonnes jambes; on me fit faire un habit d'amazone, et l'on me trouva si bien à cheval, qu'on me donna un grand beau cheval navarrin, qui, quoique plus vieux que moi, avait une grande vitesse et des jambes très-sûres. Bientôt on me reprocha d'aller beaucoup trop vite, et on eut beau me le défendre, je ne pouvais obéir, parce que régulièrement dans mes courses mon cheval m'emportait malgré moi, et mon ignorance me donna la réputation d'une inconcevable hardiesse, et d'une mauvaise tête. Quelques mois après, M. Bourgeois, officier de fortune en garnison à Chauny, et un très-grand homme de

cheval, me trouvant parfaitement posée, voulut me donner des leçons; j'en pris tous les jours pendant huit mois, et je devins très-habile. Cet exercice, que j'aimais passionnément, fortifia beaucoup ma santé. Nous faisions souvent de très-longues chasses de sanglier. Un jour j'imaginai de me perdre exprès, dans l'espoir qu'il m'arriverait quelque aventure extraordinaire; je m'échappai à toutes jambes. J'avais un très-bon cheval à moi qu'on m'avait donné, et que m'avait choisi M. Bourgeois. Je m'enfonçai dans des routes détournées, ayant bien soin de tourner le dos à la chasse, et de fuir le bruit des chiens et des cors. Bientôt j'eus la satisfaction de ne plus rien entendre et de me trouver dans des lieux tout-à-fait inconnus. Je poussais toujours mon cheval au galop; ce que je désirais était de rencontrer un château que je n'eusse jamais vu, d'y trouver des habitans pleins d'esprit et de politesse me donnant l'hospitalité. Au bout de trois heures, courant toujours au hasard, cherchant vainement un château, je commençai à m'inquiéter, j'imaginai que j'étais au moins à douze lieues de Genlis; j'avais faim, je ne voyais point de gîte, et je m'avisai tout à coup de penser que l'on était au château de Genlis dans de vives alarmes;

enfin, après avoir erré encore long-temps, je rencontrai un bûcheron qui m'apprit à mon grand étonnement que je n'étais qu'à trois lieues de Genlis. Je lui demandai de m'y conduire : il fallut aller au pas, et je n'y arrivai qu'à la nuit fermée. On avait envoyé de tous les côtés, dans les bois immenses de Genlis, des hommes à cheval sonnant du cor; M. de Genlis était aussi à ma poursuite et ne revint qu'une heure après moi. Je fus horriblement grondée, et je le méritais; j'eus la bonne foi d'avouer que je m'étais perdue à dessein, et je donnai ma parole qu'à l'avenir je ne chercherais plus des terres inconnues.

Ma témérité à cheval pensa plus d'une fois m'être funeste; il est certain qu'il n'y a jamais eu de jeune homme étourdi plus hasardeux que moi dans ce genre; mais le courage et la présence d'esprit tirent de tout.

Cette nouvelle passion ne me fit négliger ni la musique, ni l'étude; M. de Sauvigny me guidait dans mes lectures; je faisais des extraits; j'avais trouvé, dans les offices, un grand livre in-folio destiné à écrire les comptes de la cuisine; je m'en étais emparée; et j'écrivis dans ce livre un journal très-détaillé de mes occupations et de mes réflexions, avec l'intention de le donner à ma

nère quand il serait rempli [1]. J'y écrivais tous es jours quelques lignes, et quelquefois des pages ntières. Ne négligeant aucun genre d'instruction, e tâchais de me mettre au fait des travaux champêtres et de ceux du jardinage; j'allais voir faire le cidre, j'allais aussi visiter tous les ouvriers du village lorsqu'ils travaillaient, le menuisier, le tisserand, le vannier, etc. J'apprenais à jouer au billard et quelques jeux de cartes, le piquet, le reversi, etc. M. de Genlis dessinait parfaitement à la plume la figure et le paysage; je commençai à dessiner et à peindre des fleurs. J'écrivais beaucoup de lettres : tous les jours à ma mère, trois fois par semaine à madame de Montesson, quelquefois à madame de Belleveau, et assez souvent à madame de Balincour. En outre, j'avais un commerce de lettres très-suivi avec une dame que j'avais vue à Origny, et qui demeurait à Valenciennes. Je pris ainsi l'habitude d'écrire avec

[1] En effet je remplis toutes les grandes pages de ce livre; je le donnai à ma mère qui le lut avec plaisir, et qui dit qu'elle le conserverait soigneusement. Il était écrit avec une naïveté qui n'était pas sans intérêt; je le vis encore entre les mains de ma mère à Belle-Chasse : cependant après sa mort il m'a été impossible de le retrouver. Je l'ai regretté, c'étaient mes premières pensées raisonnables.

(*Note de l'auteur.*)

une grande facilité. Un poète de la connaissance de mon beau-frère vint passer trois mois à Genlis; il s'appelait M. Feutry [1]. Il était connu par un assez bon morceau de poésie intitulé *les Tombeaux*, dans lequel on trouve de très-beaux vers.

Le hasard qui, dans le cours de ma vie, a fait passer sous mes yeux tant de scènes diverses et singulières, me fit voir dans ce temps un spectacle extraordinaire et bien effrayant. J'ai déjà dit que le château de Genlis était tout entouré d'étangs immenses; nous avions une vieille voisine, la comtesse de Sorel, dont l'habitation était aussi environnée d'étangs, et son château était situ

[1] Feutry, né à Lille en 1720, mort à Douai en 1789; il avait été reçu avocat au parlement de cette ville. C'est dans cette pièce de vers que l'on trouve un voyageur qui s'arrête pour lire l'épitaphe, remplie de louanges, d'un grand seigneur vicieux; le voyageur indigné s'interrompt en s'écriant :

« . . . . . Taisez-vous, imposteurs!
» Eh quoi! des os en poudre ont encor des flatteurs?... »

On a aussi retenu de ce poète, ce vers sur le temple de la mort :

« Le temps qui détruit tout en affermit les murs. »

Il s'était formé à l'école de la littérature anglaise dont il a traduit un grand nombre d'ouvrages. Le plus célèbre est l'ingénieuse fiction de Robinson Crusoé. La traduction de ce livre est aussi le seul ouvrage de Feutry qui lui ait survécu.

(*Note de l'éditeur.*)

ur un terrain élevé, de manière que ses étangs
ominaient sur les nôtres. La comtesse de Sorel
'ayant pas voulu par avarice, et malgré les re-
résentations du marquis de Genlis, faire faire à
es étangs des réparations indispensables, leurs
aux grossies par les pluies rompirent tout à coup
eurs digues délabrées, et débordèrent dans nos
tangs, qu'elles firent déborder aussi. MM. de
enlis étaient à la chasse, j'étais dans ce moment
eule au château; j'entendis des cris perçans et
n grand mouvement dans toute la maison, j'ou-
ris ma fenêtre qui donnait sur la cour; quelle
ut ma surprise en voyant cette immense cour
otalement remplie d'eau, qui s'agitait et faisait
u bruit comme si elle eût été bouillante; elle
tait déjà à la moitié des hautes fenêtres du rez-
e-chaussée. Le concierge, suivi de plusieurs do-
nestiques, entra en courant dans ma chambre,
n me disant qu'il fallait monter au grenier, ce
ue je fis précipitamment. On sonna le tocsin,
out le village se rassembla en un clin d'œil, afin
e faire, dans la terre, des *saignées* pour lais-
er écouler les eaux, qui emportèrent toutes les
naisons qui étaient sur une chaussée, au bord
es étangs. L'eau monta dans notre cour jusqu'au
remier étage; dans le jardin, elle monta dans

les allées jusqu'à huit pieds de haut ; on put le savoir le lendemain par les traces de boue qu'elles laissèrent sur les charmilles. Le jardinier avait soixante ruches de mouches à miel, qu'il n'eut pas le temps de sauver, qui furent emportées et perdues ; je vis parfaitement du grenier cet imposant spectacle. Personne ne périt, mais le dégat fut affreux, madame de Sorel perdit tout son poisson qui, en grande partie, tomba et resta dans nos étangs ; l'autre partie se répandit sur la terre, dans nos prés, et où les paysans en ramassèrent pendant plusieurs jours. Madame de Sorel, outre cette perte, fut obligée de donner douze mille francs de dédommagement aux propriétaires des maisons emportées. Mon beau-frère, malgré l'héritage de ses poissons, aurait pu aussi demander des dédommagemens ; et, s'il ne lui en eût pas fait grâce, elle eût été ruinée par cette aventure, uniquement causée par son avarice. J'ai encore vu depuis, à Hambourg, une autre inondation. J'avais été témoin dans mon enfance à Saint-Aubin, un an avant de le quitter, d'un grand incendie, causé par le feu du tonnerre qui tomba sur les granges et la métairie de Sept-Fonts qui furent consumées en une demi-heure. Je vis parfaitement cet incendie, placé en face de la pre

nière cour de notre château, et dont nous n'étions éparés que par la Loire. J'ai vu tomber le tonerre de très-près dans les étangs de Genlis. A 'illers-Cotterets, j'ai vu un soir, avec cent peronnes, le fameux globe de feu qui, cette année, ausa tant d'effroi. J'ai vu à Saint-Leu, pour la econde fois de ma vie, une grêle extraordinaire, t à l'Arsenal une trombe de terre qui enleva un eune homme de quinze ans, et le transporta à inq cents pas sans le tuer. J'ai essuyé une grande empête sur mer; j'ai vu à Origny une véritable clipse de soleil, et enfin, deux comètes. C'est n cours pratique d'histoire naturelle, il ne m'a anqué qu'un tremblement de terre et une iruption du Vésuve.

Au commencement de l'automne nous allâmes dix lieues de Genlis, chez madame la marquise de Sailly, cousine de M. de Genlis, et fille u marquis de Souvré, frère de madame de Puieux. Je fus reçue dans ce château avec toute cordialité possible. Je rencontrai là M. de ouvré que j'avais vu dans mon enfance chez adame de Belleveau. Il me fit mille amitiés, et a beaucoup contribué à hâter le raccommoement de M. de Puisieux avec M. de Genlis. e Sailly, nous allâmes au Frétoy chez madame

la comtesse d'Estourmelle, autre parente de M. de Genlis; nous y fûmes reçus avec la même amitié. Mais une heure après mon arrivée, j'éprouvai une étrange contrariété. Madame d'Estourmelle, âgée de cinquante-sept ans, avait un fils unique de cinq ans. Cet Isaac de cette moderne Sara était l'enfant le plus gâté et le plus insoutenable que j'aie jamais rencontré. On lui permettait tout, on ne lui refusait rien, il était le maître absolu du salon et du château. M. Emmanuel de Boufflers a pu seul depuis rappeler cette singulière éducation. J'arrivai au Frétoy deux heures après le dîner; il y avait beaucoup de monde de Paris. J'avais un chapeau de villageoise, comme on disait alors; il était neuf, tout couvert de fleurs charmantes et attaché sur l'oreille gauche avec beaucoup d'épingles. A peine étais-je assise que le terrible enfant du château vint m'arracher des mains un superbe éventail, et le mit en pièces. Madame d'Estourmelle fit une petite réprimande à son fils, non pas d'avoir brisé mon éventail, mais de ne pas me l'avoir *demandé poliment*. Un instant après l'enfant alla confier à sa mère qu'il avait envie de mon chapeau : « Eh bien, mon fils, répondit gravement madame d'Estourmelle, *Allez le demander bien honné-*

ement. » Il accourut aussitôt vers moi en disant : « *Je veux votre chapeau.* » On le reprit d'avoir lit *je veux*, c'est ce que sa mère appelait *ne lui ien passer.* Elle lui dicta sa formule de demande : « *Madame, voulez-vous bien avoir la onté de me prêter votre chapeau.* » Tout ce qui tait dans le salon se récria sur cette fantaisie, la nère et l'enfant y persistèrent; M. de Genlis s'en noqua un peu aigrement, je vis que madame l'Estourmelle allait se fâcher; alors je me levai, et, sacrifiant généreusement mon joli chapeau, 'allai prier madame d'Estourmelle de le détacher, ce qu'elle fit avec empressement, car l'enfant s'impatientait violemment. Madame d'Estourmelle m'embrassa, loua beaucoup ma douceur, ma complaisance et mes beaux cheveux. Elle soutint que j'étais cent fois mieux sans chapeau, quoique je fusse tout ébouriffée, et que j'eusse une figure très-ridicule, avec une grande parure et cette coiffure en désordre. Mon chapeau fut livré à l'enfant sous la condition *de ne pas le gâter.* Mais en moins de dix minutes le chapeau fut déchiré, écrasé, et hors d'état d'être jamais porté. J'eus grand soin les jours suivans de me coiffer en cheveux sans chapeau et sans fleurs. Mais par malheur cet enfant gâté était re-

connaissant; il s'attacha à moi avec une passion démesurée, et ne voulut plus me quitter; dès que j'étais dans le salon il s'établissait sur mes genoux; il était fort gras et fort lourd, il m'assommait, chiffonnait mes robes, et même les déchirait en posant sur moi des quantités de joujoux. Je ne pouvais ni parler à qui que ce fût ni entendre un mot de conversation, et il m'était impossible de m'en débarrasser même pour jouer aux cartes. Dans tous mes petits voyages je portais toujours ma harpe; on voulut m'entendre, il n'y eut pas moyen, tandis que je jouais, d'empêcher l'enfant (qui se tenait debout près de la harpe) de jouer aussi avec les cordes de la basse, ce qui formait un accompagnement peu agréable. Lorsque j'eus fini on vint prendre ma harpe pour l'emporter, l'enfant s'y opposa en faisant des cris terribles. La harpe resta, il en joua à sa manière, il égratigna les cordes, en cassa plusieurs, et dérangea totalement l'accord. Quand on représentait à madame d'Estourmelle que cet enfant devait m'importuner beaucoup, elle me demandait si cela était vrai, et elle prenait au pied de la lettre la politesse de ma réponse, en ajoutant qu'à mon âge on était charmé d'avoir un prétexte de s'amuser

ıne manière enfantine, et que je formais avec
ı fils un *tableau délicieux*. Au vrai cet enfant
n'était pas aussi désagréable que tout le monde
croyait, non que j'aimasse ses jeux, mais sa
rsonne m'intéressait et me divertissait. Il était
i, caressant, original, et il n'avait rien de
échant. Avec une éducation passable on en au-
it facilement fait un enfant charmant. Sa pau-
e mère a bien payé la folie de cette mauvaise
ucation; l'année d'ensuite l'enfant, pour la
emière fois de sa vie, eut un peu de fièvre;
refusa toute boisson, et demanda avec fureur
s alimens les plus malsains; une légère indispo-
ion devint une maladie sérieuse, et bientôt
ortelle, parce qu'il fut impossible de lui faire
rendre une seule drogue, et que toutes les ten-
tives en ce genre lui causaient des accès de co-
re qui allaient jusqu'aux convulsions. Il mou-
ıt à six ans, et il était naturellement très-
obuste et parfaitement bien constitué!

En retournant à Genlis par Péronne mon beau-
ère tomba dangereusement malade dans cette
ille d'une fièvre putride. M. de Genlis fit ap-
eler sur-le-champ le plus célèbre médecin de la
ille; celui-ci demanda aussitôt à faire une con-
ultation avec un autre médecin de Péronne, et

le résultat de la consultation fut que l'un décl
que si le malade n'était pas saigné sous vin
quatre heures, sa mort était certaine, et l'au
soutint que la saignée serait mortelle. Com
frère et comme le seul héritier de deux c
mille livres de rentes (la terre de Genlis et
substitution de celle de Sillery), M. de Genli
trouva dans le plus affreux embarras. Il prit
parti sans balancer; mon beau-frère n'avait c
fiance qu'en son médecin, un Allemand nom
Weiss [1] : il était à Paris; mais nous calculâ
que l'on pouvait avoir sa réponse sous vin
quatre heures. M. de Genlis, sous la dictée
médecins, écrivit l'état du malade et la consu
tion ; il conjurait Weiss de venir à Péronne,
du moins d'envoyer son avis. Ensuite il fit pa
à franc-étrier celui de nos gens qui courait
mieux la poste, en lui ordonnant d'aller ven
à terre et de revenir de même. M. Weiss
voulut pas faire le voyage, mais il envoya u
excellente consultation qui défendait expres
ment la saignée. Le courrier revint en *dix-ne*
heures; le marquis de Genlis fut sauvé, et dut

[1] C'est ce même médecin qui a trouvé la composition d
spécifique certain pour les laits répandus des femmes en couc
(*Note de l'auteur.*)

vie à son frère. Nous restâmes vingt-deux jours à Péronne, à l'auberge de la poste. J'y montais à cheval tous les jours; les dames des châteaux d'alentour m'envoyaient des fruits, du poisson, des légumes et des fleurs; avant de partir j'allai les remercier. Je mangeai là des poires et des pêches excellentes. Peu de temps après notre retour à Genlis, mon beau-frère, à peine convalescent, partit pour Paris, et nous allâmes, M. de Genlis et moi, à Arras, où était le régiment des grenadiers de France. Le comte de Guines (depuis duc de Guines) y avait une superbe maison qu'il me prêta. J'y restai trois semaines, je m'y amusai beaucoup; on m'y donna de charmantes fêtes. Les officiers des grenadiers de France jouèrent pour moi la comédie sur le théâtre de la ville; on me donna des bals parés et masqués. Un sous-lieutenant, M. de Saint-P***, que j'ai depuis rencontré dans le monde, était très-occupé de moi; voulant profiter d'un bal masqué pour m'approcher librement, il imagina de se déguiser *en muet;* il ne me quitta pas durant tout le bal, en ne me disant jamais que *ha, ha, ha,* en me montrant sa bouche pour me faire comprendre qu'il était muet. Je partis d'Arras à deux heures après minuit, pour sauver un déserteur qui de-

vait être fusillé le même jour à dix heures du matin. Le chevalier de Monchat, major des grenadiers de France, s'intéressait vivement à cet infortuné; il trouva le moyen, de concert avec M. de Genlis, sans se compromettre, de le faire évader de prison, à onze heures du soir, de l'amener dans notre maison, où on l'enferma dans le cabinet de M. de Genlis. M. le comte d'Audick me donnait un souper dansant; j'y fus d'une extrême distraction, ne pensant qu'à notre déserteur que j'avais peur qu'on ne nous reprît. Je quittai la fête à minuit et demi. Nous avions fait demander les portes au commandant pour deux heures: on ne pouvait les ouvrir à une telle heure dans une ville de guerre qu'avec une permission particulière. M. de Genlis fit prendre au déserteur un habit de sa livrée; nous partîmes à une heure et demie; le déserteur monta derrière notre voiture. En passant la porte de la ville, je n'avais pas une goutte de sang dans les veines, tant je craignais pour ce pauvre déserteur. A quatre lieues d'Arras, il trouva un cheval sur la grande route; nous nous arrêtâmes; il vint à la portière pour nous remercier; je pleurais de joie de le voir sauvé! M. de Genlis me dit de l'embrasser, ce que je fis de tout mon cœur. Contribuer à

uver la vie d'un homme est un bonheur qui isse un souvenir ineffaçable.

En arrivant à Genlis, des lettres de Paris nous pprirent que mon beau-frère était retombé dan- reusement malade. M. de Genlis partit sur-le- amp pour Paris. Il m'avait promis de m'écrire, eux postes arrivèrent sans m'apporter de nou- elles ; alors je dis à M. Blanchard que j'étais fort quiète, et que je voulais absolument aller à aris. On avait emmené toutes les voitures, il ne estait qu'une petite voiture de chasse très-fragile, n mauvais état, et dont on avait besoin au châ- au. Je promis de ne la prendre que pour aller squ'à Noyon (à quatre lieues de Genlis), je dis ue je me flattais de trouver dans cette ville une oiture à louer. M. Blanchard me donna dix louis our mon voyage, et je partis sur-le-champ avec ademoiselle Victoire, et un domestique à che- al. Au vrai, j'avais beaucoup moins d'inquiétude, ue de désir de faire une course à Paris. Au fond e l'âme, je ne croyais pas trouver de voiture à oyon, mais j'étais décidée à partir de là à franc- trier pour me rendre à Paris, et, en conséquence, e mis un habit de cheval, avec ma jupe d'amazone, ue je me promis de quitter en sortant de Noyon. rrivée à Noyon, à quatre heures après-midi,

au mois de novembre, le maître de poste me d
qu'il n'avait point de voitures; j'en fus charm
intérieurement; je demandai trois chevaux
poste, un pour moi, un pour mon laquais, et
troisième pour ma femme de chambre. A c
mots, mademoiselle Victoire éclata de rir
croyant que c'était une plaisanterie; je l'assur
d'un ton si ferme, que telle était ma volonté, d
moins pour moi, qu'elle n'en douta point; el
resta stupéfaite. Je lui dis cependant qu'elle éta
maîtresse de ne pas me suivre, mais que j'éta
décidée à partir ainsi. Elle avait monté à cheval e
partie de plaisir plusieurs fois, et continuelleme
à âne; elle était forte et courageuse; je n'eus p
beaucoup de peine à lui persuader qu'elle cou
rait la poste à merveille. Lemire, mon domest
que, qui était l'homme du monde le plus sérieu
et le moins sage, nous proposa deux choses q
j'acceptai, l'une de prêter à mademoiselle Vi
toire des culottes et une redingotte pour couri
dit-il, *décemment*, l'autre de mettre des bott
fortes. Il me donna les siennes; comme ell
étaient beaucoup trop larges, il m'empailla l
jambes fort adroitement; alors, transportée d
joie, pendant que mademoiselle Victoire faisa
sa toilette, je demandai le maître de poste, et j

i signifiai mon dessein; cet homme, qui était rt attaché à M. de Genlis, fut très-effrayé de tte résolution; pour la motiver, je l'assurai 'une affaire de la plus grande importance m'ap- lait à Paris, et je le pressai de faire seller nos evaux; il me dit qu'il m'en allait chercher excellent qui n'était pas dans la maison. Il urut toute la ville pour avoir une voiture, et, mon grand déplaisir, il en trouva une, mais i n'avait ni glaces, ni rideaux par devant. Je grettai mes bottes fortes et la gloire de faire ngt-cinq lieues à franc étrier. Mademoiselle ctoire resta habillée en homme; j'ôtai ma jupe; us courûmes toute la nuit, et à toutes les pos- je descendais, enchantée d'être prise pour un mme, demandant toujours du jambon pour re relever les servantes auxquelles je disais utes sortes de folies. Mademoiselle Victoire était pas de fort bonne humeur; il pleuvait à rse, et elle n'avait point de chapeau; je lui is sur le visage un mouchoir de soie rouge. A première poste elle descendit avec moi pour chauffer; et pour m'imiter, elle fit quelques aceries à une servante, qui lui répondit brus- ement : *Vous êtes trop laid.* Mademoiselle Vic- re avait cependant une assez belle figure, mais

le mouchoir de soie s'était déteint sur son visag
et l'avait rendu de couleur écarlate, ce qui
donnait un aspect effrayant.

M. de Genlis fut étrangement surpris de
voir arriver ; son frère était hors de danger, m
avait besoin de ses soins, et il fut décidé que no
resterions six semaines à Paris. Je vis ma mèr
madame de Montesson, madame de Boulainv
liers, cousine de M. de Genlis, madame la m
quise de Saint-Chamant, sœur de madame
Sailly. J'allai à un bal paré que donna l'ambass
deur d'Espagne. Mais madame de Puisieux et
fille, madame la maréchale d'Étrée, toujou
brouillées avec M. de Genlis, persistèrent à
pas nous recevoir. Au bout de cinq semaine
mon beau-frère fut rétabli, il commença à n
gocier son mariage avec mademoiselle de V
meur, riche orpheline et nièce du chevali
Courten, un Suisse dont elle était héritière. No
allions de temps en temps souper chez ma tan
de Sercey, qui demeurait toujours au cul-de-s
de Rohan. Un soir que nous en revenions à n
nuit et demi, mon mari, son frère et moi, av
des chevaux de remise, et que nous montions
pas la rue des Fossés-M.-le-Prince, un homm
vint se jeter devant la voiture, en criant que

ocher l'avait renversé, ce qui était faux et im-
ossible ; il arrêta le cocher en l'accablant d'in-
ures, aussitôt trois hommes sortirent d'une allée
t vinrent se joindre à lui. A cet aspect, nos deux
omestiques s'enfuirent, et M. de Genlis, mettant
épée à la main, s'élance de la voiture en disant
son frère de rester avec moi ; mais je conjurai
e marquis de Genlis d'aller au secours de son
rère, et, comme il hésitait, je me précipitai à
as de la voiture, en criant à M. de Genlis : *Ne*
uez personne, ne frappez pas de la pointe. Ma
lus grande frayeur était que cette rixe ne devînt
n combat sanglant. Mon beau-frère mit l'épée
la main, et ces brigands se sauvèrent. Si j'eusse
é seule dans la voiture, j'aurais été volée. Cette
venture, que M. de Genlis aimait à conter, fit
eaucoup d'honneur à mon courage, déjà célè-
re par ma témérité à cheval.

Nous retournâmes à Genlis passer le reste de
hiver, j'en revins grosse de cinq mois, au com-
encement du printemps, et nous retournâmes
Paris pour le mariage de mon beau-frère. Il
ousa mademoiselle de Vilmeur, âgée de quinze
ns ; M. le marquis de Puisieux consentit à lui
rvir de père, et mon beau-frère décida que je
i servirais de mère : ce qui fut assez singulier,

non-seulement parce que je n'avais que trois ans et demi de plus que la mariée, mais parce que j'allais voir, pour la première fois, à cette cérémonie ce chef de la famille qui m'avait jusque-là montré tant de rigueur, et qui serait obligé de me conduire dans l'église; ce qu'il fit de fort bonne grâce. Il était très-paré; il avait son cordon bleu passé par-dessus son habit, il me parut éblouissant et terrible. Comme il me donnait la main, il s'aperçut que je tremblais : « Vous avez froid, Madame, » me dit-il, je répondis naïvement, *ce n'est pas cela.* Il m'a dit depuis que le ton dont je prononçai ces paroles, le toucha jusqu'aux larmes. Le repas de noce se fit avec une grande magnificence à la campagne chez le chevalier Courten (à la Planchette); presque toute la famille y vint. Madame de Puisieux, sa fille la maréchale d'Étrée, madame la princesse de Benting, monsieur et madame de Noailles, le duc d'Harcourt, et beaucoup d'autres. Mes amis, monsieur et madame de Balincour et madame de Sailly, n'y étaient pas, ni M. de Souvré; je les regrettai bien. Je fus traitée avec beaucoup de politesse, mais froidement par toutes les dames; je gardai un profond silence. On s'occupa à l'excès de ma belle-sœur; on vanta sa beauté, madame de Puisieux et la

maréchale la caressèrent excessivement. Je crus m'apercevoir qu'on y mettait un peu d'affectation; cette idée m'ôta ma timidité. Toutes les fois qu'on a eu le dessein de me piquer, je ne sais quelle fierté m'a constamment mise au dessus de l'offense qu'on voulait me faire, en me donnant une indifférence parfaite. Il arriva à cette noce un incident dont on a beaucoup parlé, et sur lequel on a inventé une anecdote tout-à-fait fausse, que j'ai lue imprimée dans mille recueils. Le comte d'Hérouville était parent du chevalier Courten et son ami; il avait reçu un billet d'invitation, mais pour lui seul. Il était marié depuis dix ans à la fameuse *Lolotte*, qui se conduisait très-bien depuis son mariage, mais qu'aucune femme ne voyait. Elle avait trente-six ans, elle était encore très-belle et très-agréable; elle avait beaucoup d'esprit et des manières charmantes. Le comte d'Hérouville fit la fausse démarche de l'amener; il aurait mieux fait de ne pas venir, puisqu'elle n'était pas invitée. Elle fut très-grossièrement reçue, excepté par le chevalier Courten et par MM. de Genlis, et pendant le dîner on dit en général plusieurs choses piquantes, dont elle ne pouvait que trop se faire l'application. Rien ne m'a jamais fait plus de pitié; elle eut un très-bon maintien.

Après le dîner, ma belle-sœur lui offrit, comm aux autres dames, un sac et un éventail et l'em brassa. A cette action, qui était indispensable deux femmes haussèrent les épaules, et les autre firent d'étranges mines. Tous les hommes alors s déclarèrent pour la belle opprimée, et furent dè c moment très-aimables pour elle. Toutes les fem mes prirent de l'humeur; cette scène fut trè singulière. Le chevalier Courten était au suppl ce, le pauvre M. d'Hérouville souffrait cruelle ment, il s'en alla de bonne heure. Aussitôt qu' fut sorti avec sa femme, M. de Genlis s'écria « Mon Dieu, que madame d'Hérouville es belle!... » Tous les hommes firent son éloge chacun avait envie de la venger. On conta le len demain dans tout Paris qu'un moment aprè l'arrivée de madame d'Hérouville, la petite chien ne, appelée *Lolotte*, de madame de Puisieux étant entrée dans le salon, madame de Puisieu lui avait dit à haute voix : *Allez-vous-en, Lo lotte, vous n'êtes pas faite pour être en bonn compagnie.* Cela est absolument faux, madam de Puisieux n'avait point amené sa chienne, e rien de semblable n'a été dit.

Toute la compagnie resta jusqu'à onze heures du soir. Mais les nouveaux mariés, M. de Genli

et moi nous passâmes six jours dans cette maison. Ce temps me suffit pour prendre une grande amitié pour ma belle-sœur. Elle était belle, et sa figure eût été charmante, sans un rire désagréable, qui ne montrait pas de belles dents, et qui laissait voir deux doigts de gencives toujours gonflées; mais quand elle ne riait pas, son visage était beau et très-agréable; aussi M. de Villepaton disait d'elle : *Que sérieusement parlant elle était très-jolie.* Elle avait reçu une éducation fort négligée, cependant elle n'était jamais oisive, elle aimait l'ouvrage, brodait parfaitement, et était adroite comme une fée. Elle était très-violente et fort contrariante, elle avait des obstinations d'enfant, mais au fond elle était bonne, obligeante, naturelle et très-gaie. Nous n'avons jamais eu ensemble la plus légère dispute, et je fus enchantée d'avoir une compagne si jeune et si aimable pour moi.

Le chevalier Courten, maître de la maison et oncle de ma belle-sœur, était un vieillard de soixante-dix-sept ans, aussi aimable que spirituel. Il avait servi avec beaucoup de distinction à la guerre et dans diverses négociations; il avait vu beaucoup de choses et les contait avec un charme particulier; je n'ai jamais vu à cet âge plus de gaî-

té, de douceur, de mémoire et d'agrément. Il joignait à l'usage du monde et au ton de la cour de France, un grand naturel, et une sorte de naïveté qui tenait aux mœurs de la Suisse son pays, et qui donnait à sa conversation et à son esprit quelque chose de jeune et d'original qui le rendait le plus intéressant et le plus agréable de tous les vieillards.

En quittant la Planchette nous allâmes tous à Genlis. Mon frère passa cette année à Genlis; il venait d'être reçu dans le génie, et avait subi son examen du cours de Bezout avec la plus grande distinction; en effet, il montrait un génie extraordinaire pour les mathématiques. J'eus une grande joie de le revoir; il était fort joli, très-naïf et d'une gaîté d'enfant très-aimable et qui me convenait parfaitement. Un soir qu'il y avait du monde au château, et que ma belle-sœur et MM. de Genlis jouaient après le souper au reversi, mon frère me proposa une promenade dans la cour, qui était immense, sablée et remplie de fleurs; j'y consentis. Quand nous fûmes dans la cour, il eut envie d'aller faire un tour dans le village; je ne demandai pas mieux : il était dix heures, tous les cabarets étaient éclairés, et l'on voyait, à travers les vitres, les paysans buvant du cidre; je remarquai avec surprise qu'ils avaient tous l'air très-grave.

Il prit à mon frère une gaîté, il frappa con-re les vitres en criant : *Bonne gens, vendez-ous du sacré chien?* et après cet exploit il m'en-raîna dans une petite ruelle obscure, à côté de ces abarets, où nous nous cachâmes en mourant de re. Notre joie s'augmenta encore en entendant le abaretier sur le pas de sa porte, menacer de coups e *gourdin les polissons* qui avaient frappé aux vi-es. Mon frère m'expliqua que *sacré chien* voulait ire de l'eau-de-vie. Je trouvai cela si charmant, ue je voulus aller à un autre cabaret voisin, ire cette jolie demande, qui eut le même suc-ès; nous répétâmes plusieurs fois cette agréable laisanterie, nous disputant à qui dirait *sacré hien*, et finissant par le dire en duo, et toujours chaque fois nous sauvant à toutes jambes dans petite ruelle, où nous faisions des rires à tom-er par terre. Heureux âge où l'on est trans-orté d'aise à si bon marché, quand rien en-ore n'a exalté l'imagination et troublé le cœur!

Mon frère resta six semaines avec nous. M. de enlis, avec beaucoup de grâce, lui donna tout e qui pouvait lui être utile ou agréable dans une arnison où il devait rester long-temps. Il allait Mézières; nous nous promîmes de nous écrire égulièrement, et nous tînmes parole.

Nous retournâmes à Paris M. de Genlis et m au mois d'août, dans une jolie maison avec u jardin dans le cul-de-sac Saint-Dominique, do mon beau-frère avait loué le rez-de-chaussé et dont nous louâmes le premier. Là j'attendis moment de mes couches. L'idée que j'allais dev nir mère, me rendit beaucoup plus raisonnable j'avais commencé depuis quelques mois un ou vrage que j'intitulai : *Réflexions d'une mère d vingt ans*, quoique je n'en eusse que dix-neu Cet ouvrage, que j'ai perdu vingt-cinq ans apr avec tant d'autres manuscrits, n'avait rien de ro manesque, et j'en ai pris par la suite beaucou d'idées que j'ai mises dans *Adèle et Théodore* Je lisais toujours l'histoire avec une grande appl cation; et, pour me délasser, je lisais des théâ tres et des poésies. J'entrepris, dans ce temps les volumineux voyages rédigés par l'abbé Pré vost, et je les achevai sans passer une ligne, li sant même les doubles relations.

Le quatre septembre j'accouchai de ma chèr Caroline, de cette créature angélique, qui a fai pendant vingt-deux ans mon bonheur et ma gloire et dont la perte irréparable a été la plus grand douleur et le plus grand malheur de ma vie ! Elle vint au monde belle comme un ange, et ce vi-

ge enchanteur a été, depuis l'instant de sa nais-
nce jusqu'au tombeau, ce qu'on a jamais vu de
us parfait; je ne la nourris point, ce n'était
oint la mode encore; d'ailleurs, dans notre si-
ation, je ne l'aurais pas pu, étant obligée d'être
ujours en courses et en voyages. Elle fut nour-
e à deux petites lieues de Genlis, dans un vil-
ge appelé Comanchon. Que de sentimens
ouveaux me fit éprouver le bonheur d'être
ère! que j'aimais cette enfant! que la vie me
vint chère, et avec quel vif intérêt je jetais
s yeux sur l'avenir, auquel je n'avais jamais
nsé! J'y découvrais une nouvelle existence
ille fois préférable à la mienne propre.

Neuf jours après mes couches, madame la ma-
chale d'Étrée vint me voir, elle m'apporta, en
ésent, de très-belles étoffes des Indes, et m'an-
nça que son père et sa mère me recevraient
ec plaisir, et que madame de Puisieux me pré-
nterait à la cour aussitôt que je serais relevée
couches. Au bout de cinq semaines j'allai chez
adame de Puisieux, dont j'avais une peur ex-
ème; comme de ma vie je n'ai fait des avances
and on a eu de la sécheresse pour moi, je fus
s-froide et très-silencieuse. Je ne lui plus guère.
uit jours après, elle me mena à Versailles, ce

qui fut un vrai supplice pour moi, parce que c fut tête à tête dans sa voiture. Elle ne me parl que de la manière dont je devais me coiffer, m'ex hortant d'un ton critique à ne pas me coiffer s haut qu'à mon ordinaire, m'assurant que cel déplairait beaucoup à Mesdames et à la vieill reine. Je répondis simplement : « Il suffit, Ma dame, que cela vous déplaise. » Cette répons parut lui être agréable, mais aussitôt après je re tombai dans mon profond silence, et je vis qu je l'ennuyais beaucoup. A Versailles, nous logeâ mes dans le bel appartement du maréchal d'Étrée le maréchal fut charmant pour moi; je le regar dais avec un vif intérêt; je savais qu'il avait eu les plus éclatans succès à la guerre, et qu'il étai d'ailleurs l'une des meilleures têtes du conseil. Il joignait à sa gloire la bonhomie la plus aimable et une bonté parfaite. Mesdames de Puisieux et d'Étrée me persécutèrent véritablement le lende main, jour de ma présentation; elles me firent coiffer trois fois, elles s'arrêtèrent à la manière qui me messeyait le plus, et qui était la plus go thique. Elles me forcèrent de mettre beaucoup de poudre et beaucoup de rouge, deux choses que je détestais; elles voulurent que j'eusse mon *grand corps* pour dîner, afin, disaient-elles, de m'y

outumer; ces grands corps laissaient les épau-
découvertes, coupaient les bras et gênaient
riblement; d'ailleurs, pour montrer ma taille,
s me firent serrer à outrance.

La mère et la fille eurent ensuite une dispute
-aigre au sujet de ma collerette, sur la ma-
re de l'attacher; elles étaient assises, et j'étais
out et excédée pendant ce débat. On m'atta-
et l'on m'ôta au moins quatre fois cette col-
ette; enfin, la maréchale l'emporta de vive
ce d'après la décision de ses trois femmes de
mbre, ce qui donna beaucoup d'humeur à
lame de Puisieux. J'étais si lasse que je pou-
à peine me soutenir, lorsqu'il fallut aller
er. On me fit grâce du grand panier pour le
er, quoiqu'il fût question un moment de me
faire prendre pour m'y accoutumer aussi.
sque le maréchal m'aperçut, il s'écria : « Elle
op de poudre et trop de rouge; elle était cent
plus jolie hier. » Madame de Puisieux le fit
de ma collerette, qu'il approuva, et tout le
er se passa en discussions sur ma toilette. Je
nangeai rien du tout, parce que j'étais si ser-
que je pouvais à peine respirer. En sortant
able le maréchal passa dans son cabinet; je
ai livrée à la maréchale et à madame de Pui-

sieux, qui me firent achever ma toilette, c'est-
dire mettre mon panier et mon bas de robe, e
suite répéter mes révérences, pour lesquelles j
vais pris un maître : c'était alors Gardel [1] q
apprenait à les faire. Ces dames furent très-co
tentes de cette répétition; mais madame de Pu
sieux me défendit de repousser doucement
arrière avec le pied mon bas de robe, lorsque
me retirais à reculons, en disant *que cela éta
théâtral.* Je lui représentai que, si je ne repo
sais pas cette longue queue, je m'entortillera
les pieds dedans, et que je tomberais; elle répé
d'un ton impérieux et sec que *cela était théâtra*
je ne répliquai rien : ensuite ces dames s'habi
lèrent; pendant ce temps je m'ôtai adroiteme
un peu de rouge, mais malheureusement, a
moment de partir, madame de Puisieux s'e
aperçut, et me dit : « Votre rouge est tomb
mais je vais vous en remettre; » et elle tira de
poche une boîte à mouches, et me remit du rou
beaucoup plus foncé que celui que j'avais aup
ravant. Ma présentation se passa fort bien, el
avait fort bon air parce qu'il y avait beaucou

[1] Gardel était à l'Opéra depuis plusieurs années maître d
ballets de la cour et maître de danse de la reine, alors dauphin
(*Note de l'éditeur.*)

e femmes. Le roi Louis XV parla beaucoup à
nadame de Puisieux, et lui dit plusieurs choses
gréables sur moi. Quoiqu'il ne fût plus jeune,
me parut bien beau; ses yeux étaient d'un bleu
ès-foncé, des *yeux bleu de roi*, disait M. le
rince de Conti, et son regard était le plus im-
osant qu'on puisse imaginer. Il avait, en par-
nt, un ton bref, et un laconisme particulier,
ais qui n'avait rien de dur et de désobligeant:
nfin, il y avait dans toute sa personne quelque
ose de majestueux et de royal, qui le distin-
uait extrêmement de tous les autres hommes.
n bel extérieur dans un roi n'est nullement
ne chose indifférente; le peuple, et la plus grande
rtie des nations, ne peuvent qu'apercevoir à
dérobée ces grandes puissances de la terre; ils
regardent avec une avide curiosité, l'impres-
on qu'ils reçoivent de cet examen est ineffa-
able, et elle a la plus grande influence sur
urs sentimens. Un maintien noble, une phy-
nomie ouverte, l'expression de la sérénité, un
urire agréable, des manières douces et polies
nt, pour les princes, des dons précieux, et que
ducation peut donner jusqu'à un certain point.
s manières farouches ou dédaigneuses les font
ir; s'ils ont l'air sombre et soucieux, ils inspi-

rent la défiance et l'effroi; s'ils ont une tournure ignoble et ridicule, on les méprise, surtout en France où les derniers individus du peuple ont le tact le plus fin et le plus sûr pour saisir toutes les nuances qui peuvent exprimer par le ton, les gestes et le regard, les divers mouvemens de l'âme.

M. le dauphin, fils de Louis XV, venait de mourir, on en portait encore le grand deuil; je fus présentée à la vieille reine, fille de Stanislas, roi de Pologne; cette princesse, déjà attaquée de la maladie de langueur dont elle mourut quinze ou dix-huit mois après, était couchée sur une chaise longue. Je fus très-frappée de lui voir un bonnet de nuit de dentelle, avec de grandes girandoles de diamans [1]. Elle m'intéressa beaucoup, parce qu'on disait que c'était la mort de son fils qui la conduisait au tombeau. C'était une charmante petite vieille, elle avait conservé une très-jolie physionomie et un sourire ravissant. Elle était obligeante, gracieuse, et le doux son de sa voix, un peu languissante, allait au cœur. Sa conduite entière avait toujours été d'une pureté

[1] Boucles d'oreilles de ces temps, qu'on ne portait que dans la grande parure.

(*Note de l'auteur.*)

irréprochable : elle était pieuse, bonne, charitable; elle aimait les lettres, et les protégea avec discernement. Elle avait beaucoup de finesse dans l'esprit, on citait d'elle une grande quantité de mots charmans. Je fus ensuite présenté à Mesdames et aux Enfans de France; le soir j'allai au jeu de Mesdames. On me mena chez madame la duchesse de Civrac, dame d'honneur de madame Victoire. Son mari avait de très-grandes obligations à M. de Puisieux, qui l'avait fait nommer à l'ambassade de Vienne, où il était alors. Madame de Civrac était charmante par le naturel et la bonté [1]. Malgré mon extrême timidité, je me trouvai tout de suite à mon aise avec elle; et j'ai cultivé sa bienveillance jusqu'à sa mort. Peu de jours après ma présentation, nous retournâmes à Genlis. J'y passai un été fort agréable; nous y jouâmes la comédie sur le théâtre fait par le *chevalier don Tirmane*, où nous avions déjà joué plusieurs pièces. Dans le cours de cet été nous jouâmes *Nanine*, les *Précieuses ridicules*,

[1] Ce n'est pas celle dont j'ai parlé au commencement de ces mémoires : le mari de celle-ci était Civrac de Durfort, père du duc de Lorges et de madame de Donnisan qui, ainsi que sa fille, a joué un si grand rôle dans la Vendée pendant la révolution.
(*Note de l'auteur.*)

le *Méchant*, et la *Comtesse d'Escarbagnas*; les meilleurs acteurs étaient M. de Genlis et moi; ma belle-sœur, malgré toutes mes leçons, ne jouait pas bien, mais elle n'y mettait nulle prétention. Nous avions pour spectateurs nos voisins et nos paysans, qui firent des éclats de rire immodérés dans la scène larmoyante de la reconnaissance de Nanine et de son père, parce qu'ils reconnurent un de nos voisins âgé de trente-cinq ou trente-six ans, qui jouait Philippe Humbert, et que la perruque blanche qu'il avait mise pour se donner l'air d'un vieillard, leur parut la chose du monde la plus comique. M. Le Pelletier de Morfontaine, intendant de Soissons, vint à nos spectacles. Je venais d'apprendre l'antique institution de *la Rosière de Salency* [1], j'en parlai

[1] La manière dont j'ai appris l'existence des rosières de Salency fut assez plaisante. J'avais dix-huit ans, Salency est à quatre lieues de la terre que j'habitais depuis deux ans et j'ignorais jusqu'au nom de ce village devenu si fameux depuis.

Nous jouions la comédie. L'un de nos acteurs principaux, nommé M. Matigny, était en même temps magistrat de Chauny et bailli de Salency. Un jour que nous voulions le retenir à coucher pour faire une répétition le lendemain, il nous dit qu'il était obligé d'aller dans un village voisin. — « Et pourquoi? lui demandai-je. — Oh! répondit-il, pour cette bêtise qu'ils font tous les ans. — Quelle bêtise? — Il faut que j'aille là en qualité de juge, pour entendre pendant quarante-huit heures tous

avec enthousiasme à M. de Morfontaine, et il fut décidé que nous irions à Salency couronner

es verbiages et tous les commérages imaginables. — Et sur quel ujet? — Une vraie bêtise comme je vous le disais : il s'agit l'adjuger, non pas une maison, ou un pré ou un héritage, mais ne rose.... » En disant ces paroles, le bailli se mit à rire de oitié, persuadé que je partageais le mépris que lui inspirait une outume si ridicule à ses yeux : mais ce seul mot, *une rose*, ne faisait présumer qu'il s'agissait de quelque chose d'intéressant. « Comment? repris-je, une rose! vous devez donner ne rose? — Eh! mon Dieu, oui ! c'est moi qui dois décider ette grave affaire. C'est une vieille coutume établie là, dans es temps barbares : il est étonnant que, dans un siècle aussi clairé que le nôtre, on n'ait pas aboli une puérilité qui me fait aire tous les étés dix ou douze lieues dans des chemins de traverse abominables, car il faut que pour cette niaiserie je fasse eux voyages... — Le don d'une rose ne me paraît pas trop arbare : mais à qui donc offrez-vous cette rose? — A une aysanne réputée la plus sage et la plus soumise à ses parens.... — Et l'on s'assemble pour lui donner publiquement une rose? — N'est-ce pas là une belle récompense pour une pauvre créature qui manque souvent de pain? — Et quand la cérémonie aura-t-elle lieu? — J'y vais demain pour entendre les dépositions, recueillir les suffrages et proclamer la rosière; et j'y retournerai dans un mois pour ce qu'ils appellent le couronnement. — Oh! certainement je m'y trouverai. — On peut voir cela une fois pour se divertir, cela vous fera rire. Ce qu'il y a de plus drôle, c'est l'importance que ces bonnes gens mettent à cette cérémonie, et la morgue et la joie des parens de la rosière ce jour-là. On croirait qu'ils ont gagné le gros lot. Cela vous amusera un moment; mais quand il faut revoir cela tous les

la rosière. Je donnai à la rosière un habit et une vache, M. de Morfontaine fit une dotation à perpétuité. Il avait fait venir des musiciens, il me donna un très-joli bal dans une grange décorée d'une manière charmante avec des lanternes de couleur, des feuillages et des guirlandes de roses. MM. de Sauvigny, Feutry et de Genlis, firent de jolis couplets sur cette fête; ceux de M. de Genlis furent envoyés à Paris; on les trouva si agréables, qu'on les fit mettre dans *le Mercure*. Il y en avait un qui m'était adressé, et j'avouerai que, lorsque je le vis imprimé, j'en fus beaucoup plus flattée que je ne l'avais été en l'entendant chanter dans la grange de Salency.

Comme M. de Genlis avait voulu porter ma harpe à Salency, j'en jouai dans la grange avant le bal, ce qui causa aux bons Salenciens et aux musiciens de Noyon un enthousiasme inexprimable; M. Feutry fit, à ce sujet, le couplet sui-

ans, c'est une chose fastidieuse pour un homme raisonnable. » Cette explication n'était pas romanesque, cependant elle ne m'en inspira pas moins le désir le plus ardent de voir couronner la rosière de Salency. Quelques jours après, M. Lepelletier de Morfontaine, intendant de la province, vint nous voir. Il avait l'ame noble et bienfaisante, je lui parlai de la rosière, et il fut décidé que nous irions présider à son couronnement.

(*Souvenirs de Félicie.*)

vant, que je ne cite que parce qu'il fut bien véritablement un impromptu ; il l'a fait imprimer dans ses œuvres :

SUR L'AIR : *De tous les capucins du monde.*

Genlis, votre harpe magique
Efface l'instrument antique
Dont on nous vante les succès.
Par lui Saül vit disparaître
Et ses transports et ses accès,
Et vous en faites ici naître.

En faveur du chant, de la fête, de l'à-propos et de l'impromptu, je passai à M. Feutry cette éternelle réminiscence de Saül et de David, qui me causait ordinairement tant d'ennui. Il y a des momens où tout réussit, il faut savoir les saisir. Tout ce qui tient à cette journée, m'a laissé un souvenir délicieux sur lequel j'aime à m'arrêter !...

M. de Sauvigny fit un poème en prose, intitulé *la Rosière de Salency*, qu'il me dédia ; par la suite je fis, sur le même sujet, une comédie qui se trouve dans mon Théâtre d'Éducation. Sept ou huit ans après, les rosières de Salency eurent un procès avec leur seigneur, qui refusait, sans nulle raison, à la rosière, de lui donner la main pour la conduire à l'église, et de lui fournir la couronne de roses et le cordon bleu,

en mémoire de celui que Louis XIII étant à Varennes, près de Salency, envoya à la rosière par son capitaine des gardes. Le vertueux prieur de Salency fit un voyage à Paris pour ce ridicule procès ; il vint me voir, me conta cette histoire, et je fis, pour les rosières, un mémoire que je donnai au prieur ; ce mémoire fut porté au conseil, et les rosières gagnèrent leur procès. Le mémoire était fait au nom du prieur ; il le présenta à la reine, qui s'intéressa vivement à cette affaire. En reconnaissance de tout ce que M. de Morfontaine avait fait pour les rosières, je lui promis d'aller le voir à Soissons ; j'y allai, en effet, avec M. de Genlis ; nous y passâmes quinze jours à l'intendance, dans des fêtes continuelles. Je vis là, pour la première fois, Dorat, que je trouvai très-aimable, non parce qu'il fit, pour moi, des vers charmans, mais parce qu'en effet il avait un ton et des manières fort agréables, et qu'il causait bien, la chose du monde la plus rare parmi les beaux-esprits. M. de Morfontaine faisait beaucoup de bien dans son intendance ; il avait de l'esprit, des sentimens nobles, de la galanterie, de la magnificence ; il aimait les arts, les talens, mais il avait la manie de composer des vers, et le malheur de les faire toujours ridicu-

s. C'est lui qui inspira ce couplet au chevalier
e Boufflers :

Mon pauvre Mortfontaine,
Dis à quelle fontaine
Tu puises tes couplets,
Pour n'y puiser jamais.

De Soissons nous retournâmes à Genlis, où je
pris mes occupations avec une nouvelle ardeur.
omme MM. de Genlis allaient presque tous les
ours à la chasse à tirer, nous étions souvent
eules, ma belle-sœur et moi ; nous allions sans
esse à Comanchon voir ma chère petite Caro-
ne, ma belle-sœur y allait en cabriolet et moi
cheval. Ma belle-sœur ne devenait point grosse
t, loin d'être jalouse de me voir un charmant en-
ant, elle aimait à la folie ma Caroline ; senti-
ent qu'elle a toujours conservé, et qui, seul,
ût suffi pour m'attacher à elle. Quand nous
tions seules au château, ce qui arrivait conti-
uellement, nous brodions toutes les deux, et
'intendant, M. Blanchard, nous faisait la lec-
ure tout haut. Il nous lut ainsi une partie de
'*Histoire romaine*, de Laurent Échard, et le
pectacle de la nature, de Pluche, ce qui com-
nença à me donner le goût de l'histoire natu-
elle. Je chargeai une petite fille de ramasser tous

les insectes qu'elle pourrait trouver dans les champs. Elle nous apporta une grande boîte, que l'on ouvrit, pour mon malheur, dans ma chambre à coucher ; il en sortit d'énormes araignées, de gros vers de terre, des grenouilles, des crapauds, etc. ; à l'aspect de tous ces monstres, nous prîmes la fuite, extrêmement refroidies sur l'étude de l'histoire naturelle. Pendant plus de quinze jours, quoiqu'on eût mis beaucoup de soin à enlever de ma chambre tous ces insectes, j'en retrouvais toujours quelques-uns ; cependant nous continuâmes la lecture du *Spectacle de la nature*. M. Blanchard nous lut ensuite le théâtre de Fagan, auteur ingénieux et spirituel, dont les comédies nous firent grand plaisir; outre ces lectures, dans ma chambre à ma toilette, tandis qu'on peignait mes cheveux, ce qui était fort long, et qu'on me coiffait, je lus l'*Histoire ancienne* de Rollin, et les jolies comédies de Dufrény, et ensuite celles de Marivaux pour la deuxième fois. J'avoue que j'aimais cet auteur à la folie; il a parfaitement connu *un coin du cœur des femmes*, et il l'a dévoilé avec une finesse et une grâce qu'on ne trouve dans aucun autre auteur *masculin*. Il est parfait lorsqu'il peint les caprices, les incon-

uences, les boutades d'une femme agitée d'un lent dépit causé par un peu d'amour et beaup d'amour-propre; il ne savait que cela, mais e savait bien. Cependant Molière, qui avait t observé, a peint quelque chose de sembladans la *Princesse d'Elide*, qui est aussi *une prise de l'amour*. Le style de Marivaux est vent maniéré; mais, par un tour d'esprit qui était particulier, ce n'est pas une prétention, t une originalité; et souvent aussi dans son logue, toujours ingénieux et spirituel, il y a traits charmans et à la fois naturels, remplis inesse, et même quelquefois d'une naïveté pinte. Dix ans après le temps dont je parle, je ais plus passionnée pour Marivaux; et je sais qu'il avait gâté beaucoup de littérateurs; is je le trouvais encore un auteur très-audesdu médiocre. Il a parfaitement saisi les nuances plus délicates des divers sentimens et de pluirs ridicules; et, dans l'art d'observer les plus ites choses et de les bien peindre, il a infinint surpassé Sterne, et beaucoup d'autres qu'on lmirés depuis, soit en France, soit en Angle-re. Sans parler des comédies de Marivaux, on t dire que dans ses romans, dans sa *Mariane* on *Paysan parvenu*, il y a des scènes très-

supérieures à tout ce qu'on peut trouver de me
leur dans le *Voyage sentimental.*

J'avais toujours conservé le goût d'enseigne
je l'exerçais pour une petite fille nommée Ros
âgée de dix ans, fort jolie, et fille de la laitiè
du château; je la pris à mon service, et, comm
elle avait l'air d'aimer la musique, je lui ense
gnai à jouer de la harpe; mais celle que j'av
était d'une grandeur énorme, et, au bout de s
mois, je m'aperçus que mon écolière devena
bossue, alors je renonçai à lui donner ce talen
je commandai pour elle, et je fis venir de Pa
un corps baleiné, avec une petite plaque
plomb du côté de l'épaule menaçante, et au bo
de trois mois sa taille fut parfaitement rétabli
elle a même eu par la suite une très-jolie tail
Je donnais aussi à ma belle-sœur des leçons
musique et de chant, mais elle n'avait point
voix; je fus plus heureuse dans mes leçons d'o
thographe, elle la savait très-mal; je la lui a
pris fort bien en peu de mois. De son côté, el
m'apprit à broder, elle excellait dans cet art
dans tous les genres; c'était en elle un vrai talen
et je n'ai jamais approché de sa perfection à c
égard; elle faisait aussi bien de la tapisserie. El
n'avait pas ce qu'on appelle de l'esprit, elle

isait point de jolis mots; mais elle était bien loin
'être bornée, elle était même née avec une très-
onne tête; par exemple, elle calculait à cet âge
'une manière surprenante, avec une facilité à
quelle il m'eût été impossible d'atteindre; par
suite, elle a montré une très-grande intelligence
ans les affaires. Elle avait naturellement un fort
on caractère, n'ayant de défauts qu'un enfan-
llage qui lui donnait de petites obstinations de
ontrariété. En même temps elle prenait, et fran-
nement, part à tout ce qui plaisait aux autres,
une chose sérieuse ainsi qu'à une folie de gaîté.
os lectures l'intéressaient véritablement, et si
lui proposais un tour de pensionnaire, elle y
nsentait de tout son cœur. Il y avait à Genlis
plus grande baignoire que j'aie jamais vue,
n aurait pu y tenir à l'aise quatre personnes. Un
ur je proposai à ma belle-sœur de nous y bai-
ner dans du lait pur, et d'aller acheter, dans les
nvirons, tout le lait des fermes. Nous nous dé-
uisâmes en paysannes, et montées sur des ânes,
conduites par le charretier Jean, mon pre-
ier maître d'équitation, nous partîmes de Gen-
s à six heures du matin, et nous allâmes à deux
eues à la ronde de tous les côtés demander tout le
it des chaumières, en ordonnant de porter ce

lait le lendemain de grand matin au château d
Genlis. Dans les chaumières où nous avions l
crainte d'être reconnues, nous attendions Jean
quelques distances; nous entrions dans les autres
Nous prîmes un bain de lait, ce qui est la plu
agréable chose du monde; nous avions fait cou
vrir la surface du bain de feuilles de roses, e
nous restâmes plus de deux heures dans ce char
mant bain.

Je composai, dans ce temps, un roman qu
j'intitulai, *les Dangers de la célébrité;* quatr
ou cinq ans après, je perdis ce manuscrit : l'idé
en était morale, mais, autant que je puis m'e
souvenir, il était ennuyeux.

J'ai été très-heureuse à Genlis, surtout depui
le mariage de mon beau-frère; mais mon mar
avait voulu absolument lui payer une petite pen
sion, et je n'aurais pas été plus maîtresse dan
mon propre château, grâce aux égards et à l
délicatesse de mon beau-frère et de sa femme
Ma belle-sœur, dans un âge où naturellemen
on aime à faire *la maîtresse de maison,* n'avai
nullement cette manie; elle voulait, avec tout
la grâce d'un excellent caractère, que j'ordon
nasse aussi librement qu'elle; jamais elle n
souffrit que les domestiques, en parlant d'elle

'appelassent *Madame* tout court : ils la dési-
gnaient par son titre, comme moi par le mien.
Ce sont là de petites choses, mais elles méritent
l'être rapportées, elles peignent des sentimens
nobles et délicats. Enfin, ma belle-sœur avait des
principes religieux, et le goût de l'occupation;
lle était incapable d'envie, de haine; avec une
igure très-brillante, elle n'avait point de coquet-
erie ; elle aimait sincèrement son mari : il ne lui
manqué, pour devenir une personne de mé-
ite et d'une conduite toujours exemplaire,
u'un mari plus *moral* et fidèle.

J'exerçais toujours la médecine à Genlis, mon
issot à la main, et de concert avec M. Racine,
barbier du village, qui venait toujours très-
ravement me consulter quand il avait des ma-
ades. Nous allions les voir ensemble; toutes
nes ordonnances se bornaient à de simples ti-
anes, et du bouillon que j'envoyais commu-
ément du château. Je servais du moins à mo-
érer la passion de M. Racine pour l'émétique
u'il prescrivait pour presque tous les maux.
e m'étais perfectionnée dans l'art de saigner;
es paysans venaient souvent me prier de les
aigner, ce que je faisais; mais comme on sut
ue je leur donnais toujours vingt-quatre ou

trente sous après une saignée, j'eus bientôt un grand nombre de pratiques, et je me doutai que les trente sous me les attiraient; alors je ne saignai plus que sur l'ordonnance de M. Milet, chirurgien de la Fère, qui venait à Genlis tous les huit ou dix jours.

Le seul bien que M. de Genlis eût alors était sa terre de Sissy, à cinq lieues de Genlis; elle valait dix mille livres de rentes, et c'était dans ce temps comme vingt mille aujourd'hui; nous n'en dépensions pas cinq, ainsi nous étions fort à notre aise, et M. de Genlis, qui était rempli de bonté et d'humanité, faisait un bien infini dans le village; mon beau-frère et sa femme étaient aussi fort généreux, aussi étaient-ils tous adorés des paysans.

Un matin, que j'étais seule dans ma chambre, on vint me dire qu'une jolie petite fille de Sissy demandait à me parler. Je la reçus, et je vis en effet une jeune paysanne de seize ans, belle comme un ange. Elle se jeta à mes pieds en pleurant, et sans vouloir m'expliquer ce qu'elle me voulait. Je la relevai, je l'embrassai avec un attendrissement qui lui donna de la confiance, et elle m'avoua qu'elle avait été séduite par notre garde-chasse, qui avait quarante-cinq ans, qui

ui avait promis de l'épouser, qu'elle était grosse, t qu'il ne voulait pas tenir sa parole, parce u'elle n'avait rien; elle ajouta en sanglotant: *Il faudra donc que je me jette dans la rivière!* Je a consolai de mon mieux, et je lui dis de rester u château. J'allai conter cette histoire à ma belle-œur; nous parlâmes toutes les deux à mon mari, ui, dans sa colère contre son garde-chasse, vou-ait le renvoyer. Nous lui fîmes comprendre que e serait perdre la pauvre petite abusée, et il fut convenu qu'il la doterait, que je lui donnerais es habits de noce et un petit trousseau, que ma belle-sœur lui donnerait une coiffure de dentel-es et une croix d'or, et mon beau-frère trois aires de draps de ménage. M. de Genlis envoya ur-le-champ chercher son garde-chasse, qui n'é-ait prévenu de rien..... Nous étions curieuses, na belle-sœur et moi, de voir ce séducteur. Il ous parut bien vieux, mais il était grand, il vait bonne mine, il portait un habit vert ga-onné d'argent; il avait une tournure militaire, 'en était assez pour obtenir la préférence sur ous les jeunes villageois. M. de Genlis, en le oyant, sentit rallumer sa colère, et, sans préam-ule, il lui dit brusquement: « Vous êtes un co-quin, je vous donne trois cent francs et une va-

che.... » Ce singulier début nous donna u
grande envie de rire; le garde-chasse pâlit de su
prise, de frayeur et de joie, et quand on lui e
expliqué la chose, et tout ce qu'on faisait po
la petite fille, il parut être au comble du bo
heur. Je n'ai rien vu de plus touchant que la r
connaissance et la joie de la pauvre petite fil
M. de Genlis les renvoya à Sissy pour y faire p
blier leurs bans, en fixant à trois semaines
jour de leur mariage, et promettant qu'il ir
avec moi à leur noce; ce que nous fîmes en e
fet. Au jour indiqué, nous partîmes à cheval à
pointe du jour; en arrivant à Sissy, nous fûm
reçus par une cavalcade qui vint au devant
nous, et qui était composée des notables du v
lage; ils pensèrent me tuer en me faisant tire
pour me faire honneur, un coup de fusil beau
coup trop chargé, le coup me jeta à la renvers
Heureusement que le fusil ne creva pas. Je n
me blessai point, et cet accident ne m'empêch
pas de danser beaucoup à la noce. Nous ne r
vînmes à Genlis qu'à la nuit tout-à-fait fermé

Le chevalier de Barbantane vint à Genlis, cet
année; frère du marquis de Barbantane, attach
au Palais-Royal, il était aussi aimable que so
frère l'était peu. Il joignait à beaucoup d'espr

ne gaîté franche et spirituelle, une manière
harmante de conter, et le caractère le plus es-
mable. Ses saillies, toujours vives et plaisantes,
ntrastaient singulièrement avec son maintien
ble et grave, et avec sa figure qui avait quel-
ue chose de sévère. Il avait alors trente-six ou
ente-sept ans. Il aimait beaucoup la musique;
a harpe l'enchanta, ce qui commença entre
us une liaison d'amitié qui a duré jusqu'à la
volution.

Vers le 2 ou le 3 d'août nous allâmes, M. de
nlis et moi, à Reims, chez sa grand'mere,
adame la marquise de Droménil, qui, sachant
e M. de Genlis était raccommodé avec mon-
ur et madame de Puisieux, consentait enfin à
us recevoir. Madame de Puisieux était cette
née au Vaudreuil, chez le président Portail,
nsi nous n'allâmes point à Sillery. Madame de
roménil avait prévenu son petit-fils dans sa let-
, qu'elle ne nous garderait que huit jours. Je
cette respectable grand'mère de mon mari
ec autant d'attendrissement que de respect: elle
ait quatre-vingt-sept ans; elle était d'une peti-
se extrême, et parfaitement proportionnée;
petits pieds et ses mains semblaient apparte-
à un enfant de six ans; ses traits étaient de

la même délicatesse, et sa bouche si petite, qu'ell
avait pour manger un couvert particulier ; tou
les meubles à son usage étaient faits exprès pou
elle ; elle avait ses petites pincettes, son petit fau
teuil, sa grande chaise sur laquelle on l'asseyai
à table ; le doux petit son de sa voix était assort
à cette touchante miniature : elle avait été for
jolie, et elle avait conservé la physionomie l
plus douce et la plus gracieuse. Elle n'était poin
sourde ; sa vue était fort bonne ; elle marcha
bien, et n'avait aucune espèce d'infirmité ; sa m
moire était excellente ; elle avait de la gaîté, l'e
prit le plus fin, le plus aimable, et une âme c
leste. Elle me parut une bonne petite fée bien
faisante ; en me voyant elle se leva, et me tend
les bras ; je fus pénétrée du plus tendre sentimen
je volai vers elle ; et, pour recevoir ses embra
semens, je me mis à genoux ; je me trouvais alo
à sa hauteur ; elle m'embrassa à plusieurs repr
ses ; ensuite, se tournant du côté de M. de Genli
« Mon petit-fils, dit-elle, vous avez bien fai
elle est charmante. » Je me sentis tout de suite
mon aise avec elle. Je m'assis auprès d'elle ;
tenais ses petites mains dans les miennes, et je
caressais avec le charme qu'on éprouve à caress
un enfant, et avec la vénération qu'inspire nat

lement un tel âge. Après le dîner je fis débal-
ma harpe, et j'en jouai tant qu'elle voulut.
e avait reçu l'année précédente, sur la fin du
ntemps, ses deux petites-filles, mesdames de
zunce et de Noailles, filles du marquis de Dro-
nil, frère de la feue marquise de Genlis, ma
le-mère : elle me dit que je lui plaisais beau-
p plus que ces dames ; cependant madame de
zunce, morte peu de temps après de la poi-
ne, était jolie comme un ange, et charmante
ses manières, sa douceur et son caractère.
soir madame de Droménil me fit le présent
'elle avait fait à ses deux petites-filles ; elle me
nna dans une belle bourse cent louis, que je
us avec plaisir pour les donner à M. de Gen-
Elle me prit dans une telle amitié, qu'au lieu
huit jours elle me garda deux mois ; je passais
temps fort agréablement. Madame de Dromé-
recevait toute la bonne compagnie de Reims,
mi laquelle il se trouvait plusieurs personnes
s-aimables ; elle voyait aussi beaucoup de cha-
ines de la cathédrale ; et, comme elle tirait une
nde vanité de mon talent de harpe, elle m'en
sait jouer ce qu'elle appelait un petit air, pour
que visite. On me donna plusieurs bals dans
ville, madame de Droménil en donna deux

chez elle. Presque tous les matins elle me mena à la promenade au Cours ; elle y était dans sa voiture, et moi à cheval ; je me tenais à la portière de son carrosse ; je lui disais mille folies, qui lui faisaient rire aux larmes ; tout l'enfantillage que j'avais naturellement dans l'esprit la charmait. Souvent, chez elle, je la prenais dans mes bras et je la portais comme un enfant dans ma chambre et dans toute la maison, elle était légère comme une plume ; tout ce que je faisais lui plaisait et l'égayait. Elle me fit voir tout ce que la ville contenait d'intéressant et de curieux, ses belles églises, le pilier qui tremble, et ses belles manufactures [1].

Au bout de deux mois je pris congé de madame de Droménil. Elle était si affligée de me quitter et je l'aimais tant, que je serais restée un mois de plus, si je n'avais pas promis à madame de Boulainviliers d'aller passer l'automne dans son château de Grisolles, en Normandie. Je pleurai

[1] On a détruit dans la révolution la charmante église de St.-Nicaise, et le trésor de la cathédrale, l'un des plus curieux que j'aie vus. Il était formé des présens que nos rois faisaient à leur sacre, de manière qu'on voyait là les progrès et la décadence du goût dans les arts du dessin et de l'orfévrerie depuis une époque éloignée jusqu'à nos jours.

(*Note de l'auteur.*)

ucoup en quittant la meilleure et la plus aima-
de toutes les grand'mères. M. de Genlis donna
arole de me ramener le printemps prochain.
n'oublierai point que madame de Droménil fit
plir ma voiture de pain-d'épice et de poires
ousselet. Je partis pénétrée de reconnaissance
e tendresse pour elle.

n allant à Grisolles notre essieu se cassa. La
usse fut violente ; ma femme de chambre,
était sur le devant de la voiture, tomba fort
rdement sur M. de Genlis, et avec sa tête, qui
na rudement celle de M. de Genlis, elle lui
na l'œil de la plus étrange manière, et elle
e fit aucun mal. M. de Genlis fut au déses-
de son œil poché, parce qu'il était convenu
nous jouerions la comédie en arrivant à Gri-
s, et il s'était chargé de deux rôles d'amoureux
savait parfaitement. M. de Boulainviliers,
du fameux millionnaire Samuel Bernard [1],

[1] Samuel Bernard était fils d'un peintre ; il dut son immense
ne, évaluée à trente-trois millions, moins encore à son
eté qu'à l'incapacité du ministre Chamillard, dont pres-
outes les opérations furent ruineuses. Les temps de
lres sont favorables aux opérations des financiers. Samuel
ard prêta de l'argent à Louis XIV et à Louis XV, mais il
it faire, de vive voix, la demande par ces deux princes.
anobli, et son petit-fils, prévôt de Paris, se faisait ap-

venait d'être nommé prévôt de Paris : c'était u
fort belle charge. Il avait épousé une cousine
M. de Genlis. Madame de Boulainviliers [1] ava

peler le marquis de Boulainviliers; la fille de Samuel Berna
épousa le président Molé, et sa petite-fille le duc de Cos
Brissac. L'âme de Samuel Bernard était élevée, généreus
il ne craignit point de rester l'ami d'un ministre disgrâc
le garde-des-sceaux Chauvelin ; et sa bienfaisance fut tel
qu'à sa mort on reconnut qu'il avait prêté la somme énor
de dix millions dont il avait négligé de se faire rembourse
et qui furent perdus pour ses héritiers.

(*Note de l'éditeur.*)

[1] Je ne connais point de femme plus intéressante et pl
estimable sous tous les rapports que madame de Boulainvilie
elle est épouse irréprochable, bonne mère, bonne amie ; tou
ses qualités sont solides, parce qu'elles ont pour base u
piété sincère. Elle a de l'esprit, de la finesse, et un cœ
excellent. Je rencontrai chez elle une jeune personne q
sans être jolie, avait une tournure agréable : elle parlai
madame de Boulainviliers avec une expression de respect
me fit connaître que madame de Boulainviliers était sa bie
faitrice. Quand cette jeune personne fut partie, comme je
trouvai seule avec madame de Boulainviliers, je la questio
nai à ce sujet : elle me conta l'histoire suivante : Un so
qu'elle se promenait près de sa maison de Passy, elle aper
un petit garçon de dix ans, bien déguenillé, qui portait
son dos une petite fille de six à sept ans, qui paraissait ê
fort malade : ces enfans demandaient l'aumône. Madame
Boulainviliers, touchée de ce spectacle, les interroge ;
apprend qu'ils sont orphelins, n'ont point d'asile, et que l
pere venait de mourir à l'Hôtel-Dieu. « Et que faisait v

ors trente-cinq ou trente-six ans; elle avait été
rt jolie, et sa figure était encore très-élégante

e, demanda-t-elle? — Oh! rien, car il était gentilhomme.
Gentilhomme! — Oh! oui, il nous l'a dit trois jours avant
mourir. — Et qui prend soin de vous? — Personne, depuis
mort de notre père. — Eh bien! suivez-moi. » Les enfans
demandèrent pas mieux : madame de Boulainviliers les
mène chez elle, les fait habiller et les garde trois semaines.
rant ce temps, d'après les renseignemens qu'elle reçoit
ux, elle fait faire à l'Hôtel-Dieu des informations sur leur
e : elle apprend avec surprise qu'il avait la croix de
-Louis, et elle voit avec plus d'étonnement encore sur son
rait mortuaire qu'il s'appelait Valois. Cependant elle met
deux enfans en pension : elle fait des informations sur
r famille pendant deux ou trois ans sans succès. Au bout
ce temps elle acquiert quelques lumières, et finit par dé-
vrir, avec certitude, me dit-elle, que ces deux enfans
t les descendans d'un bâtard de Charles IX. Elle avait mis
etite fille en apprentissage ; elle la retire à cette époque
a place dans un couvent (c'est cette même jeune personne
j'avais vue chez elle); elle donne des maîtres au petit
çon, qu'elle fait appeler le chevalier de Valois. Madame
Boulainviliers, voulant le faire entrer dans la marine,
demande de faire quelques démarches en faveur de ce
ne homme, qui est un très-bon sujet. Nous avons réussi,
ient d'être placé. Ce qui me frappe le plus dans cette
nnante histoire, c'est la discrétion de madame de Bou-
viliers qui a conduit si mystérieusement toute cette bonne
on pendant sept ou huit ans, sans en dire un seul mot
s amis les plus intimes : et elle ne m'en a jamais parlé
parce qu'elle a cru que je pouvais, dans cette occasion,

et très-agréable; elle avait une réputation intacte, beaucoup d'agrément dans l'esprit, l'âme la plus généreuse et la plus sensible. Elle avait trois filles: l'aînée, qui a été depuis la baronne de Crussol, était âgée de quatorze ou quinze ans; elle n'avait ni l'esprit ni les agrémens de sa mère : on la trouvait belle dans sa famille; elle avait une de ces figures qui paraissent devoir l'être quand on les dépeint, mais qui ne le sont que dans une description bienveillante lorsqu'on supprime tout ce qui les dépare. Elle était grande et mince; elle était fort blanche; elle avait de grands yeux, une petite bouche; mais sa taille avait de la raideur et sa tournure de la disgrâce; son teint était blanc et fade, ses yeux ronds et sortans, sa figure entièrement dépourvue d'expression, de physionomie et de grâce. Sa seconde sœur, qui épousa M. de Faudoas, était laide. La dernière, qui épousa

concourir à compléter cette bonne œuvre. Voilà comme les vraies dévotes font le bien : et madame de Boulainviliers, femme d'un homme très-riche, mais qui ne prodigue pas du tout l'argent, n'a qu'une pension de quatre mille francs pour son entretien. Elle vit dans le grand monde, elle est mise convenablement, et avec une pension si modique elle trouve le moyen de faire de telles actions! Que l'économie de la charité est ingénieuse! combien elle donne de ressources!

(*Souvenirs de Félicie.*)

. de Tonnerre, et qui n'avait que six ans, était
armante, et l'a toujours été par la suite, de
gure, d'esprit et de caractère. Quant à M. de
oulainviliers, on ne l'aimait pas dans le monde;
ais il m'a toujours paru un bon homme, et
faisait fort bien les honneurs de chez lui.
n disait qu'il était un avare fastueux, ce qui
gnifie communément que l'on sait allier l'ordre
l'économie à la magnificence.

M. de Genlis, qui, comme je l'ai dit, avait
çu un coup à la tête dans la voiture lorsque
essieu rompit, se sentit le lendemain la tête
brûlante et si lourde, qu'il envoya chercher le
irurgien du lieu, et se fit saigner. On lui avait
nné une chambre à côté de la mienne; le len-
main il m'appela de bonne heure pour me faire
ter sa tête qui était tout aussi brûlante; et il me
roposa de le saigner une seconde fois, parce que
chirurgien l'avait piqué deux fois la veille
ant de lui tirer du sang : je lui répondis que
urais une peur extrême en le saignant, et que
tais sûre que l'émotion ferait trembler ma
ain. Très-inquiète, je tâtai encore le haut de sa
te, où toute la chaleur se portait; dans ce mou-
ment je touchai le mur sur lequel le chevet était
puyé, et je me brûlai, ou du moins je sentis

une chaleur extraordinaire. C'était un tuyau c
chaleur qui passait là, qu'on allumait de trè
grand matin, parce qu'il faisait très-froid, quo
que nous ne fussions qu'au commencement d'o
tobre; et c'était l'unique cause de cette doulei
de tête pour laquelle M. de Genlis allait se fai
saigner une seconde fois.

Nous jouâmes la comédie. Je jouai Lisett
dans les *Jeux de l'amour et du hasard;* madan
de Boulainviliers joua Silvia très-agréablemen
Les rôles de Dorante et de Bourguignon furei
très-bien remplis par MM. de Genlis : mon bea
frère et sa femme arrivèrent à Grisolles peu c
jours après nous. Toute la noblesse des environ
beaucoup d'habitans des villes voisines, et un
grande quantité d'officiers en garnison nou
composèrent un nombreux auditoire; notre sal
contenait cinq cents personnes, et fut rempli
Nous jouâmes pour petite pièce *Zénéide;* m
belle-sœur joua ce rôle, et moi celui d'Olind
qu'une femme peut jouer, parce qu'il est habil
avec un long domino fermé. Nous donnâm
trois représentations qui furent toutes suivi
d'un bal. Je fis connaissance dans ce château av
le marquis de Chambray, qui avait une ter
à cinq lieues de là. M. de Chambray était un sag

ès-savant, bon physicien, et grand naturaliste, tiré dans sa terre, où il était uniquement occupé des sciences et de l'éducation d'une fille armante, âgée de seize ans, et d'un fils dans sa inzième année. Je pris une vive amitié pour ademoiselle de Chambray, dont l'instruction ait étonnante pour son âge. Elle me donna, à t égard, une grande émulation, car elle me rpassait infiniment. Elle m'affermit dans mon ût naissant pour l'histoire naturelle. Je fis, à eval, plusieurs courses à Chambray. Le quinze vembre monsieur et madame de Boulainviliers, on beau-frère et sa femme, retournèrent à ris; M. de Genlis et moi nous allâmes à Chamay, où nous passâmes cinq semaines dans la us agréable solitude. J'y arrivai grosse de plus trois mois; mais, par une singularité de constitution, je ne pouvais pas m'en douter; et, par e autre singularité, je n'éprouvai aucun accident en montant à cheval tous les jours, dans un gnifique bois de sapins. Je jouais beaucoup la harpe; je passais des heures entières avec ademoiselle de Chambray dans son cabinet istoire naturelle, formé par son père depuis k ans : elle me l'expliquait parfaitement. Elle ait fait aussi une étude particulière de la géo-

graphie; elle avait là une prodigieuse quantité de voyages : sa conversation, exempte de toute pédanterie, était pour moi aussi instructive qu'agréable.

Nous passâmes l'hiver à Paris : j'avais vingt ans. J'allais, une fois la semaine, dîner chez ma tante, madame de Montesson, ou avec elle chez madame la marquise de La Haye, ma grand'mère. Ces derniers dîners-là ne m'étaient nullement agréables, ma grand'mère était d'une sécheresse extrême pour moi; et comme elle avait sur son visage une énorme quantité de rouge et de blanc qu'elle se peignait les sourcils et les cheveux *pour réparer des ans l'irréparable outrage*, elle ne me paraissait guère respectable. Elle avait avec elle sa sœur, qui ne s'était jamais mariée, mademoiselle Dessaleux, qui était aussi douce et aussi bonne que ma grand'mère était impérieuse et hautaine. Cependant, ces deux sœurs avaient toujours été le modèle d'une parfaite amitié. Madame de Montesson me traitait à merveille, me caressait à l'excès, mais ne cherchait nullement à me faire valoir, surtout auprès de ma grand'mère qui jamais n'a demandé à m'entendre chanter et jouer de la harpe. En outre de ces dîners, j'allais, de temps en temps, le matin chez ma

rand'mère, pendant qu'elle était à sa toilette; c'é-
ait l'heure qu'elle m'avait donnée, je la trou-
ais toujours seule devant son grand miroir, et
ntourée de ses femmes : elle me faisait les plus
nsipides sermons que j'aie jamais entendus;
omme il n'y avait rien à dire pour le présent,
lle me prêchait pour l'avenir, je ne répondais
as un mot, et quand elle avait épuisé tous les
eux communs qu'elle répétait constamment,
que la dernière épingle de sa coiffure était atta-
iée, elle se levait et me congédiait. Je vis chez
a grand'mère un homme de lettres célèbre, qui
ait déjà malade de la poitrine, mal dont il est
ort peu d'années après : c'était Colardeau [1] qui,
lon moi, a laissé une réputation fort au dessus
e celle qu'il méritait. Une tragédie médiocre,

[1] Colardeau entendait bien le mécanisme des vers, son style
t harmonieux, élégant, mais sans verve et sans originalité.
n a dit de lui qu'il avait plutôt le talent de la versification
e le talent des vers. Ses ouvrages n'ont eu qu'une vogue
ssagère et de mode. Le premier, la lettre d'Héloïse à Abai-
rd, imitée de Pope, est le meilleur et celui dont on se sou-
ent le plus.

Né d'une complexion faible, Colardeau avait un air timide
triste. Il mourut dans sa quarante-troisième année, en
76, la veille du jour où il devait être reçu à l'Académie
nçaise.

(*Note de l'éditeur.*)

et une jolie *traduction* d'une belle épître anglaise n'auraient pas dû lui obtenir le rang si distingué où tout le monde, comme de concert, l'a placé. Mais il eut beaucoup d'amis parmi les gens du grand monde : il avait un caractère doux et facile, ses talens ne furent pas assez éclatans pour exciter l'envie : il en eut assez pour plaire, voilà comme on obtient des succès universels. Sa traduction de l'épître d'Héloïse à Abailard est fort inférieure à celle de Pope, elle contient même plusieurs vers ridicules, tels que ceux-ci :

« Quoi! faudra-t-il toujours aimer, se repentir,
» Désirer, espérer, désespérer, sentir [1], etc. »

Il y a, en général, dans cette traduction une versification agréable, mais on a fait depuis mille pièces de vers dont on ne parle pas, et qui valent beaucoup mieux. Colardeau avait dans la société de la douceur, cependant sa conversation était fort commune; il était triste et peu aimable. Le jour de la semaine où je dînais chez ma tante ou chez ma grand'mère, madame de Montesson me

[1] On ne dit point : *faudra-t-il toujours désespérer*, il faudrait : *se désespérer*, et que signifie : *faudra-t-il sentir?* sentir quoi ?

(*Note de l'auteur.*)

enait faire des visites dans la soirée, c'était chez esdames les princesses de Chimay; celle qui a é depuis dame d'honneur de la reine était fort lle encore, et un ange par la conduite; nous ions aussi chez madame la duchesse de Maza-, chez madame de Gourgue, madame la mar-ise de Livri, madame la duchesse de Chaulnes, madame la comtèsse de la Massais, une femme s-aimable et très-spirituelle; notre journée se minait toujours par aller souper chez l'une trois dernières personnes que je viens de nom-er, ou chez madame de La Reynière, femme fermier-général [1]. C'était une personne de nte-cinq ans, très-vaporeuse, très-fâchée de tre pas mariée à la cour, mais belle, obli-nte, polie, se plaignant toujours de sa santé, is aussi ne se plaignant jamais de personne, et sant les honneurs d'une grande maison avec ucoup de noblesse et de grâce. Ma tante, quoi-elle en fût toujours parfaitement bien reçue, l'aimait pas; et je m'aperçus que presque tes les dames de la cour de l'âge de madame de Reynière, qui allaient chez elle, tâchaient de donner des ridicules; j'en cherchai la raison,

[1] Qui vit encore dans cette année (1813).
(*Note de l'auteur.*)

et, quoique j'eusse peu d'expérience, je la tro
vai. Toutes ces dames étaient, au fond de l'âm
jalouses de la beauté de madame de La Reynièr
de l'extrême magnificence de sa maison, et de
riche élégance de sa toilette. Cette découverte r
serra le cœur, et me fit faire de tristes réflexio
sur le monde. Madame de La Reynière voyait
meilleure compagnie ; elle avait pour amie i
time madame la comtesse de Melfort, une tr
belle personne, dont elle était sincèrement aim
Elle était aussi intimement liée avec la marqu
de Tessé : cette dernière, qui vit encore, a
l'esprit, mais le sait trop, et met trop d'empr
sement à le montrer, et afin d'en donner mei
leure opinion, elle parle un langage particulie
qui aurait souvent besoin d'interprète ; elle
madame d'Egmont la jeune sont les dernièr
femmes *minaudières* que j'aie vues dans le gra
monde ; les mines et les mouches étaient d
passées de mode pour les femmes de l'âge q
j'avais alors. M. de Tessé était l'homme du mon
le plus froid et le plus taciturne. Il fit bâtir
beau château à Chaville, entre Paris et Versaill
quelques années après le temps dont je parle,
lui vit, tout à coup, une tabatière ornée d'u
miniature qui représentait ce château de Ch

e, et au bas duquel était écrit ce vers de la gédie de *Phèdre :*

« Je lui bâtis un temple et pris soin de l'orner. »

qui signifiait qu'il avait bâti Chaville pour dame de Tessé, de sorte qu'il se comparait à dre agitée des fureurs de l'amour, et il com- ait madame de Tessé qui avait quarante ans, qui n'était rien moins que belle, à Vénus, *t entière à sa proie attachée.* On rit beau- p de cette inscription, qui était en effet fort gulière, surtout prise par M. de Tessé, âgé de quante ans, et qui certainement n'avait jamais amoureux. Quant à M. de La Reynière, c'é- un excellent homme, qui aimait les talens et arts, qui avait une très-bonne maison et le lleur souper de Paris. Mais il avait quelques gularités, qu'on a fort exagérées. De toutes personnes chez lesquelles me menait ma e, celles dont les maisons me plurent da- tage furent madame de La Reynière et ma- e de La Massais : je conservai avec elles des ons qui durèrent jusqu'à mon entrée à Bel- hasse. Je vis chez madame de La Reynière des mes très-aimables, l'abbé Arnault, dont l'ac- provençal, l'air ouvert, la vivacité, la gaîté,

rendaient la conversation très-amusante, et don naient un air naturel à tout ce qu'il disait, quo qu'il eût beaucoup d'affectation dans son langa ainsi que dans ses écrits; il avait d'ailleurs très-bonnes qualités, une grande égalité d'hu meur et une sûreté parfaite dans la société; ma il était véhément dans ses inimitiés, il a fait sanglantes épigrammes contre ses ennemis; meilleure est celle-ci :

« Ce Marmontel, si long, si lent, si lourd,
» Qui ne parle pas, mais qui beugle,
» Juge la peinture en aveugle,
» Et la musique comme un sourd.
» Ce pédant à si sotte mine,
» Et de ridicules bardé,
» Dit qu'il a le secret des beaux vers de Racine;
» Jamais secret ne fut si bien gardé. »

Le comte d'Albaret était aussi de la société intim de madame de La Reynière. Madame Necker, dan ses *Souvenirs,* s'est moquée de lui fort injust ment, d'abord parce qu'il n'avait aucun ridicul il était bon, aimable, spirituel, il avait un foule de talens agréables, il aimait passionn ment les arts et s'y connaissait; il était d'un extrême gaîté; c'était un homme décidé à s'a muser et à plaire toujours à ses amis; il y parv nait, par ses talens, sa bonne humeur, et so

xtrême complaisance dans la société, mais c'é-
it toujours d'une manière innocente. Il avait le
us heureux caractère pour lui et pour les au-
es, il ne cultivait que les gens qui lui parais-
ent aimables, la gaîté ne lui a jamais fait dire
ne méchanceté, il n'a jamais fait une bassesse.
avait de la fortune, il donnait chez lui de
tits concerts délicieux, il n'y recevait que la
eilleure compagnie, il avait les mœurs les plus
res; on trouvait cette existence frivole, pour
oi je l'aimerais beaucoup mieux que celle qui
consacre au triste calcul d'amasser de l'argent,
aux intrigues de l'ambition.

Je vis cette année (1766) l'abbé de Lille, qui
nait de donner sa belle traduction des *Géor-
gues* de Virgile. Il avait alors vingt-six ou
gt-sept ans. Il vint chez moi plusieurs fois, il
vaillait dès lors à l'*Énéide*. Je le trouvai na-
el et fort aimable, il avait une laideur spiri-
lle, amusante à considérer; dès ce temps, il
it des vers d'une manière charmante, et qui
ppartenait qu'à lui. J'étais fort liée avec ma-
ne de Louvois, qui me fit faire connaissance
c la comtesse de Custines sa sœur.

Madame de Logny, l'une des plus riches veu-
de la finance, eut une conduite plus que

légère, dont le scandale même devint apparen
ment une leçon morale pour ses deux filles, q
furent, l'une et l'autre, deux personnes si ve
tueuses et si parfaitement irréprochables; l'aîné
qui épousa M. de Louvois [1], était la plus peti

[1] M. de Louvois avait toujours eu l'esprit un peu lége
étant à Brest à dix-huit ans, avec beaucoup de dettes et sa
argent, il écrivit à son père; et, ne recevant point de répons
il vendit tous ses habits pour fournir aux frais de son voyag
ne gardant, pour toute garde-robe, qu'un mauvais frac us
et il partit pour se rendre au château de Louvois, où le ma
quis de Souvré, son père, passait tout l'été. M. de Souvré
reçut très-mal, et dans les premiers jours M. de Louv
n'osa pas lui renouveler sa demande. Un soir M. de Souv
lui dit que les dames les plus considérables du voisina
devaient venir dîner chez lui le surlendemain. « J'espèr
ajouta-t-il, que vous voudrez bien quitter ce vilain hab
de voyage et vous habiller convenablement. » M. de Louv
se garda bien de dire qu'il ne lui restait plus que le vêteme
qu'il avait sur lui : mais il déclara qu'il n'avait apporté q
de vieux habits et qu'il désirait en faire faire un neuf; et
saisit cette occasion de demander de l'argent. M. de Souv
refusa d'un ton qui ne laissait nulle espérance. M. de Louv
n'insista point, il se contenta de répondre qu'il mettrait u
autre habit; il y avait dans la chambre où il couchait u
vieille tapisserie à grands personnages : il en détache un p
qui représentait Armide et Renaud, et il envoie chercher
tailleur du village, et, lorsqu'il fut arrivé, il lui ordonna
lui faire un habillement complet, habit, veste et culotte, av
ce pan de tapisserie; de passer la nuit et de le lui rendre
surlendemain de bonne heure. Le tailleur, pour mettre u

emme que j'aie jamais vue; mais la taille la
ieux proportionnée, de petites mains ravis-
antes, un beau teint, un joli visage, un air en-
ntin, rendaient cette petite figure charmante.

Monsieur et madame de Louvois logeaient chez
adame de Logny, c'était même une des condi-
ons du mariage, madame de Logny n'ayant pas
oulu se séparer de cette fille chérie, qu'elle ai-

eu de régularité dans ce singulier ouvrage, fit les manches
ec les deux bras d'Armide; et sur le dos de cet habit il mit
tête de Renaud ornée d'un beau casque; deux petits visages
Amours et des fragmens de boucliers formaient le reste de
abillement dont M. de Louvois se revêtit avec une joie
rfaite. Équipé de la sorte, au mois de juillet, il attendit
ns sa chambre (et non sans impatience) l'arrivée de la
mpagnie : aussitôt qu'il entendit les voitures entrer dans
cour, il descendit lestement, malgré l'étonnante lourdeur
sa parure, et il s'élança sur le perron, afin de donner la
ain aux dames, ce qu'il fit sérieusement et de l'air du monde
plus simple et le plus naturel. Comme on s'émerveillait
que l'on questionnait en vain M. de Louvois, qui,
ec un maintien triomphal, conduisait les dames dans le
lon, M. de Souvré survint : à l'aspect de son fils paré des
épouilles de sa chambre, il recula deux pas en arrière, en
emandant, d'un ton foudroyant, raison de cette extrava-
nce : « Mon père, répondit M. de Louvois, vous m'aviez
donné de mettre un autre habit, et, comme je n'avais à
a disposition que cette étoffe, j'ai été forcé de l'employer
our vous obéir. »

(*Souvenirs de Félicie.*)

mait beaucoup plus que celle qui par la suite épousa M. de Custines. M. de Louvois eut avec sa belle-mère des manières légères et des procédés ridicules ; madame de Logny prit de l'humeur, et sut mauvais gré à sa fille de ne pas la partager. Madame de Louvois adorait son mari ; cette tendresse était à tous égards si peu fondée, que l'on pouvait presque la regarder comme une faiblesse ; mais une mère surtout devait la respecter, c'est ce que ne fit pas madame de Logny. Dans son dépit contre son gendre, elle eut assez peu de principes et de raison pour instruire sa fille des infidélités et des déréglemens de son mari. Par cette indigne conduite, elle perdit entièrement la confiance de madame de Louvois, et elle fit son malheur sans la guérir. L'aigreur réciproque devint extrême, les tracasseries et les explications de mauvaise foi se multiplièrent. Enfin, un jour que madame de Logny était allée dîner à la campagne, M. de Louvois, qui avait secrètement loué une maison, quitta brusquement celle de sa belle-mère sans l'avoir prévenue : il déménagea en quelques heures, et emmena sa femme. Ce procédé bizarre et malhonnête mit le comble au ressentiment et à la colère de madame de Logny. En vain madame de Louvois écrivit les lettres les

lus soumises, et vint se présenter chez sa mère; n lui renvoya ses lettres toutes cachetées, la orte lui fut toujours fermée. Madame de Logny i fit dire qu'elle ne la recevrait et ne lui par-onnerait jamais; et malheureusement elle tint arole. Elle résista, avec une fermeté extrava-nte et barbare, aux représentations de ses amis, ux pleurs et aux supplications de mademoiselle Logny, qui intercéda avec ardeur et persévé-nce pour sa malheureuse sœur. Mais madame Logny, victime de sa propre rigueur, éprouva dérangement de santé qui devint une maladie ronique très-dangereuse. Plus ses forces s'af-blissaient, plus son ressentiment semblait s'ac-oître, ou pour mieux dire, sa haine dénaturée ievait de détruire en elle les principes de la vie. e mère implacable peut-elle vivre ?.... Lors-'on vit sa fin approcher, on lui reparla de ma-ne de Louvois, elle imposa silence. On tâcha, is avec aussi peu de succès, de ranimer en elle elques sentimens religieux. Le curé de sa paroisse t sans être appelé; il lui parla de sacremens, e ne répondit rien. Il prononça le nom de ma-ne de Louvois; et madame de Logny lui dit, n ton terrible: *Sortez, monsieur!* Il s'éloi-a, et resta dans un cabinet voisin. Cependant

mademoiselle de Logny avait fait entrer furtivement sa sœur, et la tenait cachée. Dans un moment qu'elle crut favorable, elle se jeta à genoux au chevet du lit de sa mère, et, baignée de larmes, elle implora pour sa sœur un pardon maternel. *Taisez-vous!* fut la seule réponse qu'elle obtint. Madame de Louvois passa quatre jours et quatre nuits sur une chaise de paille, dans l'antichambre de sa cruelle mère. Madame de Logny n'admit dans sa chambre que Périgny et sa fille cadette. Cette dernière recueillit plusieurs discours qui lui firent penser que sa mère méditait une vengeance qui pût lui survivre. Le cinquième jour madame de Logny, étant à la dernière extrémité, mais avec toute sa connaissance, demanda son notaire, et fut enfermée avec lui plus de deux heures; durant ce temps mademoiselle de Logny voulut entretenir Périgny sans témoins, et elle lui tint ce discours : « Vous êtes, monsieur, l'homme du monde que j'estime le plus, et j'ai besoin de vous ouvrir mon cœur. Je n'ai nulle connaisance des affaires, mais je sais qu'il est des moyens d'éluder les lois, et qu'en les employant ma mère pourrait déshériter ma sœur, et je crois que tel est son projet. Toutes mes intentions sont droites : cependant je n'ai que dix-sept ans ; à ce

ge on peut se démentir, ou suivre de mauvais onseils : je veux me lier par un engagement ir-évocable. Vous, monsieur, que je regarde comme n père, recevez donc la parole d'honneur que vous donne solennellement, de rendre à ma eur, si elle est déshéritée, non pas une partie u bien, mais la moitié tout entière qui lui re-iendrait naturellement. Maintenant, continua-elle, je suis tranquille sur ce point; me voilà ans l'impossibilité de manquer à ce devoir. » érigny fut profondément attendri de cette dé-narche : ce qui le frappa le plus dans cette jeune ersonne, qui toute sa vie avait montré le carac-re le plus ferme, fut cette modeste et vertueuse éfiance d'elle-même, et la précaution qu'elle renait de se lier de manière à ne pouvoir chan-er de résolution. En effet, ce trait est admirable; peint une âme angélique et une vertu véritable-ent chrétienne. Le soir de ce même jour ma-emoiselle de Logny et le président firent une ernière tentative en faveur de madame de Lou-ois ; ils osèrent déclarer qu'elle veillait dans l'an-chambre depuis cinq jours; alors madame de ogny, élevant la voix, prononça avec fureur ces orribles paroles : *Je la maudis.* Sa malheureuse lle, placée contre la porte entr'ouverte, les en-

tendit et s'évanouit. Après ce dernier effort d'u haine monstrueuse, madame de Logny tom dans une effrayante et longue agonie; elle mo rut au point du jour. Si elle eût eu de la rel gion, si elle eût consenti à recevoir ses sacremen elle aurait reçu sa fille dans ses bras; et, malg l'inconcevable dureté de son cœur, elle aura pardonné !... Mademoiselle de Logny voulut a ler dans un couvent, on la conduisit à Pantemon

Par son testament, madame de Logny donna au président de Périgny toute sa fortune (envi ron cent mille livres de rentes), ses terres, ses re venus, son mobilier, ses diamans, enfin san exception tout ce qu'elle avait possédé. Périgny accepta ce *fidéicommis*, et, suivant l'intentio de la testatrice, il remit toute cette fortune à ma demoiselle de Logny, qui partagea avec sa sœur et si scrupuleusement, que, dans le compte d l'argenterie, elle fit rompre en deux une cuil lière de vermeil qui formait un nombre impair, afin d'en envoyer une moitié à madame de Lou vois. Cette dernière mourut sans enfans peu d'années après, et toute sa fortune retourna dans les mains pures et généreuses qui la lui avaient cédée. Mademoiselle de Logny, un an après la mort de sa mère, épousa le comte de Custines.

lle jeune personne n'est entrée dans le monde
c une réputation plus désirable, et n'y fut
ueillie d'une manière plus distinguée et plus
teuse. Sa conduite avec sa sœur, dont Périgny
it publié tous les détails, excitait pour elle l'ad-
ration la mieux fondée, et m'inspirait le plus
nd désir de la connaître. Je vis une très-belle
sonne d'une figure imposante et un peu sé-
e, mais parfaitement régulière. Elle était
nde, tous ses traits étaient beaux et surtout
yeux, dont la grandeur, la coupe et l'expres-
n étaient admirables. Je me jetai à son cou avec
naïveté qui la toucha vivement. De ce mo-
nt nous prîmes l'une pour l'autre une amitié
a duré jusqu'à la mort de cette femme par-
e à tous égards. Je vis chez elle une jeune per-
ne de notre âge qui devint aussi mon amie,
ue j'ai eu le bonheur de conserver. C'était la
ntesse d'Harville : elle avait une jolie figure,
l'esprit, de la douceur, de la gaîté; je n'ai
nu personne d'une société plus sûre et plus
éable. Je voyais aussi souvent chez moi la
rquise de Bréhant, une beauté parfaite en
niature, elle était d'une petitesse extrême.
lais quelquefois chez la marquise de Roncé,
enne dame de feue madame la princesse de

Condé; elle recevait du monde tous les samed
on y causait, on y faisait de la musique, j'y jou
plusieurs fois de la harpe. Je vis chez elle M.
Champfort [1], qui avait déjà donné *la Jeune I*
dienne ; il avait une jolie figure et beaucoup
fatuité. Je fis connaissance chez madame de Bo
lainviliers avec un autre poète, Lemierre; c'était
excellent homme, qui lisait ses tragédies avec u
véhémence ridicule, et qui néanmoins avait bea
coup de talent, et d'ailleurs de très-bons sen
mens. Il était d'une laideur étonnante, mais q
n'avait rien de repoussant; l'idée qu'il avait
son mérite était fort exagérée, il la montrait fra
chement et sans arrogance, c'était plutôt une o
nion qu'une prétention, il avait l'air de n'en tir
aucune vanité, elle n'offensait personne. Enf
j'allais souper de temps en temps chez la ma
quise de Créné, chez la jeune duchesse de Lia
court, et chez la marquise de Beuvron; no

[1] La *Jeune Indienne* et le *Marchand de Smyrne* ont pa
dans un temps où la littérature légère était de mode. Cham
fort ne s'est guère élevé au dessus de ce genre qui n'exige
la connaissance des hommes, ni la connaissance des livres.
est fort douteux qu'il ait eu autant de part qu'on lui en attrib
aux éloquentes philippiques de Mirabeau. Champfort, né
1741, est mort en 1794 des suites d'une tentative de suici
(*Note de l'éditeur.*)

ions ou nous soupions une fois par semaine
z madame de Puisieux, une ou deux fois par
is chez la marquise d'Étrée, mais toutes mes
férences de cœur étaient pour madame de
ncour, madame de Custines et madame
arville.

e devins grosse de madame de Valence, à la-
lle je donnai le jour (ainsi qu'à mon dernier
nt) dans le cul-de-sac Saint-Dominique.
rès cet accouchement j'éprouvai une véritable
eur : aussitôt qu'on eut examiné l'enfant,
emarquai sur le visage de M. de Genlis et sur
x de toutes les personnes qui étaient dans la
mbre des airs consternés qui me firent penser
j'avais mis au monde un enfant difforme; il
t au même instant un chuchotage mystérieux
me confirma dans cette cruelle idée. Je ques-
nai si vivement, qu'il fallut me répondre.
le Genlis avec un maintien de préparation
me fit frisonner, me déclara qu'en effet cette
vre petite fille avait une *difformité*; il m'ex-
ta à me tranquilliser, en m'assurant que le
lemain on me dirait tout. Je n'étais nullement
osée à me tranquilliser, je fonds en larmes,
n'écrie que je veux voir mon enfant, pour la
ir, et *l'aimer toute seule* fût-elle une carpe.

M. de Genlis me gronde de ce qu'il appelle m
imagination sans frein, enfin on m'apporte
monstre, qui a été depuis une si charmante pe
sonne, et l'on me fait voir qu'elle a au bas
cou une grosse fraise en demi-relief, bien roug
picotée comme ce fruit, de la même forme,
parfaitement ressemblante à une belle fraise
jardin. En voyant que ce n'était que cela, n
joie fut immodérée : je dis même, et je le pensai
que cette singularité me paraissait fort jolie,
que je désirais qu'elle la conservât; mais M.
Genlis, animé contre cette pauvre fraise, a fa
avec persévérance tous les remèdes imaginabl
pour l'aplatir et la faire disparaître, et l'on pa
vint enfin à l'effacer entièrement.

Aussitôt que je fus relevée de cette couche
j'allai au printemps à l'Ile-Adam, chez M.
prince de Conti. J'étais déjà dans le monde, ma
je n'avais jamais été à l'Ile-Adam; et, pour un
jeune personne, c'était un début. Madame la com
tesse de Boufflers et la maréchale de Luxemboug

[1] La maréchale de Luxembourg était alors veuve pour
seconde fois. Elle avait épousé en premières noces le duc
Boufflers, mort à Gênes, de la petite vérole, en 1747. D
l'esprit, un goût sûr, une longue expérience de la cour et d
monde en avaient fait l'arbitre de la politesse et du bon to
Madame de Luxembourg aima les arts, les talens et l'esprit

tes deux célèbres par leur esprit et par le bon
ut de leur ton et de leurs manières, amies in-
ies de M. le prince de Conti, passaient à l'Ile-
m toute la belle saison, et là, ainsi qu'à Paris,
s étaient les juges suprêmes de tout ce qui
utait dans le monde. Je n'avais point été chez
s; je n'avais fait que les rencontrer, et je n'en
s connue que de vue. Jusque là j'avais gardé

protégea Rousseau. Madame de Genlis parle avec assez
étails de leur rupture; elle voyait aussi très-souvent de
Harpe qui la conduisait dans les rues et dans ses prome-
s à pied, ordonnées par le docteur Tronchin. On dit
ne de ses amies lui demandant un jour pourquoi elle
it de La Harpe son chevalier, madame de Luxembourg
répondit : « Que voulez-vous, ma chère? il donne si bien
ras ! » Singulier éloge pour un académicien ! Elle cultiva
-temps la société de madame Du Deffant. Elle fit sur un
pe représentant Voltaire et le chien de cette dame, le
let que voici :

Vous les trouvez tous deux charmans,
Vous les trouvez tous deux mordans;
Voilà la ressemblance.
L'un ne mord que vos ennemis
Et l'autre mord tous vos amis,
Voilà la différence.

tite-fille du maréchal de Villeroy, née en 1707, madame
réchale de Luxembourg mourut au mois de janvier 1787.
(*Note de l'éditeur.*)

dans le monde un profond silence; je ne parl
que dans l'intimité; on ne louait en moi que
harpe et ma figure : ma réserve et ma timid
faisaient mal augurer de mon esprit. Quand
questionnait ma tante à cet égard, elle répond
seulement que j'étais une bonne enfant, et naï
comme madame de D*******, une femme
trente-six ans, d'une simplicité fameuse, par
qu'elle conservait dans un âge mûr toute cel
qu'elle avait eue à quinze ans, ce qu'on attribua
avec raison à la bêtise la plus rare qu'on ait jama
eue dans le grand monde. C'était ma tante q
me menait à l'Ile-Adam. Dès le premier jou
mesdames de Luxembourg et de Boufflers la qu
tionnèrent sur mon esprit. Ma tante fit sa répon
ordinaire. La maréchale dit : « Cela est singulie
car elle fait mentir le proverbe, qui dit que l
visages ronds n'ont pas de physionomie : il y
bien de la finesse dans la sienne. » La maréchal
de Luxembourg avait réparé les torts de sa jeune
se par une dévotion sincère et par l'éducation d
sa petite-fille, la duchesse de Lauzun, une per
sonne véritablement angélique, âgée alors de dix
huit ans. La maréchale avait peu d'instruction
beaucoup d'esprit naturel, et cet esprit était rem
pli de finesse, de délicatesse et de grâce. Elle a

hait trop d'importance à l'élégance du langage,
s manières, et à la connaissance des usages du
nde. Elle jugeait sans retour sur une expres-
n de mauvais goût, et, ce qu'il y a de singu-
r, c'est que ce jugement frivole était presque
jours parfaitement juste. Mais elle ne jugeait
si que les gens du monde, et non les étran-
rs et les provinciaux. « Celui, disait-elle, qui
u observer ce qui est convenable et ce qui ne
st pas, et qui adopte un mauvais ton, manque
rtainement de tact, de goût et de délicatesse. »
illeurs, elle prétendait avoir découvert dans
s les usages du monde établis alors, une finesse
un bon sens admirables; et en effet, quand on
questionnait à cet égard, elle avait réponse à
t, et ces réponses étaient toujours ingénieuses
spirituelles. Sa désapprobation, qu'elle n'ex-
imait jamais que par une moquerie laconique
piquante, était une sentence sans appel. Celui
i la recevait perdait communément cette es-
ce de considération personnelle qui faisait que
n était recherché dans la société, et toujours
vité aux petits soupers où l'on ne voulait ras-
nbler que des personnes aimables et de bon
. Ce genre de considération était alors très-dé-
able et très-envié.

Les censures de la maréchale ne portaient p
toujours sur des choses frivoles ; elle condamn
avec plus de rigueur encore le ton avantage
et tranchant, la confiance présomptueuse, et to
ce qui dans la conversation annonçait la fatui
ou de mauvais sentimens. La maréchale était v
ritablement l'institutrice de toute la jeunesse
la cour, qui mettait une grande importance à l
plaire. Je m'attachai particulièrement à l'écou
ter; elle me prit en amitié et me permit de
questionner sur les choses que j'ignorais, et su
tout sur les usages du monde, dont elle avait ét
dié *l'esprit :* ce qui m'a aidé à faire un ouvrag
que j'ai dans mon porte-feuille, et qui a pour t
tre : *Esprit des usages et des étiquettes du dix
huitième siècle.* Je compte y donner une auti
forme, et le mettre en dictionnaire [1].

La comtesse de Boufflers [2], ancienne amie i

[1] Ce que j'ai fait depuis que j'ai écrit ceci.
(*Note de l'auteur.*)

[2] Qu'il ne faut pas confondre avec la marquise de Bouffler
mère du célèbre chevalier de Boufflers et de madame de Cuss
depuis comtesse de Boisgelin. On a fait de cette dernière
portrait suivant : « Elle parlait peu, écrivait peu, lisa
beaucoup, non pour s'instruire, non pour former de pl
en plus son goût, mais elle lisait comme elle jouait, pou
s'exempter de parler. Ses lectures étaient bornées à peu d

e de M. le prince de Conti, et qui avait conservé
lui le plus grand ascendant, était l'une des
s aimables personnes que j'aie connues; elle
it dans l'esprit je ne sais quelle contrariété qui
faisait soutenir des opinions extraordinaires
uelquefois extravagantes : elle était trop en-
nie des lieux communs. Cette aversion, jointe
eaucoup d'esprit, la rendait très-piquante,
s lui donnait à tort la réputation d'avoir l'es-
t faux; au reste, sa conversation était amusante
remplie d'agrémens. Elle aimait à faire valoir
autres, et c'était avec un naturel et une grâce
je n'ai vus qu'à elle. La comtesse Amélie, sa
e-fille, qu'elle aimait passionnément, âgée
s de dix-sept ans, n'avait rien de remar-
ble. Sa belle-mère contait d'elle des mots
rmans qu'elle seule avait entendus; mais, de-
s la mort de la comtesse de Boufflers, on n'en
lus cités.

s qu'elle relisait souvent, elle ne retenait pas tout, mais
résultait pas moins pour elle, à la longue, une source
nnaissances d'autant plus intéressantes, qu'elles prenaient
ormes de ses idées. »

a marquise de Boufflers fit les délices de la cour du roi
islas, à Lunéville. Elle était mère du marquis et du
alier de Boufflers. Elle est morte en 1787.

(*Note de l'éditeur.*)

Il y avait toujours à demeure à l'Ile-Adam vieillard fort aimable, M. de Pont-de-Vesle. T les soirs, à la fin du souper, M. le prince de Co lui demandait de chanter des impromptus toutes les jeunes dames qui étaient à table. faisait ces couplets en vers blancs. Il y avait la galanterie sans fadeur, et de la grâce; m cela était embarrassant pour les jeunes dam il paraissait bien difficile alors d'avoir un b maintien pendant ces espèces d'éloges publi quoiqu'ils eussent une petite tournure épigra matique [1].

M. le prince de Conti était le seul des prin

[1] Les femmes se sont aguerries depuis avec les louan données publiquement, on les y avait accoutumées dans pensions dès leur enfance.

L'usage établi dans les colléges de donner publiquement prix aux écoliers, est utile et bon, puisque les homme destinés à jouer de grands rôles dans la société, sont faits po aimer la gloire. Mais ce même usage est très-déplacé dans éducations de jeunes filles, dont les vertus caractéristiqu doivent être la réserve et la modestie; tout ce qui peut éte dre, exalter leurs prétentions, est en opposition avec le destination naturelle, et par conséquent pernicieux : au ne *les couronne-t-on publiquement* que dans les pensio formées depuis la révolution, c'est-à-dire, depuis que tout les idées morales ont été bouleversées, et depuis l'*abolissemen* de toutes les règles du bon goût et des convenances.

(*Note de l'auteur.*)

u sang qui eût le goût des sciences et de la lit-
érature, et qui sût parler en public. Il avait une
eauté, une taille et des manières imposantes;
ersonne ne sut dire des choses obligeantes avec
lus de finesse et de grâce; et, malgré ses succès
près des femmes, il était impossible de décou-
rir en lui la plus légère nuance de fatuité. Il
t aussi le plus magnifique de nos princes; on
ait chez lui comme chez soi. Dans les grands
oyages de l'Ile-Adam, chaque dame avait des
evaux et une voiture à ses ordres; et, n'étant
bligée de descendre dans le salon qu'une heure
ant le souper, elle était maîtresse de donner à
ner tous les jours dans sa chambre à sa société
rticulière. Comme le prince ne dînait point,
voulait épargner aux femmes la peine de des-
ndre dans une salle à manger et l'ennui de s'y
ouver avec cent personnes. La représentation
it réservée pour le soir; mais on jouissait du-
nt toute la journée d'une liberté parfaite et du
arme d'une société intime. Quel dommage que
prince aimable ait eu l'étrange manie d'affecter
elquefois un despotisme et une dureté qui n'é-
ent nullement dans son caractère! Voici un
it dont j'ai été témoin un jour que nous pas-
ns d'un salon dans une pièce voisine pour aller

entendre la messe. M. de Chabriant arrêta M. prince de Conti pour lui demander ses ordres si un braconnier qu'on venait de prendre. A cet question, M. le prince de Conti, élevant extrê mement la voix, répondit froidement, *Cen coups de bâton et trois mois de cachot*, et poursuivit son chemin avec l'air du monde le plu tranquille. Ce sang-froid, uni à cette cruauté, m fit frémir. L'après-midi, me trouvant auprès d M. de Chabriant, il me fut impossible de ne pa lui parler du pauvre braconnier et de l'arrêt bar bare prononcé par le prince. « Bon ! dit en rian M. de Chabriant, il ne parlait que pour la ga lerie. Je connais cela : jamais un seul de ce ordres tyranniques, donnés en public, n'a été exécuté ; et, quant au braconnier qui vous in téresse, il sera seulement banni de l'Ile-Adam pour deux mois, et, pendant ce temps, monsei gneur prendra secrètement soin de sa famille, qui est très-nombreuse. Voilà l'ordre qu'il m'a donné tout bas en sortant de la messe. » — « Quoi repris-je, ce n'est point un premier mouvement de colère qui lui fait prononcer ces odieuses sen tences? » — « Non ; c'est seulement une *prétention* il veut de temps en temps paraître redoutable et terrible. »

On a trop loué M. le prince de Conti sur ce
on appelait alors du caractère. Cette louange
t enivrante pour un prince de la maison de
rbon ; c'est la seule (depuis M. le régent) que
latterie n'ait pu prodiguer, et, pour la mé-
r, M. le prince de Conti jouait *le tyran*, tan-
qu'au fond de l'âme il était rempli d'hu-
nité [1].

e trouvais au prince de Conti une très-belle
résentation, une majestueuse et belle figure,
beaucoup d'esprit ; mais je n'ai jamais pu
ccoutumer à lui, ni vaincre l'embarras qu'il
nspirait : il y avait dans sa manière de regar-

[1] La vieille comtesse de Rochambeau m'a conté de lui un
trait de galanterie et de magnificence. Madame de Blot,
sa jeunesse, dit un jour, en présence de ce prince,
lle voulait avoir le portrait en miniature de son serin
une bague. M. le prince de Conti offrit de faire faire
ortrait et la bague, ce que madame de Blot accepta, à
ition que la bague serait montée de la manière la plus
le, et qu'elle n'aurait aucun entourage. En effet, la
e n'eut qu'un petit cercle d'or, mais au lieu de cristal
recouvrir la peinture, on employa un gros diamant
l'on rendit aussi mince qu'une glace. Madame de Blot
reçut de cette magnificence, elle fit démonter la bague
nvoya le diamant ; alors M. le prince de Conti fit broyer
duire en poudre ce diamant et s'en servit pour sécher
re du billet qu'il écrivit à ce sujet à madame de Blot.
(*Note de l'auteur.*)

der, quelque chose de scrutateur qui me déco certait. Malgré les préventions de mesdames Luxembourg et de Boufflers en ma faveur, il trouva bien médiocre. Aussi quand M. de D nézan lui dit que je jouais les proverbes d'une r nière extraordinaire, il ne voulait pas le croi Il fut décidé que nous en jouerions. On fit fa un petit théâtre portatif que l'on mit dans la sa à manger, et nous répétâmes *le Savetier et Financier*; il n'y avait que trois personnage le financier, le savetier et sa femme. Je faisais dernier rôle, et M. Donézan celui de savet avec une perfection qui ne laissait rien à désir Ma tante ne m'avait jamais vu jouer de prove bes, car je n'en avais joué qu'une seule fois av M. Donézan chez madame de La Reynière, seulement devant quatre ou cinq personnes. No eûmes un succès prodigieux; la timidité sile cieuse que j'avais habituellement donna quelq chose de merveilleux à ce succès : dans une de nière scène je fis pleurer et rire; l'enthousiasn de M. le prince de Conti fut extrême. Il fit pr mettre à M. de Genlis de me faire peindre da ce costume de savetière tenant un panier ple d'ognons; on m'a peinte en effet avec cet habi je ne sais ce que ce portrait est devenu. On no

ouer quatre jours de suite ce proverbe. La
réchale et madame de Boufflers furent char-
ntes pour moi dans cette occasion; elles avaient
de triompher de mes succès, et répétaient
pour jouer ainsi de tête, il fallait avoir beau-
p d'esprit; ce qu'il faut surtout, c'est du na-
el. M. le prince de Conti essaya encore de
ser avec moi, mais en vain : mon malaise avec
était invincible. Toutes les femmes et parti-
èrement ma tante, voulurent aussi jouer des
verbes, et demandèrent des leçons à M. Do-
an, qui assura qu'il ne m'en avait donné au-
e, et que, dès la première fois, j'avais joué
i.

n arrangea plusieurs proverbes. Madame de
tesson et madame de Sabran (dame de ma-
e la princesse de Conti) [1] prirent des rôles,
uèrent, non pas d'une manière passable, mais
culement. Elles le sentirent, et leur humeur
extrême. Madame de Sabran montra la sienne
me une enfant; après les proverbes, elle
ra de dépit. Cette scène fut étonnante, et me
fondit. Madame de Sabran, qui m'avait mon-

[1] Non celle qui, si bonne, si aimable et si spirituelle, a
été en secondes noces le chevalier de Boufflers.
(*Note de l'auteur.*)

tré jusque là une grande bienveillance, dev
mon ennemie : j'en ai eu beaucoup par la su
pour des causes aussi frivoles. On cessa de jou
des proverbes, au grand regret de M. le prin
de Conti, de la maréchale, de madame de Bou
flers et de M. de Donézan. Mais on joua la com
die ; je n'avais que deux rôles insignifians, ce
d'amoureuse dans l'*Impromptu de campagn*
et celui d'Isabelle dans *les Plaideurs*. Mais po
m'entendre chanter et jouer de la harpe, M.
Pont-de-Vesle fit un divertissement, *les Noc*
d'Isabelle, dans lequel je jouai une sonate
harpe, et je chantai de forts jolis couplets.

Madame de Montesson jouait, à mon gré, fo
mal la comédie, parce qu'en cela, comme
toute chose, elle manquait de naturel. Mais el
avait beaucoup d'habitude, et l'espèce de tale
d'une comédienne de province, parvenue par so
âge aux premiers emplois, et n'ayant que de
routine. Le comte, depuis duc de Guignes, éta
de ce voyage : il passait pour être l'un des hom
mes de la cour les plus brillans et les plus aimables
sa figure et sa taille n'avaient de remarquabl
qu'une extrême recherche de coiffure et d'ha
billement. Toute sa réputation d'esprit tenait
une sorte d'*espionnage* de toutes les petites chose

icules et de mauvais ton, qu'il contait en peu mots d'une manière plaisante, qu'il *dénonçait* a maréchale de Luxembourg, et dont il se mo- it fort agréablement avec elle et madame de ufflers. Mais ce genre de moquerie n'attaquait ais la réputation, il ne tombait que sur des iseries. Le duc de Guines avait des talens agréa- s; il était bon musicien et jouait fort bien de lûte. Un autre homme de ce temps, qui avait si de grands succès auprès des femmes, était le nte de Chabot : il n'était ni beau, ni de la mière jeunesse; il ne parlait jamais tout haut, égayait, ce qu'on trouvait en lui une grâce, vait une galanterie mystérieuse qui ne s'ex- nait que par des petits mots assez fins, tou- rs dits à demi-voix; elle était un peu ba- e, car elle s'adressait à presque toutes les jeu- personnes, mais elle ne paraissait pas l'être, ce qu'elle était toujours *confiée* tout bas à eille, et avec un air de sentiment et de vérité avait quelque chose de séduisant. Son frère, icomte de Jarnac, était l'homme le plus poli a cour; il avait la manie des arts, et une de magnificence; ses manières étaient no- et sa figure assez belle, mais il manquait de e. Je revis, avec un grand plaisir à l'Ile-

Adam, la jeune comtesse de Coigny, auparavant mademoiselle de Roissy, avec laquelle j'avais été fort liée au couvent du Précieux-Sang. Elle avait de la singularité, mais de l'esprit et de bons sentimens : nous renouvelâmes connaissance; elle me conta qu'elle avait la passion de l'anatomie, goût fort extraordinaire dans une jeune femme de dix-huit ans. Comme je m'étais un peu occupée de chirurgie et de médecine, et que je savais saigner, madame de Coigny aimait beaucoup à causer avec moi [1]. Je lui promis de faire un cours d'anatomie, mais non pas, comme elle, sur des cadavres; la fameuse mademoiselle Biron [2], qui

[1] C'est elle qui fut mère de madame de Fleury, et qui a divorcé. La comtesse de Coigny mourut très-jeune. On prétend que sa passion pour l'anatomie contribua à sa mort, en lui faisant respirer un mauvais air. On assurait dans le temps qu'elle ne voyageait jamais sans avoir dans la vache de sa voiture un cadavre.

(*Note de l'auteur.*)

[2] Cette demoiselle, qui s'appelait Biheron, était fille d'un chirurgien; elle avait alors cinquante ans. Elle avait eu toute sa vie une véritable passion pour l'anatomie, elle suivit pendant long-temps des cours de dissection dans différens amphithéâtres et prit une connaissance parfaite des diverses parties du corps humain : elle composa des pièces artificielles qui représentaient si bien la tête, les poumons, le cœur, etc., qu'on avait peine à les distinguer des objets naturels. Le chevalier Pringle, en considérant ces imitations de la nature, dit à mademoiselle Bi

geait à l'Estrapade, près du cul-de-sac Saint-ominique, est la première qui ait fait, avec la cire et des chiffons, des *sujets* entiers ana-niques, ce qu'elle exécutait avec une véritable rfection; c'est chez elle que je fis à plusieurs prises un cours d'anatomie. Elle modelait ses stes imitations sur des cadavres qu'elle avait ns un cabinet vitré au milieu de son jardin; n'ai jamais voulu entrer dans ce cabinet, qui sait ses délices, et qu'elle appelait son *petit udoir*.

Madame la comtesse d'Egmont la jeune, fille maréchal de Richelieu, chez laquelle j'avais upé plusieurs fois avec madame de Montesson, t cette année à l'Ile-Adam; elle était encore une figure charmante, malgré sa mauvaise té, elle n'avait alors que vingt-huit ou vingt-uf ans, et le plus joli visage que j'aie vu. Elle sait beaucoup trop de mines, mais toutes ses nes étaient jolies. Son esprit ressemblait à sa ure; il était maniéré et néanmoins rempli de

on : « *Il n'y manque que la puanteur.* » Cette demoiselle, leste et dévote, vivait d'une petite rente de douze à quinze cts livres. Elle avait, dit Grimm, beaucoup de netteté dans idées, et faisait ses démonstrations avec autant de clarté que précision.

(*Note de l'éditeur.*)

grâce. Je crois que madame d'Egmont n'était q singulière et non affectée; elle était née ainsi. El a fait beaucoup de grandes passions, on pouv lui reprocher un sentiment romanesque qu'el a conservé long-temps; mais ses mœurs ont to jours été pures. Les femmes ne l'aimaient pas elles enviaient le charme séduisant de sa figur elles ne rendaient nulle justice à sa bonté, à douceur; et, comme on pouvait la critiquer e mille choses, on ne l'épargnait pas dans ce qu'o pouvait blâmer. Je n'ai jamais entendu faire au tant de petites moqueries qu'on en faisait su elle, ce qui ne m'empêchait ni de la rechercher ni de l'accueillir, ni de la trouver charmante. L dernière fois que ma tante et moi nous soupâme chez elle, avant d'aller à l'Ile-Adam, M. de Lu signan, qu'on appelait *la grosse tête*, était à c souper. M. de Lusignan n'était pas dépourvu d'esprit, mais il manquait absolument de ré flexion, et il avait pris l'habitude de dire naïve ment tout ce qui se présentait à son imagination. Comme il n'avait point de méchanceté, on lui passait ce caractère, qui lui donnait une sorte d'originalité. Au souper, dont je parle, étant à table dans la salle à manger, ses yeux se portè rent sur un grand tableau placé vis-à-vis de lui,

qui représentait une très-belle femme assise et araissant rêver tristement. Il questionna M. d'Egont sur cette belle personne; M. d'Egmont répondit que cette figure mélancolique était une de s aïeules, femme d'un comte d'Egmont, qui, rant acquis les preuves de son infidélité, *lui upa la tête*. « Eh mon Dieu! madame, s'écria . de Lusignan, en s'adressant à madame d'Egont, ce tableau-là ne vous fait-il pas peur?.... ais, poursuivit-il, grâce au ciel, les d'Egmont ont plus cette férocité. » Pendant ces belles rearques, tout le monde se regardait, madame Egmont rit d'une manière un peu forcée, on hâta de changer d'entretien. Ma tante conta tte scène à plusieurs personnes, et enfin on en rla à madame d'Egmont, en lui disant que c'ét moi qui l'avait contée. Lorsque madame Egmont vint à l'Ile-Adam, je fus très-étonnée la trouver d'une extrême sécheresse avec moi; ppris qu'elle disait que, malgré mon air doux timide, j'étais fort malicieuse; je priai ma te de lui demander pourquoi elle me jugeait si, après m'avoir montré tant de bienveillance. tante alla chez elle un matin, et madame Egmont lui dit ce qu'on lui avait rapporté; rs, ma tante fit une chose parfaitement hon-

nête, elle me justifia en s'accusant. Je n'ai p douter de ce bon procédé, car dès le même jou madame d'Egmont me fit mille amitiés, et je r marquai qu'elle était très-froide pour madam de Montesson, rancune qu'elle a toujours con servée.

Nous restâmes six semaines à l'Ile-Adam, en suite je passai quelques jours à Paris, au bou desquels je partis avec ma tante pour Villers Cotterets, où j'allais pour la première fois. Nou avions encore appris des rôles pour y jouer la co médie, et même l'opéra. Nous jouâmes *Vertumn et Pomone*. Je jouais Vertumne, qui est déguis en femme, ma tante jouait Pomone; elle avai imaginé de se faire faire un habit garni de pom mes d'api, et autres fruits. Madame d'Egmon dit qu'elle ressemblait à une serre chaude. Ce habit était lourd, ma tante était petite, et n'avai pas une jolie taille, sa voix était trop faible pou un rôle d'opéra : elle échoua tout-à-fait dans ce lui-ci. Le marquis de Clermont, depuis ambas sadeur de Naples, joua très-bien le dieu Pan. J'eus un succès inoui dans mon rôle de Ver tumne. Nous avions dans les ballets tous les dan seurs de l'Opéra; on devait donner trois repré sentations de ce spectacle, on ne le joua qu'une

bis; ainsi que l'*Ile sonnante*, opéra comique, aroles de Collé et musique de Monsigny. J'y uais une sultane, et j'ouvrais la scène par une rande ariette que je chantais en m'accompa- nant de la harpe. Monsigny avait fait l'ariette et rôle pour moi. J'avais un habit superbe, chargé or et de pierreries; et quand on leva la toile je s applaudie à trois reprises, et l'on me rede- anda deux fois mon ariette. Il me fut impos- ble de ne pas remarquer que ma tante, après le pectacle, avait beaucoup d'humeur. Nous jouâ- es *Rose et Colas*; ma tante, qui avait trente ns, fit le rôle de Rose, et moi celui de la mère obi. Nous jouâmes encore le *Déserteur*. Ma- me de Montesson y joua le beau rôle, je jouai lui de la petite fille; madame la comtesse de ot, qui avait été dame de la feue duchesse d'Or- ans, et qui avait alors trente-quatre ans, joua s beaux rôles dans le *Misanthrope* et le *Legs*, avec le plus grand succès. Elle avait en effet eaucoup de grâce, et un jeu très-spirituel. Le omte de Pont jouait le rôle du misanthrope avec ne perfection rare; il n'imitait aucun acteur de Comédie-Française; il avait un véritable ta- nt, et une noblesse dans le maintien et les ma- ières que nul acteur de profession ne peut avoir.

M. de Vaudreuil était aussi un des bons acteurs de notre troupe; sa figure était agréable, il contrefaisait parfaitement Molé dans les rôles d'amoureux. M. de Vaudreuil était fort à la mode; son esprit n'était pas étendu, mais il avait un excellent ton. Madame d'Hénin disait que les deux hommes qui savaient le mieux *parler aux femmes*, étaient Le Kain sur le théâtre, et M. de Vaudreuil dans le monde. Ce dernier avait une quantité de petits talens très-médiocres, mais agréables dans la société. Il chantait un peu, il dansait assez bien, il paraissait aimer tous les arts; quand ce ne serait qu'une prétention, elle est toujours utile et noble. Il avait de la douceur et de la politesse; personne ne le craignait, il était généralement aimé.

Le fameux comédien Grandval nous faisait répéter nos rôles, il joua même avec nous. M. le duc d'Orléans jouait fort *rondement* les rôles de paysans. Je vis là, à nos répétitions, Collé et Sédaine, qui n'étaient aimables ni l'un ni l'autre. Carmontel [1], lecteur de M. le duc d'Orléans,

[1] Carmontel était extrêmement aimé du prince et de tout ce qui venait à Villers-Cotterets; il avait l'esprit naturellement observateur et n'en a jamais abusé pour faire aucunes tracasseries dans la société : cet esprit lui a servi à peindre avec une

enait dans le salon à l'issue du dîner, pour pein-
re dans un grand livre toutes les personnes qui
rrivaient à Villers-Cotterets; tous ces portraits
taient en profils, et en charge, mais ressemblans,
t formaient une collection curieuse. On ne lui
onnait qu'une séance, il me peignit jouant de la
arpe, mais fort en laid : j'avais un petit front,
u'il fit beaucoup trop grand, ce qui ôtait de la
essemblance. M. le duc d'Orléans voulut me voir
ouer des proverbes avec Carmontel, qui jouait
vec perfection les maris bourrus et de mau-
aise humeur; c'était sans nulle charge, et avec
n naturel et un comique parfaits, mais il n'avait

rande vérité, et par conséquent beaucoup mieux que les gens
e lettres les plus célèbres, les travers du monde et le ton de la
onne compagnie. Il faisait à la gouache les portraits en pied de
outes les personnes qui venaient à Villers-Cotterets. On se
laisait à causer avec lui, ses séances étaient toujours dans le
alon où étaient les princes et toute leur société. Il était du petit
ombre de ceux qui, n'ayant pas le droit de manger avec les
rinces, étaient appelés pour prendre des glaces dans le salon.
es proverbes, qui ont obtenu un très-grand succès, seront tou-
ours placés dans toutes les bibliothèques comme un monument
ui retrace parfaitement les mœurs et les usages de cette époque.
ne des singularités de la vie de Carmontel a été de mettre ses
roverbes en transparens et ses transparens en proverbes. Il est
ort en 1808, il était né en 1717.

(*Note de l'éditeur.*)

que ce seul genre. M. de Donézan et M. d'Albare jouèrent avec nous; ma tante ne voulut pas jouer, mais nous excitâmes un tel enthousiasme, que nous consentîmes à jouer tous les soirs. Ma tante, à la fin du voyage, eut un succès très-singulier et très-éclatant. Cette histoire est assez extraordinaire pour la conter avec détail.

Depuis mon mariage, ma tante me témoignait beaucoup d'amitié, et j'en avais pris une si vive pour elle, que ce sentiment avait triomphé de mes souvenirs et de mes rancunes. J'attribuais la dureté de ses procédés avec ma mère, à sa légèreté, et à une avarice que je ne pouvais me dissimuler, qui était son défaut dominant; d'ailleurs je ne lui en voyais pas d'autres, elle avait une grande égalité d'humeur, de la gaîté; je la croyais franche et sensible, elle me caressait excessivement, j'étais persuadée qu'elle avait en moi la plus grande confiance, et je l'aimais à la folie : elle m'avait confié que M. le duc d'Orléans était amoureux d'elle, et qu'il était jaloux du comte de Guines. Madame de Montesson n'avait pu nier cet attachement mutuel, elle protesta qu'il avait toujours été platonique, elle assura que le sentiment qu'elle avait pour lui ne finirait que par le changement du comte de Guines. Elle

ne disait toutes ces choses, ainsi qu'à M. le duc
'Orléans, et je les croyais comme lui. J'ai ou-
lié de dire qu'avant notre départ de l'Ile-Adam,
I. le duc d'Orléans y vint passer sept ou huit
urs; durant ce temps le comte de Guines parut
ut à coup uniquement occupé de la comtesse
mélie de Boufflers; ma tante me le fit remar-
ier, en ajoutant qu'elle en mourrait de dou-
ur. Je lui représentais bonnement qu'elle devait
ut faire pour triompher d'une passion toujours
condamnable malgré la pureté de ses mœurs,
uisqu'elle était mariée et que le comte l'était
ssi. M. de Montesson avait quatre-vingt-huit
s; mais la comtesse de Guines était jeune. Ma
nte parlait fort bien de la vertu, je lui voyais
ême des sentimens religieux; elle gémissait de sa
iblesse, et je la plaignais sincèrement, la croyant
ns la situation du monde la plus violente. Quant
M. le duc d'Orléans, elle me disait qu'elle avait
ur lui une tendre amitié, et qu'elle faisait tous
s efforts pour le guérir d'une passion malheu-
use. J'avoue que je ne croyais pas cela, car
contraire sautait aux yeux; mais je n'attribuais
conduite avec lui qu'à sa coquetterie naturelle,
je ne lui supposais pas le moindre dessein
mbition. Monsigny, l'un des plus honnêtes

hommes que j'aie connus, et qui avait beaucoup d'esprit naturel, se passionna pour ma voix et pour ma harpe, et venait tous les jours faire de la musique avec moi dans ma chambre. Je pris de l'amitié pour lui; nous causions tout en faisant de la musique; il me contait beaucoup de petites choses curieuses, et il m'en dit une qui me parut surprenante. C'est que ma tante lui avait recommandé en secret, ainsi qu'à Sédaine, de ne lui donner *que des louanges* aux répétitions (où se trouvait toujours M. le duc d'Orléans), et de ne lui donner des avis qu'en particulier; elle disait que cela l'encourageait. Monsigny et Sédaine pensaient bien qu'il s'agissait de la faire valoir auprès de M. le duc d'Orléans, et à cet égard ils la secondaient à merveille, car ils lui prodiguaient les éloges. Ce manége lui réussit parfaitement; M. le duc d'Orléans était persuadé qu'elle avait des talens miraculeux. Ce prince, très-faible, et qui n'était pas doué du caractère et de l'esprit de Henri-le-Grand, ne savait rien juger par lui-même; il ne voyait que par les yeux des autres. Toutes les anciennes amies de M. le duc d'Orléans sans aimer madame de Montesson, entraient parfaitement dans ses vues, mais par un intérêt particulier. La constance de M. le duc d'Orléans, de

uis plusieurs années, pour une courtisane *Marquise*, appelée depuis madame de Villenonble), avait absolument retiré ce prince de la onne compagnie des femmes; mesdames de Séur, mère, et belle-fille, mesdames de Beauveau, e Grammont, de Luxembourg, y perdaient ous les agrémens et l'utilité que l'on trouve tourours dans la société intime des princes. Depuis ong-temps les voyages de Villers-Cotterets étaient erdus pour ces dames; là, *Marquise* régnait; I. le duc d'Orléans n'y invitait que des hommes. n devait le voyage brillant dont nous étions, à adame de Montesson : ainsi ces dames désiraient assionnément que ma tante achevât de tourner tête à ce prince; il leur était beaucoup plus gréable qu'il eût pour maîtresse une femme de ciété qu'une courtisane, parce qu'alors l'intiité du prince leur serait rendue. Je ne sais si les prévoyaient qu'au lieu de consentir à être maîtresse, ma tante avait le projet de devenir femme. Au reste ce dernier événement ne pouait leur déplaire : toutes les femmes de qualité evaient naturellement en être flattées.

Ma tante, qui, comme je l'ai dit, voulait terminer ce voyage par quelque chose d'éclatant, ut l'idée la plus singulière. Elle voyait que M. le

duc d'Orléans était dans l'admiration de ses talens, mais il ne pouvait avoir la même opinion de son esprit; il s'agissait d'en acquérir une tout à coup qui effaçât celle de mesdames de Boufflers, de Beauveau, et de Grammont. Mais comment faire? ma tante était d'une ignorance extrême, elle n'avait pas la moindre instruction, elle n'avait lu dans toute sa vie que quelques romans. Elle savait fort mal l'orthographe, et elle écrivait très-mal une lettre. Cependant elle eut la pensée de devenir auteur : ne pouvant rien inventer, elle imagina de faire une comédie du roman de *Mariane* de Marivaux; les conversations si multipliées de cet ouvrage lui donnaient une quantité de scènes toutes faites, d'ailleurs le sujet lui plaisait, c'était l'*Amour triomphant des préjugés de la naissance et rapprochant toutes les distances.* Mais ma tante ne se dissimula pas qu'en donnant cet ouvrage sous son nom, elle aurait à combattre des prétentions que nul intérêt ne fait abandonner, et que les femmes qui depuis long-temps passaient, d'un aveu unanime, pour les plus spirituelles dans la société, ne lui céderaient pas cette gloire. Ma tante se tira de cette difficulté avec l'adresse la plus spirituelle qu'elle ait eue de sa vie. Elle fit la pièce en prose et en cinq actes,

'était un ouvrage au dessous du médiocre, mais
n drame qui n'avait rien de ridicule, et dans
equel se trouvaient quelques jolies phrases, et
uelques entretiens agréables littéralement copiés
u roman de Marivaux. Elle ne fit part de cette
ntreprise qu'à M. le duc d'Orléans, elle me la
acha ainsi qu'à tout le monde. Quand la pièce
ut achevée elle la lut tête à tête à M. le duc
'Orléans, qui, quoiqu'il n'en fût pas bien sûr,
it qu'il la trouvait charmante. Eh bien, reprit
na tante, je vous la donne, je jouirai mieux de
otre succès que du mien, d'ailleurs je ne veux
oint que l'on sache que je suis auteur. Lisez
ette pièce comme si elle était de vous, et si l'on
n est content, gardez-vous de me trahir, que
'on croie à jamais que vous en êtes l'auteur, et
ous la jouerons pour dernier spectacle. M. le
uc d'Orléans fut touché aux larmes de cette
énérosité, il ne voulait pas en profiter, elle in-
ista fortement, il y consentit. J'ai su par la suite
out ce détail de lui-même. M. le duc d'Orléans
éclara donc qu'il avait fait une comédie, ce qui
ne causa pas un médiocre étonnement, que ma-
ame de Montesson eut l'air de partager, en per-
uadant à tout le monde qu'elle ne la connaissait
as, et montrant *naïvement* beaucoup de crainte

sur l'ouvrage. On se demandait en secret comment M. le duc d'Orléans avait pu faire une comédie, et l'on pensa généralement que Collé en avait apparemment fait le plan, et corrigé le langage. Personne n'eut l'apparence du soupçon sur le véritable auteur; M. le duc d'Orléans annonça qu'il en ferait lecture. On indiqua le jour, et l'on y invita tous les hommes et toutes les femmes de la société qui passaient pour avoir le plus d'esprit, la curiosité était extrême. Enfin ce grand jour arriva. Je fus admise à la lecture mais non sans quelque peine, ma tante ne se souciait pas que j'y fusse. Nous voilà donc rassemblés, bien décidés d'avance à trouver l'ouvrage excellent, s'il n'est pas détestable et ridicule. Le succès fut complet; jamais lecture de Molière n'en eut un pareil, on était en extase; on prodiguait à chaque scène les éloges les plus outrés, on n'entendait que des exclamations; M. le duc d'Orléans en était si ému, qu'il eut continuellement les larmes aux yeux. Au milieu de cette ivresse je gardais un modeste silence, mais j'observais, et rien assurément n'était plus curieux. Quand la lecture fut finie, tout le monde se leva pour entourer M. le duc d'Orléans, plusieurs femmes hors d'elles-mêmes lui demandèrent la permis-

ion de l'embrasser, toutes parlaient à la fois, n ne s'entendait plus, on ne distinguait que ces nots répétés mille fois en refrain : *ravissant, ublime, parfait.* Ma tante pâlissant, rougissant, leurant, ne s'exprimait que par son trouble et es larmes. Tout à coup, M. le duc d'Orléans emande un moment de silence (et du ton le lus solennel); on se tait, alors d'une voix émue, nais très-forte, il dit ces paroles : « Malgré ma romesse je ne puis usurper plus long-temps ne telle gloire !.... Ce bel ouvrage n'est point de noi, l'auteur est madame de Montesson !.... » A es mots ma tante s'écria d'une voix languissante : « Ah ! monseigneur !... » Elle n'en put dire davanage, la *modestie* la suffoquait, elle tomba presque évanouie dans un fauteuil. Toute la compagnie resta pétrifiée; il est impossible de donner ne idée de l'effet de ce coup de théâtre, et du hangement subit de presque toutes les physionomies; le dépit de plusieurs femmes fut très-visible; mais le mal était sans remède, on ne pouvait rétracter toutes ces louanges données avec tant l'exagération, et, pour ne pas avouer la flatterie la plus outrée, il fallait soutenir que la comédie de *Mariane* était un chef-d'œuvre [1]. Ce triom-

[1] J'ai placé cette scène originale dans *les Parvenus*..
(*Note de l'auteur.*)

phe acheva d'enthousiasmer M. le duc d'Orléans pour ma tante, à laquelle il crut de ce moment un esprit prodigieux. Je fus profondément blessée que ma tante m'eût caché ce secret, et avec une telle fausseté; cette défiance me fit connaître combien je devais peu compter sur son amitié. Je ne lui montrai pas tout mon chagrin à cet égard, cependant je me plaignis, elle me donna de très-mauvaises raisons, j'eus l'air de m'en contenter. On joua *Mariane*, ma tante fit le rôle de l'héroïne, cette représentation n'eut pas à beaucoup près le succès de la lecture, on n'en donna qu'une seule représentation.

Pour la première fois je suivis à cheval la chasse du cerf dans ce voyage. Je n'avais chassé à Genlis que le sanglier, la chasse du cerf me parut charmante, et surtout, je crois, parce qu'on y admirait beaucoup la manière dont je montais à cheval. M. de Genlis et moi nous allâmes de Villers-Cotterets à Sillery, où j'allais pour la première fois. Madame de Puisieux, toujours froide pour moi, me reçut honnêtement, mais avec une sorte de sécheresse qui redoubla ma timidité naturelle. Elle me parla des succès que j'avais eus à Villers-Cotterets, et me demanda enfin à m'entendre jouer de la harpe, ce fut six jours après

non arrivée. Je jouai, je chantai, elle parut charmée ainsi que M. de Puisieux. « Il faut convenir, dit-elle, *que cela est séduisant.* » Je ne sais pourquoi cette phrase me déplut, et de premier mouvement, je répondis avec vivacité : « Cependant, madame, je n'ai *séduit*, ni ne veux *séduire* qui que ce soit. » Elle fut très-étonnée, parce que jusque là, je n'avais dit que *oui* ou *non*. Elle me regarda fixement, et ne répliqua rien. Le soir M. de Genlis me gronda de ma réponse, et le lendemain j'eus une peur affreuse de madame de Puisieux en me trouvant tête à tête avec elle dans le salon. Madame de Puisieux, couchée sur sa chaise longue, comme de coutume, travaillait au métier, je brodais au tambour; nous gardâmes le silence pendant un demi-quart d'heure. Enfin, madame de Puisieux, ôtant ses lunettes, se tourna de mon côté : « Madame, me dit-elle, avez-vous donc fait le vœu d'être toujours ainsi avec moi? Comment, madame? répondis-je d'une voix tremblante. Oui, reprit-elle, on assure que vous êtes gaie, aimable, et depuis huit jours vous gardez le silence le plus obstiné; peut-on vous en demander la raison? » A cette question pressante, je me décidai sur-le-champ à répondre franchement,

parce que le ton avait quelque chose de gai et d'obligeant. « Madame, lui dis-je, c'est que je crains de vous déplaire, que vous avez un air sévère qui m'intimide, et qui me fait de la peine... — Vous avez tort de me craindre, reprit-elle, je suis très-disposée à vous aimer; que faut-il faire pour vous mettre à votre aise avec moi?.... — Ce que vous daignez faire en ce moment, » m'écriai-je, en me jetant à son cou; des pleurs d'attendrissement me coupèrent la parole, elle fut elle-même vivement émue; elle me reçut dans ses bras, m'y retint, et m'embrassa à plusieurs reprises avec la plus touchante sensibilité. De cet instant je lui vouai au fond de l'âme le plus tendre attachement, elle le méritait par l'excellence de son cœur, de ses principes, et de son caractère, et par le charme de son esprit. Nous causâmes avec une entière liberté, elle me dit les choses les plus aimables, et je lui promis que je serais dorénavant avec elle comme si j'avais eu le bonheur de la connaître depuis mon enfance. Une heure après M. de Puisieux rentra de la promenade avec M. de Genlis et six ou sept personnes. Je priai madame de Puisieux de ne rien dire de ce qui venait de se passer entre nous, parce que je méditais une jolie manière de l'an-

oncer. On s'assit, et au bout de quelques mi-
utes, je dis d'un ton dégagé, que, n'ayant point
é à la promenade, je voulais me dégourdir les
mbes, et je fis deux ou trois sauts dans la cham-
re, ensuite j'allai me jeter sur la chaise longue
e madame de Puisieux, en disant mille folies;
le riait aux éclats, et tout le monde était pétrifié
'étonnement. M. de Puisieux fut enchanté, il dit
madame de Puisieux qu'il lui avait prédit qu'elle
l'aimerait à la folie. Toute cette soirée fut char-
nante pour moi. Les jours qui lui succédèrent
urent les plus heureux de ma vie. Madame de Pui-
eux prit pour moi une véritable passion. Elle
ne fit changer d'appartement afin de me loger
côté d'elle. Je me promenais le matin à che-
al avec M. de Puisieux, je montais tous ses
eaux chevaux anglais. Le soir je n'allais point
la promenade, je restais tête à tête avec ma-
ame de Puisieux, qui se promenait avec moi
ne petite demi-heure dans la cour ou dans le
otager, nous passions le reste du temps à cau-
er dans le salon; sa conversation était animée,
pirituelle, et charmante; elle avait vu un mo-
ent de la régence, son mari avait depuis été
inistre des affaires étrangères; et, petite-fille du
rand Louvois, elle avait la tête remplie d'une

infinité d'anecdotes intéressantes et curieuses qu'elle contait à merveille. Avant de souper, on apportait tous les soirs ma harpe dans le salon, et j'en jouais une heure; après le souper je jouais de la guitare ou du clavecin à peu près une demi-heure, ensuite je jouais au piquet avec madame de Puisieux contre M. de Puisieux, qui nous faisait la chouette, et puis j'allais me coucher. Je ne restais communément dans ma chambre qu'après la promenade du matin avec M. de Puisieux, depuis dix heures et demie jusqu'à deux heures. Pendant qu'on me coiffait je lisais, habitude que j'ai toujours conservée partout. Dans ce temps, il était d'usage de recevoir, à Paris et à la campagne, des hommes à sa toilette, ce que je n'ai jamais fait afin de réserver ce temps pour la lecture; de sorte que depuis mon mariage je n'ai jamais passé un seul jour sans faire une bonne lecture. Après ma toilette je jouais de la harpe une heure, et j'écrivais trois quarts d'heure. Je refaisais alors ma première comédie, *les Fausses Délicatesses*, et je l'achevai dans ce voyage. J'écrivais en outre les extraits de mes lectures. Madame de Puisieux dans nos tête à tête du soir me faisait souvent lire tout haut, pendant qu'elle travaillait à la tapisserie : il y avait à Sil-

y une très-bonne bibliothéque. Je lus aussi
ns ce voyage, *le Traité de Westphalie* du père
ugeant, *de la Manière de juger des ouvrages*
sprit du père Bouhours, *les Entretiens d'A-*
te et d'Eugène du même auteur, qui me donna
goût des devises que j'ai toujours conservé de-
is; je lus aussi *les poésies de Pavillon*. Je lus
le *l'Histoire de Malte* de l'abbé de Vertot, et
OEuvres de Saint-Évremond. Les jours de
ie, tout le monde restait dans le salon; j'al-
dans ma chambre, ce qui me donnait trois ou
tre heures d'étude de plus.

Madame de Puisieux, sachant que j'écrivais
s cesse, me demanda un jour de faire son
trait, et j'en fis deux le jour même, en cou-
s de chanson, l'un en contre-vérité, l'autre
eux. Le soir, en m'accompagnant de la harpe,
i chantai d'abord le premier, ensuite je chan-
e second. Ces couplets eurent le succès dont
onté récompensait tout ce que je faisais pour
. Les voici :

PORTRAIT DE PLAISANTERIE,

DE Mme DE PUISIEUX.

SUR L'AIR : *Si ton ardeur est mutuelle.*

Point d'esprit, point de caractère,
Point d'agrément,

Ni gaîté, ni désir de plaire;
Un ton pédant,
Des préjugés, une humeur noire;
Ne sachant rien,
Pas même un simple trait d'histoire,
La voilà bien.

PORTRAIT VÉRITABLE DE LA MÊME.

Sur le même air.

Du piquant dans le caractère
Et dans l'esprit;
Un désir obligeant de plaire
Qui réussit;
Du savoir, mais sans y prétendre;
N'affichant rien,
Pas même un cœur sensible et tendre,
La voilà bien.

Nous allâmes quatre ou cinq fois à Reims, uniquement pour y voir madame de Droménil. Nous allâmes aussi dîner deux ou trois fois à Louvois chez M. le marquis de Souvré, frère de madame de Puisieux. Un jour, une personne de Reims amena un jeune musicien qui jouait du tympanon d'une manière surprenante; madame de Puisieux regretta que je n'en susse pas jouer. Je recueillis cette parole; et le soir même je convins, en secret, avec le musicien, qu'il viendrait tous les jours à six heures et demie du matin,

donner une leçon ; je pris régulièrement ces
ons dans le garde-meuble, au haut de la
ison, pendant quinze jours, et en outre en
enant de la promenade du matin, j'allais toute
le jouer du tympanon au moins trois heures,
u bout de trois semaines je jouais aussi bien
mon maître deux airs, le menuet d'Exaudet,
la Furstemberg, avec plusieurs variations.
de Genlis, dans ma confidence, m'avait fait
e un joli petit habit à l'Alsacienne, en écar-
et juste à la taille. Je le mis un matin, en
ant tresser mes longs cheveux sans poudre
our de ma tête comme les Strasbourgeoises ;
nis par dessus cette coiffure, pour la cacher,
qu'on appelait alors une *baigneuse*, et par
sus mon habit une robe négligée et un man-
de taffetas noir, et, sous le prétexte d'une
raine, j'allai dîner avec ce double habille-
nt. Après le dîner, un valet de chambre vint
qu'une jeune Alsacienne, jouant du tym-
on, demandait à être entendue, madame de
sieux donna l'ordre de la faire entrer ; je me
i en disant que j'allais la chercher. Je courus
s la chambre voisine ; je jetai vite sur une ta-
ma *baigneuse* et ma robe ; je pris mon tym-
on, et presqu'au même instant je rentrai dans

le salon; la surprise fut inexprimable, et elle augmenta encore lorsqu'on m'entendit jouer du tympanon. Monsieur et madame de Puisieux vinrent m'embrasser avec une tendresse et un attendrissement, qui me récompensèrent bien de la peine que j'avais prise. On me fit porter pendant plus de douze ou quinze jours mon habit alsacien, afin de donner à tout ce qui venait à Sillery une représentation de cette petite scène. Ce n'est pas sans dessein que j'entre dans ces petits détails, ils ne seront pas sans utilité pour les jeunes personnes qui liront cet ouvrage. Je voudrais leur persuader que la jeunesse n'est heureuse que lorsqu'elle est aimable, c'est-à-dire docile, modeste, attentive, et que le véritable rôle d'une jeune personne est de plaire dans sa famille, et d'y porter la gaîté, l'amusement et la joie. Lorsque dans l'âge le plus brillant de la vie, on y porte l'ennui, on a toujours tort. Examinez bien toutes les jeunes personnes insipides et ennuyeuses, vous les trouverez indolentes, oisives, et surtout égoïstes, ne pensant qu'à elles, et ne s'occupant jamais des autres. Ces personnes, dépourvues de toutes les grâces de la jeunesse, n'en ont par conséquent ni la douceur, ni la modestie; elles ont une vanité puérile et passive qui

ur rend insupportables les salutaires conseils
e l'expérience qu'elles prennent toujours pour
es réprimandes; elles sont nulles dans la société,
arce qu'on ne peut ni leur être utile, ni atten-
re d'elles la moindre attention agréable. Ma
elle-sœur n'avait point de talens, son esprit
'avait rien de brillant; et cependant, comme
l'ai déjà dit, elle n'était nullement insipide,
le aimait le travail, on ne la voyait jamais
isive, elle était obligeante, et prenait toujours
art à la gaîté et aux plaisirs des autres, et voilà
e que toute jeune personne pourrait être, même
vec l'éducation la plus négligée.

Madame de Puisieux m'aimait véritablement
la folie, et par cette raison même elle ne me
âtait pas. J'étais la seule personne qu'elle reprît,
t cela arrivait continuellement: ma vivacité dégé-
iérant souvent en étourderie, me faisait manquer
ans cesse à mille petites choses, et sur-le-champ
nadame de Puisieux m'en reprenait, et tout haut
t devant tout le monde. Je n'ai jamais eu d'effort
faire sur moi-même pour bien recevoir ces pe-
ites leçons, j'en sentais l'utilité, j'en étais recon-
iaissante; elles donnaient, à mes yeux, à madame
le Puisieux un air véritablement maternel qui
ne la rendait plus chère : aussi je lui disais que

je la priais de me laisser quelques petits défauts, parce que si elle parvenait à me rendre parfaite, et qu'elle n'eût plus rien à me dire, je croyais que je sentirais moins combien je l'aimais, et combien je devais l'aimer.

La fête de M. de Puisieux approchait, et je résolus de la célébrer. Je fis une espèce de pièce, dans laquelle je fis jouer tous les valets de chambre de M. de Puisieux. J'y représentais M. de Puisieux lui-même, et je prenais le moment de sa toilette. Il était d'une petite taille, j'avais une de ses robes de chambre et un de ses bonnets de nuit; j'imitais toutes ses manières; je me faisais faire la barbe avec un rasoir de carton argenté, pendant ce temps on me lisait tout haut un petit conte de ma composition, parce que M. de Puisieux se faisait lire *Les Mille et une Nuits*, ou d'autres contes. Ensuite je me levais de temps en temps pour passer dans mon cabinet; je sortais par une porte, je jetais dans la coulisse mon bonnet et ma robe de chambre; j'étais là dessous en peignoir; j'arrivais sous mon nom presqu'au même moment, les cheveux épars, comme venant d'interrompre ma toilette; je demandais M. de Puisieux; après une petite scène je m'en allais. Je reprenais la robe de chambre et le bonnet de nuit, et je

reparaissais sous le nom de M. de Puisieux : beaucoup d'autres scènes à tiroir amenaient un dénoûment où l'on offrait des fleurs en chantant les couplets. Je parvins à faire jouer les quatre valets de chambre avec un naturel parfait ; j'avais donné un rôle à M. de Genlis, et nous faisions des répétitions deux fois par jour. Le marquis et la marquise de Genlis arrivèrent dix jours avant la fête, et j'ajoutai un petite rôle pour ma belle-sœur. Afin de faire briller sa belle figure, je la fis paraître d'abord en amazone, ensuite en bergère, et enfin en dame excessivement parée, avec tous ses diamans et ceux de madame de Puisieux. Cette dernière avait toujours un sac à ouvrage brodé à Besançon, en crins peints de toutes couleurs, et brodé en relief ; cela était fort joli : madame de Puisieux n'en avait qu'un qui n'était plus frais, et elle voulait en faire venir un autre. Je conseillai à ma belle-sœur d'imiter le vieux sac. On teignit fort bien du crin à Reims ; et elle fit cet ouvrage tout nouveau pour elle, et très-difficile, avec une perfection étonnante. Elle y travailla avec ardeur pendant huit jours ; et, pour y parvenir, après plusieurs essais, elle passa deux ou trois nuits. Nous fîmes faire un joli petit théâtre dans le grand logement qu'on appelait

l'appartement du roi, et dans lequel, en effet, du temps du chancelier de Sillery, Henri IV avait couché. La veille de la fête, il m'arriva une bonne fortune, dont je tirai un grand parti pour ma pièce. M. de Puisieux avait pour ami intime le duc de Civrac Durfort, auquel il avait fait avoir l'ambassade de Vienne. Le duc, après avoir passé huit ans à Vienne, revenait en France; M. de Puisieux savait seulement par sa dernière lettre qu'il était en route, et, qu'avant de se rendre à Paris, il passerait par Sillery, mais il ne l'attendait que sous cinq ou six jours. Il arriva donc, comme je l'ai dit, la veille de la fête, à neuf heures du matin : M. de Puisieux était allé à deux à trois lieues, chez un de ses voisins; madame de Puisieux n'était pas encore éveillée; je venais de me lever. Aussitôt je cours avec M. de Genlis au-devant du duc de Civrac, qui descendait de voiture; nous nous emparons de lui quoique nous ne l'eussions jamais vu, mais nous eûmes bientôt fait connaissance : nous lui expliquons à la hâte notre projet; il fut convenu qu'il resterait caché dans la chambre de M. de Genlis, qui était au dessus de la mienne, et qu'il ne paraîtrait que le lendemain sur le théâtre pour offrir un bouquet à son ami. Nous donnâmes le mot à toute la

maison ; tous les domestiques furent d'une discrétion parfaite ; madame de Puisieux ne fut point mise dans la confidence, et jamais secret n'a été mieux gardé. Le duc de Civrac, âgé d'environ quarante-sept ans, avait une belle figure, des manières nobles et douces, et une bonhomie qui gagnait tous les cœurs. Il nous déclara qu'il mourait de faim ; ma belle-sœur et moi nous nous chargeâmes de le nourrir ; et nous n'imaginâmes rien de mieux que de lui porter des prunes de reine-claude, des confitures et du sirop d'orgeat. Il mit un genou en terre pour recevoir de nos mains ce déjeûner ; ensuite il nous avoua qu'il avait la *grossièreté* de désirer en outre de la viande et du vin, il fallut bien le servir suivant son goût. Il me prévint qu'il manquait absolument de mémoire, et il me conjura de lui donner un rôle bien court. Je lui promis qu'il ne dirait qu'une seule phrase, et voici comment je décidai de le faire paraître.

Ma femme de chambre, mademoiselle Victoire, avait une jolie voix ; elle avait tout au plus trente ans, elle était fort grasse et très-fraîche ; je la faisais arriver dans ma pièce sous le nom de madame Milot, concierge de l'hôtel de Sillery, à Paris. M. de Puisieux avait eu dès sa jeunesse la

passion des beaux chevaux, je savais, par madame de Puisieux, qu'il les ménageait tellement, qu'il avait jadis quitté une maîtresse, uniquement parce qu'elle demeurait dans un quartier fort éloigné du sien, et que ces courses fatiguaient ses chevaux. Sur cette anecdote je fis un couplet qui eut un grand succès malgré l'irrégularité d'une rime. Dans ma pièce madame Milot arrivait de Paris, avec un habit de femme, mais avec des bottes fortes, un fouet de poste d'une main, et de l'autre un bouquet. Elle s'avançait sur le bord du théâtre, et s'adressant à M. de Puisieux, elle lui chantait ce couplet sur l'air :

Dans les gardes françaises, j'avais un amoureux, etc.

J'accours, mais tout en nage,
Vous offrir ce bouquet,
Voilà de mon voyage
Le seul fâcheux effet;
Pour vous prouver mon zèle
J'ai pris le mords aux dents,
Jamais pour une belle
Vous n'en fîtes autant.

J'ajoutai à cette scène M. de Civrac donnant le bras à madame Milot; il n'avait que quatre ou cinq mots à dire, dont il ne se souvint jamais aux répétitions, mais il me promit de les bien répé-

ter avant de s'endormir. Le lendemain matin, jour de la fête, ma belle-sœur posa sur le métier de madame de Puisieux le joli sac qu'elle avait brodé, et je mis dans le sac une chanson que j'avais faite, et qui contenait surtout l'éloge du sac, et l'adresse ingénieuse de ma belle-sœur. Madame de Puisieux était la personne du monde qui savait le mieux recevoir une attention et la faire valoir; elle fut charmante pour ma belle-sœur et pour moi. Il y avait beaucoup de monde à dîner, on ne parla que du sac et de ma chanson.

Les fenêtres du salon de Sillery, qui est au rez-de-chaussée, donnent sur de larges fossés remplis d'eau. En sortant de table, nous allâmes la marquise de Genlis et moi nous habiller en bergères, ensuite nous entrâmes dans un bateau agréablement décoré de guirlandes de fleurs, M. de Genlis habillé en berger nous conduisait; j'avais ma musette, dont on ne m'avait pas encore entendu jouer, on l'entendit de loin, on se mit aux fenêtres, on nous aperçut, et ce fut au bruit des acclamations universelles que nous arrivâmes en face des fenêtres. Là nous nous arrêtâmes. La marquise de Genlis tenait un filet, je cessai de jouer, et M. de Genlis invita sa belle-sœur à jeter son filet, elle tourna le dos un moment, jeta le

filet dans l'eau, l'y laissa, et très-adroitemen en montra un autre qu'elle eut l'air de retirer d l'eau et qui était plein de fleurs et de bouquets Ce petit escamotage qu'elle fit à merveille fut très applaudi ; sur ce prodige, je chantai, en m'accompagnant de la musette, cinq couplets charmans faits par M. de Genlis. Ensuite nous tirâmes nos bouquets du filet, nous les arrangeâmes dans une corbeille, et nous annonçâmes que nous allions les porter dans le salon ; on vint nous recevoir à notre débarquement, et une demi-heure après on invita toute la compagnie à monter dans la salle de spectacle. Ma pièce, comme toutes les pièces de société, eut un succès parfait ; le seul rôle que la marquise de Genlis ait joué très-agréablement fut celui que j'avais fait pour elle ; dans cette pièce elle était belle comme un ange ; quand elle parut dans le costume paré, elle fut applaudie pendant plusieurs minutes pour sa charmante figure : en général elle se mettait mal ; j'avais présidé ce jour-là à sa toilette, je ne l'ai jamais vue si jolie. Le dénoûment fut du plus grand effet : à l'apparition de M. de Civrac, monsieur et madame de Puisieux poussèrent un cri de surprise et de joie ; M. de Civrac fut lui-même si ému, qu'il resta un moment sans pouvoir par-

er ; enfin, tenant toujours madame Milot par
main, il s'avança sur le bord du théâtre, et au
eu de dire, comme le portait son rôle, qu'il
tait venu en croupe derrière madame Milot, il
écria avec une voix de tonnerre, *je suis venu*
ur la croupe de madame Milot..... Les éclats
e rire de toute la salle ne lui permirent pas d'a-
ever sa phrase. Il se retourna vers moi, en me
isant *que la langue lui avait tourné*. J'étais en
olère, et lorsque le calme fut un peu rétabli
ans la salle, je le forçai de répéter la phrase telle
ue je la lui avais donnée. La fête fut terminée
ar une ronde que nous chantâmes tous en dan-
nt, et dont les paroles très-agréables, et d'une
rande gaîté, étaient encore de M. de Genlis.

Le lendemain matin à notre promenade à che-
al, M. de Puisieux me dit d'annoncer à M. de
enlis, qu'il lui donnait son gouvernement d'É-
ernay, qui valait sept mille francs par an. C'était
n honorable et beau présent auquel nous ne nous
ttendions point, et qui nous fit un grand plaisir.
y eut beaucoup de monde de Paris à ce voya-
e, entre autres le comte de Rochefort, parent
e M. de Puisieux et de MM. de Genlis; il aimait
eaucoup la littérature, et était en commerce de
ettres avec Voltaire, qui mettait beaucoup de

soin à se faire des partisans parmi les gens de la cour. M. de Rochefort, très-flatté de recevoir des lettres de M. de Voltaire, ne manquait pas, quand nous étions en famille, de nous en faire la lecture. Je trouvais dans ces lettres une flatterie ridicule, et une impiété révoltante; monsieur et madame de Puisieux en étaient aussi très-scandalisés. Ce qui surtout nous confondait, c'étaient les complimens sans fin que M. de Voltaire faisait à M. de Rochefort sur sa *philosophie* et sur son esprit *philosophique*, ce qui voulait dire sur son irréligion, et M. de Rochefort avait au contraire des sentimens très-religieux; il nous protestait (et il était la sincérité même) qu'il s'était fait la loi de ne jamais dire un mot sur la religion dans cette correspondance. Mais on a vu depuis dans les lettres imprimées de Voltaire, que c'était une de ses manières d'entraîner dans la secte les gens du monde. A ce même voyage, j'eus un genre de succès qui fit un grand honneur à ma mémoire. M. de Rochefort était ami d'un poète fort agréable nommé M. Desbordes, qui lui envoya une fable manuscrite de lui et intitulée *Chloé et le Papillon*. Elle a cent trente vers de huit syllabes. M. de Rochefort, après le dîner, nous la lut tout haut; je la trouvai charmante, et je demandai à la lire

ne seule fois, ensuite je la rendis en disant que
: la savais parfaitement par cœur, ce qui était
rai [1]. Je ne l'ai jamais oubliée depuis; elle est
nprimée dans plusieurs recueils, et commence
nsi :

Sous un ciel serein et tranquille,
Au sein d'un champêtre séjour,
Loin des vains plaisirs de la ville
Et loin des piéges de l'amour,
Chloé naïve, jeune et belle,
Voyait couler ses jours heureux
Aussi beaux, aussi simples qu'elle, etc.

Je lus beaucoup à Sillery. M. de Puisieux avait
ne excellente bibliothéque, et j'en profitai. Je
sais bien tout haut; j'avais un son de voix qui
laisait, et l'après-midi, lorsqu'on était à la pro-
ıenade, je faisais, comme je l'ai dit, des lectures
madame de Puisieux, et c'étaient presque tou-
ours des livres d'histoire ou de théâtre. Les ré-
exions de madame de Puisieux ajoutaient beau-
oup pour moi à l'intérêt et à l'utilité de ces lec-
ures. Je remportai de Sillery une bonne quan-
té d'extraits. J'aimais à grossir cette collection;

[1] Ce fait est aussi l'éloge du naturel et de la clarté qui
onnent tant de charme à la versification de cette fable. Nulle
émoire ne retiendrait ainsi cent trente vers *romantiques*.
(*Note de l'auteur.*)

rien ne m'attachait davantage à mes lectures que cet amas de notes, d'extraits, de réflexions, qui formait déjà à cette époque un nombre énorme de cahiers. Avant de quitter Sillery je fis à madame de Puisieux un petit présent qui la charma. Elle m'avait demandé de lui donner par écrit une petite table indicative de tous les airs et de toutes les chansons que je savais sur la harpe, le clavecin, la guitare, etc., et le nombre en était prodigieux. Un écrivain de Reims écrivit ce répertoire dans un joli petit livre de maroquin, et j'y ajoutai toutes mes sonates, variations, rondeaux, etc., que je jouais sur ces mêmes instrumens, donnant un nom de fantaisie à chacun de ces morceaux de musique : ma sonate favorite était d'Alberti, je la nommai *la Puisieux*; je donnai à celle que préférait M. de Puisieux, et qu'il me demandait toujours, le nom du cheval de selle qu'il aimait le mieux; et je joignis à tout cela une épître dédicatoire de ce petit livre, adressée à madame de Puisieux; la voici :

Quand on veut réussir et plaire,
Qu'on n'est sophiste ni méchant,
Qu'on veut instruire en amusant,
Qu'un livre est difficile à faire!
Vous, en qui l'on voit tant d'esprit,
Du mien daignez être l'arbitre,

Vous le trouverez *bien écrit*
Si vous en exceptez l'épître ;
Qu'il ne soit connu que de vous ,
A vous seule j'en fais hommage ;
S'il mérite votre suffrage
Combien il fera de jaloux !
L'auteur saura braver les coups
De l'envie et de la satire,
Si, malgré tout leur vain courroux,
A son livre il vous voit sourire !

Je présentai ce petit ouvrage à madame de Puisieux, la veille de notre départ de Sillery ; elle reçut cette attention avec sa grâce accoutumée, c'est-à-dire, avec de véritables transports de joie.

Madame de Puisieux, en partant de Sillery après Noël, me ramena à Paris ; nous nous arrêtâmes quinze jours à Braine, chez la vieille comtesse d'Egmont, belle-mère de la jeune et jolie, et que nous y trouvâmes aussi. La comtesse d'Egmont avait jadis été l'*amie intime* de M. le Duc, premier ministre dans la première jeunesse de Louis XV ; je recueillis là, de ses conversations avec madame de Puisieux, beaucoup d'anecdotes de ce temps, et surtout sur la belle mademoiselle de Clermont, sœur de M. le Duc, et dont madame de Puisieux avait été l'amie. Je vis, dans cette maison, le vieux marquis de Croi, qui, à

l'âge de cinquante ans, avait l'air d'en avoir quatre-vingts ; il avait eu les plus grands succès auprès des femmes, et ne se consolait pas de n'être plus un homme à bonnes fortunes. Il avait conservé tous les tics de la fatuité, et l'habitude d'une toilette ridiculement recherchée. C'était lui que la vieille reine appelait l'*invalide de Cythère ;* c'est une triste chose qu'un *invalide* sans gloire, et que des infirmités qui ne rappellent que des désordres honteux. Ce vieillard prématuré, était plein d'humeur et de fantaisies ; ne pouvant plus plaire aux jeunes personnes, il les haïssait. Il fut désobligeant pour moi, et je m'en vengeai d'une manière qui charma madame d'Egmont la jeune. J'affectai pour lui le profond respect qu'on aurait pour un centenaire; il en fut outré, et son dépit produisit les scènes les plus comiques. Enfin, il demanda à madame d'Egmont quel âge je lui croyais ; elle répondit qu'elle s'amusait de ma simplicité, et qu'elle me laissait croire qu'il avait quatre-vingt-dix-huit ans. Cette opinion ne le raccommoda pas avec moi ; il déclara que j'étais plus que *simple ,* et il fit entendre qu'il n'avait jamais rencontré dans le monde une jeune personne aussi bornée. Sur la fin de ce voyage, je vis à Braine un vrai vieillard, mais très-aimable, le

naréchal de Richelieu, père de madame d'Egnont la jeune. Je le regardais avec une extrême uriosité, en songeant qu'il avait vu Louis XIV, t qu'il avait vécu dans l'intimité de madame de Maintenon. Le maréchal était gracieux, rempli le douceur et de bonté, il avait eu à la guerre des uccès qui honorent la vieillesse, et il n'était pas umilié de n'en plus avoir d'un genre frivole. Ce fut là que je lui entendis conter qu'il avait en ain dit à Voltaire, que le *Testament du cardinal de Richelieu* était parfaitement authentique, que l'original existait dans sa maison, que Voltaire n'avait voulu rétracter aucun des mensonges qu'il avait débités à ce sujet. J'avais déjà entendu lire la même chose à madame d'Egmont. Je trouvai dès lors que le maréchal aurait dû démentir par un écrit public cette fausseté historique. Mais il ne voulait pas se brouiller avec Voltaire, qui l'appelait *mon héros* [1], et d'ailleurs, comme tous les gens du monde, il craignait les scènes publi-

[1] Dans les lettres qu'il lui adressait, tandis que dans des lettres de même date qu'il écrivait à d'autres personnages, il ne le désignait jamais que sous les titres de *tripotier* et de *maître de tripot*. Voyez sa *correspondance*. Le maréchal, en qualité de premier gentilhomme de la chambre, avait une inspection particulière sur les comédiens français.

(*Note de l'auteur.*)

ques, les éclats, et surtout il redoutait la plume de Voltaire; et c'est ainsi que de petites considérations, et la crainte qu'inspirait la *coalition* des encyclopédistes, ont mille fois, dans ce siècle, retenu captives d'utiles vérités. Cependant le maréchal de Richelieu avait le bon esprit de sentir tout le danger des maximes et des doctrines prétendues philosophiques, il s'en expliquait hautement dans la société, et on le voit dans plusieurs lettres qui nous restent de lui.

Je passai cet hiver dans une assez grande dissipation. J'allais très-peu aux spectacles, et je n'allai que deux fois au bal de l'Opéra; mais les bals particuliers, les dîners chez madame de Puisieux, chez ma tante, les soupers priés, les visites, me prenaient beaucoup de temps. J'avais tous les samedis un souper chez la comtesse de Custines, où nous passions des soirées charmantes : c'étaient des *soupers de femmes;* tous nos maris allaient régulièrement ce jour-là coucher à Versailles pour chasser le lendemain avec le roi. Nous nous rassemblions à huit heures, et nous causions jusqu'à une heure du matin avec une gaîté qui se soutint toujours. Nous étions six : mesdames de Custines et de Louvois, toutes deux charmantes dans des genres différens; madame

d'Harville, également agréable par sa figure, son esprit et son caractère; madame la comtesse de Vaubecourt, jolie comme un ange et très-amusante par des saillies qui ressemblaient à la naïveté, quoiqu'elle ne fût rien moins qu'ingénue : elle était cousine de madame de Custines. On ne parlait point encore de sa conduite; la gravité de son mari conservait encore sa réputation; mais, l'année d'ensuite, une aventure d'éclat obligea M. de Vaubecourt à demander une lettre de cachet, qu'il obtint, et il la mena dans un couvent, où elle passa le reste de ses jours [1]. Notre cin-

[1] Lorsque M. de Vaubecourt alla chez le ministre pour solliciter cette lettre de cachet, tout le monde savait qu'il devait la demander, excepté M. d'Auteroche, qui ne savait que le dernier la nouvelle du jour; il alla chez le ministre un jour de grandes promotions : il arriva dans le salon où il trouva beaucoup de monde rassemblé. M. de Vaubecourt était renfermé dans le cabinet du ministre dont il avait obtenu la lettre de cachet, M. d'Auteroche le vit sortir s'inclinant et remerciant le ministre qui le reconduisait. M. d'Auteroche, imaginant qu'on venait de lui donner un grade, s'avança vers lui en lui disant à haute voix : « *Qu'il lui faisait son compliment, qu'il le méritait bien, que la chose ne pouvait manquer de lui arriver, qu'il l'avait prédit, etc.* » La confusion du pauvre M. de Vaubecourt et les rires étouffés des spectateurs ne lui firent connaître sa bévue qu'après qu'il eut épuisé tous les lieux communs de félicitations.

(*Note de l'éditeur.*)

quième femme était madame la comtesse de Crenay, la seule de ces soupers qui ne fût pas jolie. Elle avait vingt ans, avec l'air d'en avoir quarante, elle a toujours eu la meilleure conduite et un très-bon caractère ; mais elle nous amusait par le récit de toutes les déclarations d'amour qu'elle recevait, surtout à souper chez sa mère (madame de la Tour du Pin). Madame de Custines voulait absolument savoir les noms de ces amans malheureux, et c'étaient toujours ou des noms qui nous étaient inconnus, ou des hommes de quarante ou cinquante ans, qui avaient dû être mortellement ennuyeux à trente. Comme madame de Crenay nous disait qu'elle trouvait sans cesse des billets d'amour dans son sac lorsqu'elle le laissait dans le salon pendant le souper, nous imaginâmes, madame de Custines et moi, de composer la lettre la plus passionnée, que nous glissâmes un soir dans son sac. Cette lettre était si extravagante et si plaisante que je suis fâchée de ne l'avoir pas conservée. Au reste madame de Crenay avait une maison très-élégante ; quoiqu'elle fût trop grasse et même trop grande pour danser, elle aimait la danse avec fureur ; elle donna cet hiver de fort jolis bals, je fus invitée à tous, et j'y dansai plusieurs quadrilles. J'en ima-

ginai un qui ne fit que trop de bruit. La mode le jouer des proverbes continuait toujours, j'appelai ce quadrille les *proverbes*, chaque couple formait un proverbe dans la marche deux à deux, qui précédait toujours la danse. Chacun avait choisi son proverbe. Nous avions tous donné à madame de Lauzun celui-ci : *Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée.* Elle était vêtue avec la plus grande simplicité, et elle avait une ceinture grise tout unie. Elle dansait avec M. de Belzunce. La duchesse de Liancour dansait avec le comte de Boulainviliers, qui avait le costume d'un vieillard; leur proverbe était: *A vieux chat, jeune souris.* Madame de Marigni dansait avec M. de Saint-Julien, sous le costume d'un nègre; elle lui passait de temps en temps un mouchoir sur le visage, ce qui signifiait : *A laver la tête d'un Maure, on perd sa lessive.* Je ne me souviens plus du proverbe et du danseur de la marquise de Genlis, ma belle-sœur; mon danseur était le vicomte de Laval, magnifiquement vêtu, tout couvert de pierreries; j'étais habillée en paysanne; notre proverbe était : *Contentement passe richesse ;* j'avais l'air vif et gai; le vicomte, sans rien jouer, avait l'air triste et ennuyé. Ainsi nous étions dix. J'avais fait l'air du quadrille, cet

air était dansant et fort joli. Ce fut Gardel qui composa la figure de la danse, qui, suivant mon idée, devait représenter aussi un proverbe : *Reculer pour mieux sauter ;* Gardel fit de cette idée la figure de contre-danse la plus jolie et la plus gaie que j'aie jamais vue. Nous fîmes beaucoup de répétitions, et notre quadrille eut tant de succès que nous résolûmes de le danser au bal de l'Opéra ; mais malheureusement ce quadrille avait excité beaucoup de jalousie parmi quelques hommes du Palais-Royal, qui avaient vainement voulu en être. Ils surent trois ou quatre jours d'avance que nous devions danser ce quadrille au bal de l'Opéra, dont la salle alors tenait au Palais-Royal ;.... et on fit une *conjuration* pour nous empêcher de danser. Nous arrivâmes au bal à une heure après minuit, nous étions tous les dix sans masques. Nous fîmes notre marche autour de la salle, qui retentit d'applaudissemens redoublés jusqu'au moment où nous nous disposâmes à danser ; on s'empressa de nous faire place, et, comme nous allions commencer, voilà qu'un chat gigantesque vient tout à coup, en ronflant, rouler sous nos pas. C'était un proverbe ennemi, *il ne faut pas réveiller le chat qui dort.* Un petit savoyard, enveloppé dans une fourrure imitant

elle d'un chat, jouait ce rôle; nos danseurs ne se
âchèrent pas d'abord, et le repoussèrent assez
oucement, ce qui enhardit le chat, qui parut
écidé à ne pas nous laisser danser; alors, mal-
ré nos prières, nos danseurs lui donnèrent beau-
oup de coups de pieds; les spectateurs, qui vou-
aient voir le quadrille, prirent notre parti, on
aisit le malheureux chat, et on l'emporta hors
e la salle. Cette mauvaise plaisanterie gâta pour
noi tout l'amusement de cette soirée, je craignais
nortellement qu'elle n'eût des suites fâcheuses.
Notre quadrille eut le plus grand succès, il fut
pplaudi à tout rompre; j'en fus charmée, parce
ue cela remit nos danseurs de bonne humeur.
Trois d'entre eux surtout, MM. de Boulainviliers,
le Belzunce, et de Saint-Julien, nos meilleurs
anseurs, étaient outrés contre le chat; j'avais
eau leur dire qu'il avait été assez mal traité pour
n'y pas revenir, parce que *chat échaudé craint
usqu'à l'eau froide*, ils voulaient l'interroger
our connaître *les auteurs* de ce méchant tour.
Nous les dissuadâmes de cette recherche. On sut
quelques jours après que les inventeurs de cette
malice étaient un jeune prince et ses amis; et,
comme tout le triomphe était de notre côté, nos
danseurs se calmèrent facilement, et les danseuses

en furent quittes pour la peur. M. de Saint-Julien, le plus irrité contre le malencontreux chat, était un charmant jeune homme ; on disait qu'il semblait que la nature, en lui donnant la plus jolie figure, se fût moquée de lui; ses belles couleurs ressemblaient parfaitement à du rouge, et il avait sur le menton deux signes noirs placés comme les mouches que portaient alors beaucoup de femmes. De sorte que ce joli visage d'homme était une véritable espièglerie de la nature. Il s'était battu une fois pour ces agrémens déplacés, il était brave, spirituel, et n'avait pas la moindre fatuité.

Je m'amusai aussi beaucoup chez moi cet hiver ; mon salon était fort grand, nous y jouâmes non-seulement des proverbes, mais un opéra-comique, dont mon amie, mademoiselle Baillon (depuis madame Louis, femme du fameux architecte), fit la musique ; M. de Sauvigny avait fait les paroles, et un rôle pour moi, dans lequel je jouais de la harpe, de la guitare et de la musette. Nous jouâmes aussi une jolie comédie, intitulée l'*Avare amoureux*. Mademoiselle Baillon était une charmante jeune personne, jolie, douce, modeste, sage, spirituelle, jouant du piano de la première force, composant à merveille, et avec une étonnante facilité ; elle a fait un opéra-

omique, *Fleur-d'Épine*, qui fut joué avec suc-
ès ; il en aurait eu davantage si les paroles eus-
ent été meilleures, mais le poète avait absolument
âté ce charmant conte d'Hamilton. Nos petites
eprésentations, exécutées entre des paravents,
nissaient toujours par une musique délicieuse,
ont le fameux Cramer, qui passa cet hiver à
'aris, était le premier violon, et le plus parfait
ue j'aie entendu, et Jarnovitz, le second ; Du-
ort y jouait du violoncelle, mademoiselle Baillon
u piano; moi j'y chantais et j'y jouais de la harpe;
'riseri, qui, quoique aveugle, jouait de la man-
oline d'une manière surprenante, y venait aussi,
insi qu'Albanèze, le chanteur italien. Nos ac-
eurs de proverbes et de comédies étaient le comte
l'Albaret, Coqueley, le président de Périgny
ce qu'il y avait de plus célèbre en hommes pour
es proverbes) ; en femmes, madame la marquise
le Roncé, mademoiselle Baillon et moi. Nous
ıvions pour spectateurs une quinzaine de per-
onnes, M. de Sauvigny, l'abbé Arnaud, l'au-
eur ; le chevalier de Talleyrand, frère du baron,
ıni de M. de Genlis ; le chevalier de Barban-
ane ; M. de Vérac, depuis ambassadeur à Copen-
hague ; sa femme, dans laquelle j'admirais deux
hoses bien rarement réunies, l'extrême vivacité

et l'extrême douceur ; sa conduite a toujours été parfaite ; elle suivit son mari en Danemarck, et y mourut. Nos autres spectateurs étaient tour à tour le comte et la comtesse de Brancas ; madame de Custines, son mari et son beau-frère, etc. Ma tante ne vint jamais à ces petites soirées ; je l'y invitai, sachant bien qu'elle n'y viendrait pas ; mes amies n'étaient pas les siennes ; d'ailleurs elle n'avait envie ni de me venir voir jouer des proverbes, ni de m'entendre jouer de la harpe. Dans ce même hiver M. d'Albaret me proposa un divertissement qui me charma. Il allait quelquefois chez madame du Bocage, il nous fit le récit de ce qui se passait à ses petits soupers de beaux-esprits. M. d'Albaret avait plusieurs fois été à Ferney, il contrefaisait M. de Voltaire d'une manière parfaite. Il fut convenu que nous jouerions *les Soupers de madame du Bocage ;* que nous supposerions que M. de Voltaire était à Paris. M. d'Albaret se chargea de ce rôle ; M. de Genlis, le chevalier de Barbantane, et quatre ou cinq autres, firent d'autres beaux-esprits. Je pris le costume d'une femme de soixante ans ; et, d'après les leçons de M. d'Albaret, je jouai avec un grand succès madame du Bocage : je parlais de mon *Voyage d'Italie ;* on me parlait de ma *Colom-*

iade et de mon ancienne beauté ; ensuite toute attention se portait sur M. de Voltaire, qui était e que j'ai jamais vu de plus plaisant, et sans aucune charge. Il contait des anecdotes et récitait es vers, parmi lesquels se trouvaient beaucoup 'impromptus faits à ma louange, c'est-à-dire, à elle de madame du Bocage. Nous eûmes ainsi inq *Soupers de madame du Bocage*, sans jamais ious blaser sur cette plaisanterie. M. d'Albaret tait inimitable en Voltaire. Nous nous étions promis le secret, et il fut si fidèlement gardé, qu'on n'en a jamais parlé dans le monde. Au nilieu de toute cette dissipation, je cultivais naturellement tous mes talens de musique, puisque j'en faisais sans cesse; mais en outre je lisais tous les jours régulièrement une heure pendant ma toilette, et je trouvais le moyen d'écrire autant de temps des extraits. Il y avait toujours dans la semaine au moins deux jours où nous ne sortions pas; alors je lisais cinq ou six heures, et j'écrivais deux ou trois, et de plus je copiais des mémoires que M. de Genlis faisait continuellement pour les ministres, sur la guerre, la marine, et il fallait remettre tout cela au net, sur des brouillons épouvantables; je n'ai jamais fait d'ouvrage plus fatigant. Je frémissais quand je le

voyais entrer dans ma chambre avec ses grands papiers à la main; cependant cette complaisance ne m'a pas été inutile sous les rapports littéraires. M. de Genlis avait beaucoup d'esprit, il faisait des chansons charmantes; mais, lorsqu'il écrivait en prose, il était fort diffus. En lisant ses mémoires, remplis de bonnes idées, et très-bien faits, je vis qu'on pourrait les abréger, et qu'ils y gagneraient. C'était une jolie découverte pour moi. Je lui proposai des réductions; il se récria d'abord, et même se moqua de moi; j'insistai. Je pris M. de Sauvigny pour arbitre; il me donna toute raison : il fallait changer quelques phrases, ce qui est presque toujours nécessaire en supprimant; j'offris un petit travail, qui fut accepté. Alors je taillai en plein drap; j'abrégeai avec soin tous les mémoires, je les récrivais quelquefois d'un bout à l'autre. Je ne gagnais point de temps à ce nouveau travail, je n'épargnais que le papier; mais j'y mettais du mien, et beaucoup d'amour-propre, cela cessa de m'ennuyer; et j'appris ainsi à établir de l'ordre dans mes idées, et à écrire avec précision. Ce fut cette année que je fis mon premier *roman historique*, que je fondai sur un trait que j'avais lu dans la vie de Tamerlan. Ce roman avait pour titre *Parisatis*, ou la

Nouvelle Médée ; il était horriblement tragique, et en un volume de deux cents pages de mon écriture. M. de Morfontaine et M. de La Reynière me prêtaient des livres avec la plus grande obligeance, car je pouvais les garder tant que je voulais. Je lus dans cet hiver, avec un plaisir inexprimable, les *Pensées de Pascal*, les *Oraisons funèbres de Bossuet*, le *Carême de Massillon*. J'avais déjà lu ces immortels ouvrages ; mais apparemment que mon esprit s'était formé, il me semblait, par l'étonnement et l'admiration qu'ils me causaient, que je les lisais pour la première fois. Je lisais ainsi ces trois sublimes écrivains : d'abord le profond Pascal pendant une demi-heure, il fortifiait ma foi par ses admirables raisonnemens ; ensuite je lisais avec saisissement une trentaine de pages de *Bossuet ;* il m'élevait au dessus de moi-même et de la terre ; après cela je me reposais dans le ciel avec Massillon. Le calme majestueux de son éloquence, la douceur et l'harmonie de son langage ont quelque chose de véritablement divin. Que je plains ceux qui n'aiment ni la lecture, ni l'étude, ni les beaux-arts!... J'ai passé ma jeunesse dans les fêtes et dans la plus brillante société, et je puis dire, avec une parfaite sincérité, que je n'y ai

jamais goûté des plaisirs aussi vrais que ceux que j'ai constamment trouvés dans un cabinet avec des livres, une écritoire et une harpe. Les lendemains des plus belles fêtes sont toujours tristes, les lendemains des jours consacrés à l'étude sont délicieux; on a gagné quelque chose, et l'on se rappelle la veille, non-seulement sans dégoût ou sans regrets, mais avec la plus douce satisfaction.

Vers la moitié de l'hiver je lus, et ce fut avec enthousiasme, l'Histoire Naturelle de M. de Buffon; ce style parfait m'enchanta, je l'étudiai sérieusement. Je vis d'abord qu'il était impossible de rien ajouter aux phrases et aux paragraphes de ce bel ouvrage, et d'en rien retrancher; j'en conclus qu'il était écrit avec toute la clarté, et toute la précision désirables. Massillon, qui m'avait à peu près initié dans les secrets de l'harmonie (ainsi que l'auteur de Télémaque), me mettait en état de sentir la mélodie de cette admirable prose. J'essayai aussi de déplacer quelques mots, ou d'en changer plusieurs, en y substituant des synonymes, et je vis que le moindre changement ôtait l'harmonie, ou gâtait le sens; ce qui me prouva que nul auteur n'a mieux connu la propriété des mots et des expressions. Je sentis donc

ès lors que la perfection du style consiste dans le aturel, la clarté, la précision, l'harmonie, la orrection, la propriété d'expressions. Après un xamen très-suivi et très-réfléchi, je relus sur la n de l'hiver mes compositions, et mon roman istorique; et, à l'exception de *mes réflexions 'une Mère de vingt ans* et de ma comédie *des Fausses Délicatesses* que je me promis de re-oucher, je brûlai le tout, et j'eus grande raison, ar cela était bien mauvais. M. d'Albaret me ersuada d'apprendre l'italien, et me donna un ieux maître nommé M. Fortunati, avec lequel e fis beaucoup de progrès en peu de temps.

Il prit à ma tante cette année des fantaisies qui me causèrent beaucoup d'ennui; elle voulut ouer de la harpe, et essayer de faire des vers. Je ui donnai des leçons de harpe tous les jours où 'allais dîner chez elle, et c'est une écolière qui ne m'a jamais fait honneur. Quant aux vers l'es-sai ne fut pas heureux. Elle était en tout d'une ignorance absolue. Je ne crois pas qu'elle eût ja-mais lu deux pages d'un bon livre, elle ne lisait même pas de romans. C'est elle qui, plusieurs années après en parlant de M. de Saint-Priest, ambassadeur en Turquie, dit qu'il avait auprès de Constantinople une charmante maison de cam-

pagne sur les bords de *la mer Baltique*. Enfin, avec ce fond d'érudition elle se mit à *versifier*. Sa première pièce de vers fut son *portrait*; il n'était ni fade ni flatté, il était fait très-gaîment et même spirituellement quant aux idées, mais il n'y avait pas un seul vers en mesure, et l'on y trouvait des hiatus à chaque ligne; je corrigeai cette singulière production. J'étais loin de penser que ma tante, qui avait trente ans, ferait sept ou huit ans après des *tragédies*; il est vrai qu'elle ne les aurait pas faites, toutes mauvaises qu'elles furent, sans le secours de M. Lefebvre. M. le duc d'Orléans était toujours aussi amoureux d'elle, M. de Montesson avait quatre-vingt-sept ans, et ma tante songeait sérieusement à la fortune qu'elle a faite depuis. Il y avait à cela un seul obstacle, c'était la passion *platonique*, connue de tout le monde, qu'elle avait pour le duc de Guines. Mais l'ambition donnait à ma tante des inventions merveilleuses, et je conterai bientôt ce détail, qui est très-curieux. Je vais parler auparavant de sa société. Son amie intime était madame la présidente de Gourgues, sœur de M. de Lamoignon. C'était une personne toujours malade, et presque toujours couchée sur une chaise longue, avec une *passion pla-*

onique et malheureuse pour le chevalier de-
puis marquis de Jaucour, celui qu'on appelait
e clair de lune. Madame de Gourgues était d'une
pâleur remarquable, elle ne mettait point de
ouge, et cette pâleur allait à sa physionomie;
a personne offrait plusieurs contrastes singuliers;
lle avait une figure sentimentale, et de la séche-
esse dans le ton et les manières; de la bonhomie
ans le caractère, et de la pédanterie dans l'es-
rit; de la dévotion, et une grande admiration
our les encyclopédistes. Elle n'était point aima-
le, mais elle avait beaucoup de vertus; on lui
rouvait de l'esprit et de l'instruction, parce
u'elle savait l'anglais, chose fort rare alors. Nous
llions assez souvent souper chez elle, il n'y avait
amais à ces soupers que le chevalier de Jaucour;
t, outre ma tante et moi, tout au plus deux
ersonnes; nous n'y avons jamais été plus de six.
Madame de Gourgues ne me plaisait pas, elle me
egardait et me traitait comme une enfant, et je
gardais chez elle un profond silence. Ma tante y
était aimable et gaie, elle faisait tout l'agrément
le ces petits soupers; et il n'y avait à cela ni mo-
if intéressé, ni coquetterie : quand l'ambition ou
son intérêt ne s'y opposait pas, elle avait un
charmant caractère.

Le chevalier de Jaucour avait une figure très-agréable, un visage rond, plein et pâle, des yeux noirs, de jolis traits, des cheveux bruns, négligés et dépoudrés, il ressemblait en effet à un *clair de lune*. Sa taille était noble, il avait bonne grâce. Son caractère était excellent, plein de droiture et de loyauté. Il avait fait plusieurs campagnes de guerre; étant entré au service à douze ans, il avait montré autant d'intelligence militaire que de bravoure. Son esprit était comme son caractère, sage et raisonnable. A l'un de ces soupers, ma tante dit que j'avais peur des revenans. Alors madame de Gourgues proposa au chevalier de Jaucour, de me conter *sa belle histoire de la tapisserie*. J'en avais entendu parler comme d'une chose parfaitement vraie, car le chevalier de Jaucour donnait sa parole d'honneur qu'il n'y ajoutait rien, et il était incapable de faire un mensonge, qui d'ailleurs n'aurait eu alors aucun sel. Cette histoire est devenue prophétique à l'époque de la révolution. Je puis la rapporter avec une scrupuleuse exactitude, parce qu'ayant beaucoup vu le chevalier de Jaucour, je la lui ai fait conter cinq ou six fois en ma présence; la voici :

Le chevalier, né en Bourgogne, fut élevé dans

n collége à Autun. Il avait douze ans, lorsque
n père qui voulait l'envoyer à l'armée sous la
nduite d'un de ses oncles, le fit venir dans son
âteau. Le soir même après le souper on le con-
isit dans une grande chambre où il devait cou-
er, on établit sur une espèce de trépied au
ilieu de la chambre une lampe allumée, et on
laissa seul. Il se déshabilla et se mit au lit sur-
-champ, en laissant brûler la lampe. Il n'avait
lle envie de dormir; et, comme il avait à peine
gardé sa chambre en y entrant, il se mit à la
nsidérer. Ses yeux se portèrent sur la vieille
nture de tapisserie *à personnages* qui se trou-
it vis-à-vis de lui; le sujet en était bizarre;
le représentait un temple dont les portes
ient fermées. Sur le haut de l'escalier de cet
ifice était debout une espèce de pontife ou de
and-prêtre, vêtu d'une longue robe blanche,
tenait d'une main une poignée de verges, et
l'autre une clef. Tout à coup le chevalier, qui
gardait fixement cette figure, se frotta les
eux, croyant avoir un éblouissement, ensuite
regarde de nouveau, et la surprise et le saisis-
ment le glacent et le rendent immobile !.....
voyait cette figure se mouvoir, et descendre
avement les marches de l'escalier !..... Enfin,

la voilà hors de la tapisserie et dans la chambre, qu'elle traverse; elle arrive tout près du lit, et s'adressant à ce pauvre enfant, pétrifié par la terreur, elle lui dit bien distinctement ces paroles : *Ces verges fustigeront un grand nombre; quand tu les verras s'agiter, n'hésite pas à prendre la clef des champs que voilà*..... A ces mots la figure tourne le dos, s'éloigne, se rapproche de la tapisserie, remonte l'escalier et se remet à sa place. Le chevalier, baigné d'une sueur froide, fut pendant plus d'un quart d'heure tellement privé de force, qu'il était hors d'état d'appeler; enfin on vint; n'osant confier cette aventure à un domestique, il dit seulement qu'il se trouvait mal, et l'on resta auprès de lui tout le reste de la nuit. Le lendemain le comte de Jaucour son père l'interrogeant sur ce qu'il avait eu la nuit, il conta sa vision. Au lieu de se moquer de lui, comme le chevalier s'y attendait, le comte l'écouta fort sérieusement, ensuite il dit : « Rien n'est plus extraordinaire, car mon père dans sa première jeunesse eut aussi dans cette même chambre, avec le même personnage représenté dans cette antique tapisserie, une scène fort étrange..... » Le chevalier aurait bien désiré savoir le détail de cette vision de son grand-père, mais le comte

en voulut pas dire davantage, il ordonna même on fils de ne lui en plus parler ; et le jour même comte fit détendre toute cette tapisserie, qu'il brûler en sa présence dans la cour du châ- au. Voilà cette fameuse histoire dans toute sa iveté. Madame Radcliff eût été bien heureuse la savoir, et je crois que le chevalier de Jau- ur à l'époque de la révolution se la rappela ; qu'il y a de certain, c'est qu'*il prit la clef des amps*, lorsqu'il vit *les verges s'agiter*. Il n'hé- a pas à quitter la France.

Revenons à la société de ma tante ; sa meil- ure amie, après madame de Gourgues, était duchesse de Chaulnes, fille du duc de Che- euse. Elle était jolie, mais elle manquait abso- ment d'esprit et de naturel, et elle avait mille étentions ridicules. C'est la seule femme que ie connue dont on ait pu dire justement, mme de certains hommes, qu'elle avait *de la tuité*. Il y en avait dans son maintien, dans ses anières, dans son ton et dans tous ses discours. reste, elle avait une très-bonne conduite : on vait mariée fort jeune à une espèce de fou, i, le lendemain de son mariage, disparut subi- nent pour aller en Égypte. Il y resta plusieurs nées, et à son retour il ne voulut jamais revoir

sa femme. Une autre amie de ma tante était la princesse de Chimay douairière, personne fort insignifiante, qui n'avait ni le mérite, ni l'élégante figure de l'autre princesse de Chimay, si intéressante par sa conduite, sa piété, ses vertus, et que nous avons vue depuis dame d'honneur de la reine. Les autres amies de ma tante étaient madame de la Massais, dont j'ai déjà parlé, et la marquise de Livri. Cette dernière était jeune, bonne, et originale; elle était si vive et si naturelle, qu'elle oubliait continuellement tous les usages du monde; elle avait trente-quatre ou trente-cinq ans. Les femmes de cet âge portaient alors non des souliers, mais ce qu'on appelait des *mules,* c'est-à-dire des chaussures sans *quartiers,* qui ne renfermaient que le petit bout du pied, le tout porté sur de hauts talons, comme nous en avions toutes dans ce temps. Je n'ai jamais compris comment on pouvait marcher avec ces petites pantoufles. Un soir, chez madame de Livri, où je soupais avec ma tante, pour la première fois, et avec beaucoup de monde, madame de Livri eut une dispute avec le marquis d'Hautefeuille, qui était à l'autre bout de la chambre; elle s'anima par degrés, et enfin à tel point, que, tout à coup, elle tira de son pied une de

s petites mules, et la lui jeta à la tête. C'était éritablement une pantoufle de Cendrillon, car le avait le plus joli pied du monde. Rien ne m'a mais causé plus de surprise; cependant cette lie me la fit prendre en amitié; je lui en ai vu ire mille de ce genre, qui m'ont toujours paru harmantes, parce qu'elles étaient parfaitement naurelles, et que cette femme, si peu mesurée dans s discours et dans un cercle, ne ressemblait à ucune autre, et était aussi raisonnable et aussi sage ans toutes les choses essentielles, qu'elle l'était eu dans la société. Elle avait une fort bonne aison, donnait d'excellens soupers, mais elle ortait rarement, et allait fort peu dans le monde, quoiqu'elle en reçût beaucoup chez elle.

Ma tante voyait habituellement en hommes e comte de Chabot, dont j'ai déjà parlé; le chealier de Coigny, qu'on appelait *Mimi*, je n'ai mais su pourquoi; il était fort à la mode, d'une ssez jolie figure : on lui trouvait de l'esprit; je ai beaucoup vu, et je ne l'ai jamais entendu auser; mais dans chaque visite il laissait *un mot* on ou mauvais, que l'on citait toujours; ce mot it, il ne parlait plus; il avait l'air distrait, inouciant, et en même temps étourdi, ce qui lui tait particulier. Je lui trouvais beaucoup de fa-

tuité, une gaîté fausse, c'est-à-dire affectée, et un air moqueur qu'il ne quittait jamais, alors même qu'il avait envie de plaire. Le duc de Coigny, son frère aîné, avait de la douceur, une politesse aimable, et un caractère qui le faisait généralement estimer et aimer. Le marquis de Lusignan, qu'on appelait *la grosse tête*, autre ami de sa tante, était confident de toutes les femmes; il ne fallait pour cela que de la douceur, de la discrétion, et avoir l'air de croire que toutes les intrigues étaient des *passions platoniques*. Beaucoup d'hommes alors, qui n'avaient pas assez d'agrémens pour réussir auprès des femmes, prenaient ce modeste rôle de confident, qui leur donnait dans la société une sorte de considération qui n'a pas été inutile à la fortune de plusieurs d'entre eux. Le marquis d'Estréhan, déjà vieux, était dès lors le suprême confident des femmes de ce temps. Il s'était fait un droit de cette espèce de confiance : y manquer eût été à ses yeux un mauvais procédé. Ses conseils, en ce genre, étaient, dit-on, excellens; c'était le *directeur* des femmes galantes. M. Donézan (frère du marquis d'Husson), homme parfaitement aimable, et le seul *conteur* toujours amusant que j'aie connu; M. de Pont, intendant de

oulins, très-aimable aussi, qui, peu d'années
près, épousa une charmante personne, mère de
adame de Fontanges d'aujourd'hui; le marquis
e Clermont, depuis ambassadeur en Espagne et
Naples, célèbre par son esprit, son aimable ca-
ctère et des talens charmans; le comte d'Alba-
t : tels étaient les hommes de la société intime.
lle en recevait beaucoup d'autres, mais qui n'é-
ient que de simples liaisons. J'ai vu plusieurs
is chez elle et chez madame de Boulainviliers,
. le comte de La Marche, depuis prince de
onti, mort en Espagne; il était sauvage et obli-
eant; il avait de la singularité et de l'insipidité,
e que je n'ai vu qu'à lui. J'allais, de temps en
emps, comme je l'ai déjà dit, dîner ou souper
hez ma grand'mère, qui était toujours aussi
èche pour moi. Un jour que nous arrivâmes
e bonne heure pour dîner, nous ne trouvâmes
ans le salon que sa sœur mademoiselle Dessa-
eux, ma grand'tante, qui était une excellente
ersonne. Ma grand'mère était sortie, et ne de-
ait rentrer qu'à l'heure juste du dîner. Made-
noiselle Dessaleux me proposa de me faire voir
e cabinet particulier de ma grand'mère, qui
tait tout rempli de jolis tableaux et d'estampes:
e regardai d'abord un énorme tableau, qui était

un portrait de ma grand'mère dans sa jeunesse, et de son fils, enfant alors (le même qui fut tué à Minden); la beauté de madame de La Haie avait eu beaucoup de célébrité, mais je ne fus frappée que de la fadeur du tableau; ma grand'-mère était représentée en Vénus, et son fils en *Cupidon*, comme disait mademoiselle Dessa-leux. Je m'arrêtai plus long-temps devant un charmant petit tableau peint à ravir, qui repré-sentait l'enlèvement d'Europe; j'y remarquai une jolie idée : le taureau détournait de côté sa grosse tête pour baiser un joli petit pied nu d'Europe. Je dis que je trouvais Europe très-belle, mais trop grasse : mademoiselle Dessaleux sourit, et répondit que c'était non une figure de fantaisie, mais un portrait, et celui de la duchesse de Berry, fille de monsieur le régent; alors elle me conta que cette princesse, durant ses amours avec le feu marquis de La Haie, mari de ma grand'-mère, s'était fait peindre ainsi pour lui, et lui avait donné ce tableau. Je pensai en moi-même que si M. de La Haie n'avait eu pour maîtresse qu'une simple particulière, mon austère grand'-mère aurait trouvé ce tableau très-scandaleux, et qu'elle ne l'aurait certainement pas gardé pré-cieusement dans son cabinet; quelle fausse cou-

eur la vanité sait donner aux choses !... Madame e Montesson, après la mort de ma grand'mère, érita de ce tableau et le donna à M. le duc d'Oréans, qui le mit dans ses petits appartemens, où n l'a vu jusqu'à la révolution, j'ignore ce qu'il st devenu depuis.

Je n'allai point cette année [1] à Sillery, parce ue j'étais grosse; mais j'allai avec ma tante à 'Ile-Adam, où je jouai encore la comédie malgré ma grossesse. Ma tante joua dans un opéra, lont la musique était de Monsigny, cet opéra n'a été ni joué ni gravé; dans la suite Monsigny par dévotion le brûla. Il avait pour titre *Baucis et Philémon*, la musique en était charmante. Ma tante jouait Baucis, elle était en vieille pendant les deux premiers actes; le rôle était fait pour sa voix, elle l'avait fort étudié; le costume de vieille la rajeunissait, et lui donnait l'air d'avoir vingt ans; elle eut beaucoup de succès dans ce rôle, elle le méritait.

Je vais à ce sujet rapporter un petit incident qui me paraît curieux, parce qu'il fait connaître jusqu'à quel point l'amour-propre, même dans les choses les plus positives, peut nous faire illusion. A la première représentation de cet opéra,

[1] 1767.

ma tante, après les deux premiers actes, alla s'habiller en jeune bergère; je la suivis dans la chambre à côté du théâtre où elle fit sa toilette. Elle n'était pas contrefaite, mais elle avait une épaule infiniment plus grosse que l'autre, ce qui rendait son dos très-défectueux quand rien ne cachait ou ne déguisait ce défaut, et son petit corset de bergère le laissait voir entièrement. Je l'en avertis, mais sa femme de chambre par flatterie soutint que l'habit allait *en perfection*. Comme ma tante paraissait le croire, je pris un miroir que je plaçai derrière elle, et je lui fis voir parfaitement dans sa glace son dos, qui était véritablement ridicule; elle le regarda, et, à ma grande surprise, elle fut tout-à-fait de l'avis de mademoiselle Legrand, sa femme de chambre. Elle joua ainsi, ce qui fut trouvé fort étrange. Après la représentation, madame de Boufflers, qui avait beaucoup de bonté pour moi, me tira à part, pour me gronder de n'avoir pas averti ma tante de la défectuosité de son dos; je me justifiai, en disant que l'avis de sa femme de chambre l'avait emporté sur le mien, mais je passai sous silence la circonstance du miroir, parce qu'elle aurait donné un vrai ridicule à ma tante. On joua trois fois cet opéra. Nous jouâmes des prover-

pes, je fis beaucoup de musique, je fis danser plusieurs fois avec ma harpe : ce voyage fut très-brillant. Madame la princesse de Beauvau et madame de Poix, y passèrent plusieurs jours. La première, sœur de MM. de Chabot et de Jarnac, vait, je crois, alors trente-cinq ou trente-six ans, t elle était, à mon avis, la femme la plus distinguée de la société, par l'esprit, le ton, les manières, et l'air franc et ouvert qui lui était particulier. Sa politesse était à la fois obligeante et noble; n voyait promptement sa supériorité, on ne la entait jamais d'une manière embarrassante. Elle vait dans toute sa personne une aisance communicative. J'ai éprouvé souvent qu'après avoir passé me demi-heure avec elle, je n'avais plus la moitié de ma timidité naturelle. Elle avait épousé par mour M. de Beauvau [1]; et jamais dans le monde

[1] M. de Beauvau avait alors environ quarante-huit ans; il s'était fait remarquer à l'armée par son courage et ses connaissances militaires; dans le monde, par une galanterie noble et chevaleresque. Frère de la maréchale de Mirepoix, amie de madame de Pompadour, M. de Beauvau fut traité par la favorite avec une distinction particulière; mais cette liaison n'eut jamais le degré d'intimité que quelques personnes ont supposé. Homme de cour sans être courtisan, juste et humain autant que fidèle et dévoué, il se plaça souvent entre le pouvoir et le malheur. Sa longue carrière a été semée d'un grand nombre d'ac-

un mari et une femme n'ont eu un maintien d'amour conjugal, de meilleur goût et plus parfait. Madame la princesse de Poix n'était fille que de M. de Beauvau, mais sa belle-mère était pour elle, par son affection, une véritable mère. En tout je n'ai point vu de méchantes belles-mères à la cour; elles étaient alors reléguées dans la bourgeoisie, et surtout dans la classe du peuple. La révolution a bien pu en introduire quelques-unes dans le grand monde, mais le sentiment qui les produit est si ignoble qu'il ne s'y perpétuera pas.

Madame de Poix était charmante; sa taille n'avait rien de défectueux, mais elle n'était pas belle, et elle boitait. Elle avait une brillante fraîcheur, et le plus joli visage. Elle était gaie, naturelle, spirituelle et piquante. Tous ces avantages, qui sont en général de dangereux écueils pour les femmes, n'ont servi qu'à l'agrément

tions généreuses; toutes n'ont pas été révélées parce qu'il savait supporter l'ingratitude et que la modestie était aussi une de ses vertus. Madame de Genlis dit dans ses *Souvenirs de Félicie :* « Un soir (à l'Ile-Adam), la conversation tomba sur la langue française; je me taisais, mais j'écoutais avec le plus vif intérêt tout ce que disait M. de Beauvau. Je n'ai jamais entendu faire des remarques aussi fines et aussi judicieuses. » Il fut reçu à l'Académie française en 1748. On a de lui une lettre à l'abbé Desfontaines sur une phrase de cent quatre-vingts mots. Né en 1720, mort en 1793. (*Note de l'éditeur.*)

e la vie de madame de Poix, sa réputation est oujours restée intacte. Je vis aussi à l'Ile-Adam nadame la princesse d'Hénin, que j'avais déjà encontrée dans le monde; elle était fort jeune t d'une figure charmante, mais elle n'a duré u'un moment; l'hiver d'ensuite, son teint était âté, et elle n'était plus jolie. Elle avait dans ses nanières quelque chose de trop formé pour une une personne de dix-huit ans; on disait qu'elle vait de l'esprit, elle a aujourd'hui cette réputaon très-bien établie. Je n'en ai jamais pu juger, uoique je l'aie beaucoup vue pendant douze ans e suite; elle était du nombre, assez grand alors, e ces personnes qui dans le monde ne causent ue tout bas, seulement avec leurs amis, à table, à elles les font placer près d'elles, et hors de tale dans l'embrasure des fenêtres, se persuadant u'elles ne peuvent être véritablement appréées que dans le petit cercle de leur intimité. insi leur esprit reste enfoui *dans le sein de amitié*, et n'est pour le reste du monde qu'une adition [1].

[1] On a cité un assez grand nombre de mots remarquables de princesse d'Hénin. Madame de Genlis rapporte dans les *Souenirs de Félicie*, celui sur Le Kain et M. de Vaudreuil : *Je e connais*, disait la princesse, *que ces deux hommes qui chent parler aux femmes.* (*Note de l'éditeur.*)

Nous trouvâmes encore à l'Ile-Adam la maréchale de Luxembourg et madame de Lauzun [1]. Je ne pouvais me lasser de contempler cette dernière, qui avait la plus intéressante figure, et le plus noble et le plus doux maintien que j'aie jamais vu; elle était d'une extrême timidité, sans être insipide; d'une obligeance, d'une bonté toujours soutenues, sans aucune fadeur; il y avait en elle un mélange original et piquant de finesse et de naïveté. La maréchale, comme je l'ai déjà dit, était l'oracle du *bon ton*. Ses décisions sur la manière d'être dans le grand monde étaient sans appel. Elle avait fait à cet égard des réflexions très-fines et très-spirituelles, mais que souvent elle généralisait fort mal à propos. En voici un trait comique : Un matin (c'était un dimanche), nous attendions pour la messe M. le prince de Conti;

[1] Amélie de Boufflers, petite-fille et héritière de la maréchale de Luxembourg, avait épousé, le 4 février 1766, Armand-Louis de Gontaut, qui s'est rendu célèbre à la cour sous le nom de duc de Lauzun, et dans les armées sous celui de Biron. Ce mariage ne fut point heureux. On sait que l'imagination *chevaleresque* de M. de Lauzun l'engagea plus d'une fois à s'éloigner pour long-temps d'une femme aussi vertueuse que charmante, afin de poursuivre jusqu'aux extrémités de l'Écosse et au fond de la Pologne des étrangères célèbres par leur beauté.

(*Note de l'éditeur.*)

ous étions dans le salon assises autour d'une able ronde sur laquelle nous avions posé tous os livres d'heures, que la maréchale s'amusait à euilleter. Tout à coup elle s'arrêta sur deux ou rois prières particulières qui lui parurent du lus *mauvais goût,* et dont en effet les expres- ions étaient bizarres. Comme elle critiquait avec mertume ces prières, je lui objectai doucement u'il suffisait qu'elles fussent dites avec piété, arce que certainement Dieu ne faisait nulle at- ention à ce que nous appelous un *bon* ou un *auvais ton.* « Eh bien, madame, s'écria la ma- échale très-sérieusement, ne croyez pas cela... » n éclat de rire général l'interrompit. Elle ne en fâcha point : mais au fond elle resta persua- ée que le juge suprême de tout ce qui est es- entiellement bon, ne dédaigne pas de l'être ussi de notre ton et de nos manières ; et que, ême dans des œuvres également méritoires, il ent toujours quelque compte de la grâce et de élégance.

A ce voyage, le comte de Guines afficha de la lus étrange manière *son sentiment* (comme on isait alors) pour la comtesse Amélie, et ma tante ut de fréquentes attaques de coliques, mais tou- ours en se retirant chez elle pour se coucher,

ce qui ne la privait d'aucun des plaisirs de la société. Comme, avant de quitter le salon, elle se plaignait tout bas à ses amis, et surtout à M. le duc d'Orléans, nous la suivions dans sa chambre. Là elle se couchait sur un canapé, et gémissait pendant trois quarts d'heure, ni plus ni moins. Durant ce temps, madame de Choisy, une de ses amies et moi, nous lui faisions chauffer des serviettes dans un cabinet voisin; M. le duc d'Orléans, les larmes aux yeux, restait auprès d'elle. Le comte de Guines était congédié au bout de dix minutes. Enfin je devinai le plan de cette comédie, ma tante était malade de l'infidélité du comte de Guines. Elle montrait *avec franchise* toute sa sensibilité à M. le duc d'Orléans, et en même temps elle lui donnait l'espérance que l'étrange conduite du comte de Guines la guérirait d'une passion aussi malheureuse qu'elle était pure. Tout réussit au gré de ses désirs. M. le duc d'Orléans, malgré l'intérêt de son amour, fut si touché de ses *souffrances* et de ses *sentimens*, qu'il en prit de l'aversion pour le comte de Guines. C'était une chose plaisante que les regards d'indignation qu'il lui lançait, lorsqu'avec nous il reconduisait ma tante dans sa chambre, et lorsque dans le salon il suivait tous les pas de la comtesse Amélie,

t paraissait être éperdu d'amour pour elle. J'ai u alors, plusieurs fois, M. le duc d'Orléans ausser les épaules et au moment d'éclater. Je 'ai jamais bien su si les spectateurs étaient dupes e ce manége, qui me semblait grossier ; je re- narquai bien que plusieurs hommes souriaient uelquefois, mais toutes les femmes avaient l'air e plaindre *la victime de l'inconstance*. Le main- ien de ma tante au milieu de tout cela, était à nes yeux la chose la plus comique, surtout le endemain de ses coliques. La mine attendrie et nystérieuse des femmes qui lui demandaient de es nouvelles, les soupirs étouffés de ma tante, es airs languissans sont des choses qui ne peu- ent se décrire. Je dirai bientôt quel était l'intérêt particulier qui engageait le comte de Guines à se- onder si bien les vues de ma tante. On verra qu'il n avait un très-réel. Madame de Montesson ne me fit point de confidences positives, mais plu- ieurs fois elle me fit entendre vaguement qu'elle vait de grandes peines de cœur ; je ne la ques- ionnais jamais, et pendant tout ce voyage nous n restâmes là.

De l'Ile-d'Adam, j'allai à Balincour, où je pas- ai trois mois de la manière la plus douce et la plus agréable, presque toujours en famille ; car

on y recevait fort peu de monde. Monsieur et madame de Balincour tenaient un fort grand état à Paris, mais ils ne recevaient dans leur terre que leurs amis intimes. La comtesse de Balincour avait de l'esprit, un caractère parfait, et la plus belle âme. Elle a été constamment pour moi l'amie la plus charmante. Quoiqu'elle fût naturellement sérieuse et qu'elle eût alors plus de quarante ans, elle me paraissait jeune, parce qu'elle n'était ni pédante, ni sermoneuse. M. de Balincour, à quarante-deux ans, était d'une gaîté si folle, qu'on ne pouvait démêler à travers ses extravagances, ses niches, ses espiègleries, s'il avait ou non de l'esprit. Mais il y avait dans toute sa personne un tour original, et un naturel qui le rendaient amusant. Il n'était raisonnable qu'avec le maréchal de Balincour [1], son oncle et son bien-

[1] Je n'ai point connu de vieillard plus intéressant que le maréchal de Balincour, mort à quatre-vingt-onze ans. Dans cette longue carrière, sa vie ne fut souillée d'aucune tache; il fut toujours pieux, toujours heureux et calme, on contemplait en lui un siècle de bonheur, de gloire militaire et de vertu. Dans ce grand âge, il avait conservé une santé robuste, une vue excellente et la mémoire la plus sûre. Je ne me lassais point de l'écouter, surtout lorsqu'il causait avec son ancien compagnon d'armes, le vieux marquis de Canillac. Ces deux respectables guerriers se rappelaient des anecdotes, des siéges, des batailles dont les détails faisaient tressaillir: on croyait entendre parler

faiteur. Jamais vieillard n'a été plus heureux dans son intérieur, et n'a mieux mérité de l'être,

l'histoire. Leurs conversations ressemblaient aussi à ces dialogues des morts entre des personnages d'un autre siècle. Enfin, j'admirais l'égalité d'humeur, la douce gaîté de ce vieillard; tous ses préparatifs étaient faits, rien ne l'inquiétait, et l'on voyait à sa sérénité parfaite, qu'il avait terminé toutes ses affaires; il jouissait des loisirs et du repos d'une vieillesse vertueuse.

J'ai vu mourir le maréchal de Balincour d'une mort affreuse et singulière : son gosier s'ossifia tellement, qu'il mourut uniquement faute de pouvoir prendre de la nourriture : il souffrit pendant plus de quinze jours, et sa patience et sa douceur ne se démentirent jamais un seul instant. Dans cet état inouï de faiblesse et d'inanition, il conserva toujours toutes ses facultés intellectuelles; et soutenu, consolé, exalté par une piété angélique, ses discours n'étaient que des paroles de paix et de bonté, des prières touchantes ou des exhortations religieuses à ses petits-neveux et à ses domestiques. On vit toujours sur son visage l'expression de la bienveillance et du calme le plus parfait. Trois jours avant sa mort, ne parlant déjà plus qu'avec une extrême difficulté, il aperçut au bout de sa chambre la comtesse de Balincour qui pleurait, il lui fit signe d'approcher et lui dit : « Ma chère nièce, si je pouvais vous faire voir mon âme, vous seriez consolée! » Le soir du même jour, tandis qu'il paraissait assoupi, sa garde se mit à manger auprès de son lit, un valet de chambre survint, qui la gronda d'avoir assez peu de délicatesse pour manger auprès d'un malade qui ne pouvait rien avaler et qui mourait de faim. Le maréchal, qui ne dormait pas, ouvrit les yeux et dit en souriant : « Laisse-la donc souper, sois sûr que je n'envie pas ceux qui peuvent manger. »

(*Souvenirs de Félicie.*)

par sa piété, sa bonté, sa douceur. J'en ai parlé avec détail dans mes *Souvenirs*. Il avait toute sa mémoire, n'était point sourd, lisait souvent sans lunettes, et avait conservé ses dents à quatre-vingt-huit ans qu'il avait alors. Je ne me lassais pas de l'entendre conter des anecdotes de la cour de Louis XIV. Le vieux curé de Balincour venait souvent dîner au château, c'était un saint, mais d'une simplicité qu'on était toujours étonné de trouver à neuf lieues de Paris. Dès les premiers jours il s'attacha à moi d'une manière qui me surprit, il me poursuivait partout, dans le salon, à la promenade, dans ma chambre, et toujours pour me parler de la vérité de la religion apostolique et romaine, dont il me récapitulait toutes les preuves. Il finit par m'excéder, et cela dura plus de quinze jours. C'était un tour de M. de Balincour, qui lui avait fait croire que j'étais luthérienne (mais que je m'en cachais) et qui l'avait chargé de ma conversion. M. de Genlis était à son régiment; en arrivant à Paris, je trouvai un billet de ma tante, qui m'apprenait qu'elle était malade et dans son lit; je l'avais laissée à l'Ile-Adam, devant retourner deux jours après à Paris, où elle alla en effet passer huit jours; ensuite elle partit pour Villers-Cotterets, elle y resta cinq se-

naines et elle revint avec M. le duc d'Orléans à
'Ile-Adam. Elle y retrouva le comte de Guines,
t les scènes que j'ai contées recommencèrent.
'imaginai que la maladie de madame de Montes-
on était sentimentale, je ne m'en inquiétai pas
eaucoup. Le lendemain matin j'allai chez elle,
e la trouvai seule et dans son lit; elle me dit sur-
e-champ, en mettant la main sur son cœur, que
on mal était là, et qu'elle en mourrait ; je lui
is quelques lieux communs de consolation. Alors
lle me montra une lettre du comte de Guines
ui, en faisant un grand éloge de sa vertu, et de
randes protestations d'estime, d'admiration et
l'attachement, lui déclarait qu'il n'avait plus de
assion pour elle, et qu'enfin il en aimait une
utre. Ma tante ajouta qu'elle n'avait caché à M. le
uc d'Orléans, ni sa douleur, ni cette lettre (je
m'en doutais); que M. le duc d'Orléans était
charmant pour elle, et que, par sa conduite dans
cette occasion, il avait acquis les plus grands
droits sur son cœur. Je répondis toujours les mê-
mes niaiseries, que j'espérais qu'enfin elle guéri-
rait, etc. Elle dit que, sans les procédés inouis
du comte de Guines, elle aurait porté cette fatale
passion au tombeau; mais qu'elle avait encore
besoin d'une longue absence, qu'elle l'avait avoué

à M. le duc d'Orléans, en le conjurant d'obtenir pour le comte de Guines l'ambassade de Prusse. Je compris alors pourquoi le comte de Guines s'était prêté à tous ces artifices, il avait fort peu d'amour et beaucoup d'ambition, et depuis long-temps il désirait avec ardeur une ambassade, il l'aurait attendue long-temps sans cette comédie; mais il était bien certain que M. le duc d'Orléans mettrait tant de chaleur dans cette affaire qu'il ne le ferait pas languir. Je soutins mon rôle de niaise, en disant à ma tante, que je craignais que la nouvelle passion du comte de Guines ne l'empêchât d'accepter cette ambassade. Elle me répondit qu'en effet il s'éloignait à regret, mais que M. le duc d'Orléans lui avait parlé avec *tant de force*, qu'il l'avait décidé. Il eut l'ambassade, et partit deux mois après [1].

[1] Il est souvent question du comte de Guines, dans les *Mémoires du duc de Lauzun*, et, à la manière dont il en parle, il est aisé de s'apercevoir que, sans être amoureux de la comtesse Amélie, M. de Lauzun n'avait pas vu avec plaisir le *sentiment* que M. de Guines affectait pour elle. Il craignit encore sa rivalité auprès de la princesse Chatolinska, et, sous prétexte d'une ancienne et tendre amitié, il l'accuse presque d'ingratitude. Pour prononcer de quel côté sont les torts, il faudrait avoir les mémoires du comte de Guines; mais, s'il en a laissé, ces mémoires n'ont point été imprimés.

(*Note de l'éditeur.*)

Pour rendre compte ici de tout ce qui le re-
arde, je rapporterai une anecdote qui peint par-
aitement la finesse de son esprit; arrivé à Ber-
n, il fut mal reçu du roi de Prusse. Ce prince
ouait de la flûte, et aimait passionnément la mu-
que; le talent supérieur du comte de Guines sur
flûte, lui persuada que la cour de France ne le
ui envoyait pour ambassadeur que par cette rai-
on. Cette idée choqua le roi, et dans le grand
rédéric, c'était une petitesse. Le comte, voyant
ue le roi s'obstinait à le traiter avec une séche-
esse qui allait jusqu'à la désobligeance, en dé-
ouvrit le motif et feignit de l'ignorer. Il rencon-
rait quelquefois un homme qui passait pour l'un
es espions du roi dans la société, et un jour en
résence de cet homme il dit d'un ton insouciant
t léger, qu'il avait deviné pourquoi le roi ne
admettait jamais dans son intérieur, et sur-le-
hamp il ajouta : « Le roi a des correspondances
Paris, on lui aura mandé que la tournure de
on esprit est épigrammatique et moqueuse. »
Quelqu'un se récriant sur le mauvais caractère
e celui qui aurait mandé une telle chose : « Non,
eprit froidement le comte, il aura dit cela sans
alice; à Paris, ce genre d'esprit n'est qu'un jeu
e société, *on ne le craint pas.* »

Cet entretien, comme le comte l'avait espéré, fut rapporté au roi, qui, de premier mouvement, s'écria qu'il ne craignait nullement les *épigrammes* et les *moqueries*. Il traita mieux le comte de Guines, l'attira, causa avec lui, fut charmé de son esprit et de sa grâce, l'admit dans son intimité, fit souvent de la musique avec lui, et lui prodigua constamment depuis toutes les marques de la plus grande faveur.

Trois semaines après la confidence de ma tante, j'accouchai de mon fils, j'avais vingt-deux ans; M. de Genlis revint de son régiment la surveille de mes couches. Je *relevai*, c'est-à-dire j'allai à l'église au bout de quatorze jours. Jamais ma santé n'a été meilleure.

J'avais beaucoup lu à Balincour, et écrit prodigieusement de notes et d'extraits; comme j'avais d'ailleurs un commerce de lettres assez étendu, je ne composai rien. L'hiver qui suivit ressembla parfaitement pour moi à l'hiver précédent. Je fis, à l'imitation de Fontenelle, des dialogues de morts, mais ils étaient plus moraux : le premier était entre Constantin le Grand et Charlemagne, le second entre Élisabeth d'Angleterre et Christine, reine de Suède le troisième entre Louis XI et Henri IV. L'abbé

e Lille, cet hiver, vint plusieurs fois chez
oi ; il nous récita de beaux vers, et personne
monde ne disait des vers comme lui. Cette
née M. de Saint-Lambert [1] donna son poème

[1] Malgré le zèle des amis de M. de Saint-Lambert et le crédit
ses protecteurs, le poème des *Saisons* fut froidement accueilli
r le public. Quelques épisodes touchans, quelques descrip-
ns brillantes rompent trop rarement la monotonie du sujet
la langueur du style, pour ne pas justifier l'espèce de défa-
ur où ce poème est tombé. Saint-Lambert a publié un recueil
fables orientales plus estimées que *les Saisons ;* et il a fait
r le comte et la comtesse d'H***, une épigramme qui vaut la
eilleure des fables.

Ci-gît un vieil atrabilaire ;
Après l'avoir fait enterrer,
Sa veuve, n'ayant rien à faire,
Se mit un jour à le pleurer.

Il fut nommé de l'Académie française en 1770 ; on lui repro-
a d'avoir loué tout le monde dans son discours de réception.
uteur de la *Correspondance littéraire* le trouve fort excu-
le sur ce point. « On a, dit-il, donné à M. de Saint-Lambert,
squ'il est entré à l'Académie, un encensoir, à condition
'il en dirigerait les coups non-seulement en arrière sur les
dateurs, mais encore en avant sur les principaux nez acadé-
ques. Le nouvel élu a fait son devoir d'encenseur à mer-
lle, et il n'y a point d'habitué de paroisse qui sache mieux
cer le sien. Indépendamment de l'illustre président de Mon-
squieu et du grand patriarche de Ferney, l'abbé de Condillac,
Thomas, M. d'Alembert, ont eu leur portion d'éloge à part.

des *Saisons*. M. et madame de Beauvau aimaien l'auteur et protégèrent le poème avec la plu grande chaleur, ils furent secondés par tout leur société, et cet ouvrage eut dans le mond beaucoup de succès; mais les vrais littérateurs en convenant qu'il est en général bien écrit trouvèrent que c'est un mauvais poème, san intérêt, sans imagination et très-ennuyeux. I y a d'un bout à l'autre, dans cet ouvrage, un teinte sombre et monotone qui en rend la lectur fatigante; car on sent que l'auteur a pris à des-sein cette triste couleur, il a voulu être *penseur*

Je ne sais par quelle fatalité M. de Saint-Lambert a oublié M. d Buffon, qui ne laisse pas d'être aussi un des quarante : et je sui tenté de faire comme cet officier gascon qui, en revenant du palais, où il avait monté la garde pour une séance de Louis XIV au parlement, s'arrêta sur le Pont-Neuf devant la statu d'Henri IV, et dit à sa troupe : « *Mes amis, saluons celui-ci il en vaut bien un autre.* »

Le poème *des Saisons* fit éclore plus d'une épigramme. Voic celle de Clément :

Saint-Lambert s'enroue à nous dire :
« Mon poème doit être bon,
» Car j'ai mis trente ans à l'écrire;
» Trente ans, vous dis-je. » Et pourquoi non?
Il en faut autant pour le lire.

(*Note de l'éditeur.*)

t il a pris la pesanteur pour la profondeur. 'est ce poème qui a le premier introduit en rance les prétentions *philosophiques, romanti-ues* et *germaniques* à la mélancolie, et en outre genre *descriptif,* dans lequel les personnages, s passions, les vertus, les sentimens, ne sont ue des accessoires, tandis que les forêts, les plan-s, les rochers, les cavernes, les eaux, les pré-pices, les ruines forment le fond du sujet. C'é-it tout le contraire autrefois, *mais nous avons angé tout cela.* Ce bouleversement est le fruit aturel du matérialisme : en desséchant les âmes, a desséché l'imagination et la littérature. Mal-é tous ses défauts le poème des *Saisons* conser-ra toujours une place honorable dans les bi-liothéques françaises, parce que le langage en t beau, et ce mérite suffit pour assurer la durée un ouvrage. Comme tout le monde, je lus ce ème, et j'en pensais dès lors à peu près tout ce ue j'en dis aujourd'hui. Un autre auteur, dans temps, excitait, dans un autre genre, un grand thousiasme; c'était Thomas, et je partageai tte admiration, dont j'ai bien rabattu depuis. l y a dans ses discours de l'emphase, de l'enflure, s pensées fausses ; mais il a souvent aussi de élévation d'âme, et une véritable noblesse, et

je n'y vis que cela. M. de Sauvigny, à force d
contrarier mon goût pour cet auteur, m'en f
sentir tous les défauts. Il est singulier qu'ayar
toujours eu beaucoup de naturel dans l'esprit
j'aie aimé passionnément Marivaux, malgré so
entortillage, et Thomas, malgré son emphase
mais c'est que je suis persuadée qu'ils n'affectaier
rien, et qu'ils étaient nés avec cette tournur
d'esprit. Leurs défauts sont des qualités outrée
Thomas avait une trop grande manière de vo
les choses, Marivaux a poussé trop loin la fines
et la délicatesse. Il faut n'abuser de rien, voilà
goût, et sans le goût par conséquent il n'y a poi
de perfection en littérature et dans les arts. C
sont ces deux auteurs, Saint-Lambert et, avar
eux, Fontenelle, qui ont gâté la littérature; e
faveur de leurs talens on peut excuser leurs d
fauts, mais comment leur pardonner d'avo
formé tant de mauvais imitateurs? Le ton doct
ral, l'emphase, les faux brillans déparent presq
tous les ouvrages de cette époque jusqu'à n
jours. Rousseau même ne fut pas exempt de c
défauts, mais du moins ils ne sont en lui que d
écarts; ils ne forment pas sa manière habituel
d'écrire qui, en général, est belle, parce qu'el
est franche, harmonieuse et naturelle. Mai

omme écrivain, il est bien inférieur à M. de Buffon et à nos autres grands prosateurs; car, utre ses passages emphatiques, on trouve dans es ouvrages des locutions très-vicieuses et beaucoup de fautes de langage.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE,

DES NOMS

CITÉS DANS LE PREMIER VOLUME.

ADAM (M.), 192.
ADÈLE ET THÉODORE, roman; Épisode de Cécile, 166.
AGE DE L'HOMME; sa durée probable, 102.
ALAMBERT (d'); son portrait, 99.
ALBANÈSE; notice sur ce chanteur italien, 137, 337.
ALBARET (le comte d'), 264, 298, 337, 339, 353.
ALCALA (la princesse d'), 185.
ALIX (chapitre des chanoinesses d'), 16, 17, 18, 19, 20.
AMELIMONT (madame d'), favorite de madame de Pompadour, 132.
AMOUR PATERNEL (trait remarquable d'), 51.
ANATOMIE. *Voyez* Biheron.
ANDLAU (le baron d') épouse la mère de madame de Genlis, 144, *et suiv.*
ANDÉCER, espèce d'adoption; avantages qu'elle procurait, 20.
ANTOINE (le père), capucin, 43, 47.
ARNAULD (l'abbé), 263.

ARNOULD (mademoiselle), 66.
AUDICK (le comte d'), 212.
AUTEROCHE (M. d'); ses méprises, 331.
AVARET (madame d'), 161.
AVENTURE DE COUVENT, 168; de voiture, 216.

BAILLON (mademoiselle), 336; son portrait, *ibid.*
BAIN AU LAIT, 241.
BALINCOUR (le maréchal de), 363 *et suiv.*
BALINCOUR (le comte et la comtesse de); 156, 363.
BALS DE LA COUR ET DE LA VILLE, 84.
BARBANÇON (le comte de), 186.
BARBANTANE (le marquis de), 246.
BARBANTANE (le chevalier de), 246, 338.
BARBIER (mademoiselle), 27.
BEAUFORT (mademoiselle de), 171, 172; son portrait, 173
174.
BEAUVAU (le comte de), 357.
BEAUVAU (mesdames de), 301, 302.
BELLES-MÈRES MAUVAISES, reléguées dans la bourgeoisie, 358
BELLEVEAU (la comtesse de), 11, 60.
BELLOT (madame de), 82.
BELZUNCE (M. de), 333.
BELZUNCE (madame de), 249.
BERRI (la duchesse de), fille du régent, 354.
BERNARD (Samuel), 251.
BERTAUD, maître de pension, 11.
BERTIN, le poète, 91, 134.
BEUVRON (la comtesse de), 137.
BIHERON (mademoiselle), anatomiste, 290.
BIOGRAPHIES DES PERSONNES SAVANTES; opinion qu'en a m
madame de Genlis, 151.
BLANCHARD, intendant, 181, 213, 237.

LOT (madame de), 285, 295.
OCCAGE (madame du), 338.
OUFFLERS (le chevalier de), 237.
OUFFLERS (la comtesse de), 276, 280, 281.
OUFFLERS (la comtesse Amélie de), 281, 356, 360.
OULAINVILIERS (M. de), 255, 257, 333.
OULAINVILIERS (madame de), 216, 250; sa bienfaisance, 252 *et suiv.*
OURBON-LANCY (la ville de), 9, 152.
OURGEOIS (M.), officier de fortune, 198.
OURGOGNE (le duc de); ce qui cause sa mort, 122, 123.
OURNONVILLE (M. de), 179.
OURRET, fermier-général, 13.
RACONNIER, 284.
RETEUIL (le marquis de), pris pour Mandrin, 41 *et suiv.*
ROUSSONNEL, 85.
RYANT (mademoiselle); mot de cette comédienne sur Bertin, 134.
UFFON, 342 et 372.
ULLION (M. de), 154.
USSEUIL (le baron de), 56.

ALLEBASSE (sirop de), efficace dans les maladies de poitrine, 144.
ARMONTEL, 296, 297.
ASDUR; cadence dont il est inventeur, 135.
HABOT (le comte de), 351.
HABRIANT (M. de), 284.
HALONS (M. de); crimes affreux qu'il commet, 39, 40.
HAMBRAY (le marquis et la marquise de), 256, 257.
HAMPCERI, lieu où madame de Genlis est née, 5.
HAMPFORT, 274.
HAMOUSSET (philanthrope), 196.

Chassé (chanteur), 13, 14.
Château (vie de), 178.
Chaulnes (la duchesse de), 261.
Chaulnes (mademoiselle de), 349.
Chauvelin (le garde des sceaux), 252.
Chevilly, maison de plaisance de M. de Joui, 123 *et su*
Chevreuse (le duc de), 349.
Chimay (les princesses de), 261, 350.
Chloé et le papillon, fable, 324.
Civrac (le duc de Durfort), 231, 318 *et suiv.*
Civrac (la duchesse de), 231.
Civrac (la marqnise de), 137.
Clavecin; méthode pour jouer de cet instrument, 192 *et su*
Clermont (le marquis de) 294, 353.
Clermont (mademoiselle de), 327.
Clugny (la comtesse de), 20.
Coaslin (la marquise de), 161.
Coigny (le chevalier de), appelé *Mimi*, 351.
Coigny (la comtesse de), 290.
Coigny (le duc de), 352.
Colardeau, 259 *et suiv.*
Collé, 68, 295.
Comtes de Lyon, 152.
Comtesse, titre des chanoinesses d'Alix, 152.
Conti (le prince de), 282 *et suiv.*
Conti (officiers du régiment de), 183.
Coqueley, 337.
Cosne (maison de), 7.
Coste (l'abbé de la), 79, 80.
Cour (présentation à la), 225 *et suiv.*
Cour (femmes de la), 261. *Voyez* Société.
Courten (le chevalier de), 216, 218, 221.
Cramer, violon, 337.

ÉRÉNAY (la comtesse de).
ÉRÉNÉ (la marquise de), 274.
ÉROI (le marquis de), 327, 328.
ÉRUSSOL (la baronne de), 254.
ÉUSTINES (le comte de), 268, 272.
ÉUSTINES (la comtesse de), 272, 338.

)ACHÉ (M.), 154.
)ANGER DES LIAISONS (le), roman de la mère de madame de Genlis, 146.
)ANSE, amusement qu'on ne peut prendre seul, 84; religieuses dansant, 167.
)AUPHIN, fils de Louis XV; sa mort, 230.
)ESBORDES, poète, 324.
)ÉSERTEUR SAUVÉ, 211.
)ESHAYES, maître des ballets, 84.
)ESSALEUX (mademoiselle), 118, 258, 353.
)IALOGUES IMPROVISÉS, 88, 177.
)ONÉZAN (M.), 286, 298, 352.
)ONNISAN (madame de), 231.
)ORAT, 236.
)ROMÉNIL (madame de), grand'mère de M. de Genlis, 247 *et suiv.*
)UCREST (M.), frère de madame de Genlis, 10; est mis en pension, 11, 70; passe une année à Genlis, 222; est nommé officier du génie, 223.
)UCREST (M.), père de madame de Genlis; son portrait, 23; ses goûts, 24; va à Paris, 31; causes qui lui firent quitter le service, 25; part pour Saint-Domingue, 97; est pris par les Anglais, 138; est arrêté 140; meurt, 142.
)UPONT, violon.
)... (madame de), célèbre par sa simplicité, 278.

EGMONT (la vieille comtesse d'); son histoire, 327.
EGMONT (la jeune comtesse d'), 291; son portrait, *ibid.*
ENFANS DE QUALITÉ; manière dont ils étaient élevés; 9, 11
21, 22, 25, 28, 35, 36, 37, 44; de quelle manière on di
posait d'eux, 20.
ENTRETIENS IMAGINAIRES, 88.
ESTOURMELLE (la comtesse d'), nouvelle SARA, 206.
ESPARBÈS (madame d'), 131; favorite de madame de Pomp
dour, 132.
ESTRÉHAN (le marquis d'), 352.
ÉTRÉE (la maréchale d'), 155, 216, 218, 225.
ÉTRÉE (le maréchal d'), 226.

FAUDOAS (madame de), 254.
FEMMES (soupers de), 330.
FEMMES DE LA SOCIÉTÉ; leurs jalousies, 261, 301.
FEUTRY, poète, 202; vers à madame de Genlis, 234.
FLAVIGNY (le marquis et la marquise de), 179, 185.
FLEURY (madame de), 290.
FONTANGES (madame de), 353.
FONTENILLE (la marquise de), 115.
FORCE (mademoiselle de la); ses romans, 46.
FRÉDÉRIC II, roi de Prusse, 369.
FRISERI, joueur de mandoline, 337.
FUZELIER; notice sur ce poète, 113.

GAIFFRE, Allemand, joueur de harpe, invente les pédales, 82
ses écoliers, 83.
GARDE-CHASSE qui séduit une jeune fille, 244.
GARDEL, maître de ballets, 228, 334.
GARNISONS; les femmes des officiers n'y suivaient pas leu
maris, 161.
GAVINIÉS; notice sur ce violon célèbre, 135.

ENLIS (le marquis de); son portrait, 156; ses passions, 157 *et suiv.*; fête qu'on lui donne, 179, 190; tombe malade, 209, part pour Paris, 211; y retombe malade, 213; se marie, 217.
NLIS (la marquise de); son portrait, 221; son caractère, 237, 242, 315; ses talens, 240, 241, 315, 317; joue la comédie, 317; va au bal, 333.
NLIS (le comte de), prisonnier en Angleterre avec M. Ducrest, 138; ses services dans la marine, 139; sa conduite dans l'Inde, 139; vient en France, épouse secrètement mademoiselle Ducrest, 151; mariage que M. de Puisieux voulait lui faire faire, 152; ses services dans la marine, 154; dans l'Inde, 154; pris par les Anglais, 155; passe au service de terre, 155; effet de son mariage, 155; vers pour les rosières, 234; marie son garde-chasse, 245.
RANDOLES de diamans, 230.
EINHAU (le baron), extraits de ses mémoires inédits, 100.
URGUES (la présidente de), 261, 344, 345.
SSEC, compositeur, 82.
AMMONT (madame de), 301.
ANDVAL, le comédien, 296.
ESSET; note biographique sur ce poète, 72.
INES (le comte de), 211; son portrait, 288; ses amours, 298, 299, 361, 367, 368 *et suiv.*

RPE, invention des pédales, 87; cet instrument n'était connu qu'en Allemagne, 88; madame de Genlis en réforme le doigté, 95; méthode pour cet instrument, 192 *et suiv.*
RPE (M. de la), 277.
RVILLE (la comtesse d'), 273; son portrait, *ibid.*
UTEFEUILLE (le marquis de), 353.
IE (le marquis de la), surnommé le *beau de la Haie*, 108.
LVÉTIUS; le livre de l'Esprit, 68, 69.
NIN (la princesse d'), 396; son portrait, 359.

Hérouville (le comte d'), 219.
Homme; durée de son existence, 102.
Honavre, claveciniste, 135; cadence dont il est l'inventeur *ibid.*
Husson (le marquis d'), 352.

Indolente (l'), comédie inédite, 84.
Inondation. 203.
Instruction; ce qui la forme, 196.
Instrumens; méthode pour ceux qui en jouent, 192.

Jarnac (le vicomte de), 289.
Jaucourt (le marquis de), appelé *le Clair de lune*, 345, 346 histoire singulière, 346.
Jéliote, chanteur célèbre, 70.
Jeunes personnes; moyens à prendre pour être heureuse, 314
Joui (M. de), homme de robe, 123; ses prodigalités, *ibid;* es arrêté, 132.
Joui (madame de); portrait de cette dame, 123; suit son mari Pierre-Encise, 133 *et suiv.*
Joueurs (les), comédie inédite, 84.
Journal de l'Empire; citations fausses, 100.

Kain (le), 296.

Lahaie (madame de), grand'mère de madame de Genlis; s conduite envers ses enfans d'un premier lit, 107, 120; me sa fille au couvent et veut la forcer de se faire religieuse; en voie son fils en Amérique comme mauvais sujet, 108; reçoi madame de Genlis, 258; portrait de la marquise, 259; se sermons, *ibid.*
Lahaie (le marquis de); son portrait, 116; sa conduite enver madame de Genlis et de sa mère, 117; tué à Minden, 120 cause de la mort du duc de Bourgogne, 122.

AMORLIÈRE (le chevalier de la), auteur de romans, 49.
ANCY (la comtesse de), nom que porte madame de Genlis, 19.
ATOUR, peintre; comment il allait de Paris à Passy, 91, cité, 101.
AURÈS (le chevalier de), poète, 91.
AUZUN (madame de), 333, 360, *ibid.*
AUZUN (le duc de), 360, *ibid.*, 368.
AVAL (le vicomte de).
AVATER, 39.
EFÈVRE (M.), teinturier de madame de Montesson, 344.
EFÈVRE (M.), créole; sa famille, 94.
EGENDRE, auteur du *Traité de l'opinion;* notice sur cet auteur, 148.
EGRAND (mademoiselle), femme de chambre, 356.
EMIERRE; son Hypermnestre 66, 274, *ibid.*
EMIRE, domestique, 214.
ETTRES de deux jeunes personnes, roman de la mère de madame de Genlis, 146.
IANCOURT (la duchesse de), 274, 333.
ILLE (l'abbé de), 265, 370.
IVRI (la marquise de), 261, 350.
OWENDAL (le maréchal de), 14.
OGNY (madame de), 265, 267 *et suiv.*
OLOTTE, femme du marquis d'Hérouville; ce qui lui arrive aux noces du marquis de Genlis, 219.
ORGES (le duc de), 231.
OUIS XV; son portrait, 229.
OUIS (madame), 336. *Voy.* BAILLON.
OUVOIS (madame de), 265, 266 *et suiv.*
OUVOIS (M. de), 266 *et suiv.*
USIGNAN (M. de), appelé *la grosse tête*, 292; mot singulier, 293.

LUXEMBOURG (la maréchale de); notice sur cette dame, 276, 277; son portrait, 276; son autorité en fait de choses d'élégance et de goût, 280, 360, 361.
LYON; madame de Genlis y va pour se faire recevoir chanoinesse, 16.

MALNOUE (abbaye de), 108.
MANCHE (gentilshommes de la); ce que c'était que cette place, 122. — Sa suppression, *ibid.*
MANDRIN, 41.
MANUSCRITS, 1, 2.
MARCHE (le comte de la), 353.
MARI; ce que les religieuses appellent ainsi, 18.
MARIGNY (madame de), 333.
MARIVAUX, 238, 239.
MARMONTEL, 61.
MARMOTTE, habillement savoyard, 16.
MARQUISE (courtisane), 301.
MARS (mademoiselle de), 21, 38, 50, 51, 74, 75.
MARTIGNY, 232.
MASSAIS (la comtesse de la), 261.
MAZARIN (la duchesse de), 261.
MELFORT (la marquise de), 262.
MÉMOIRES. A quelle époque furent commencés ceux de madame de Genlis, 5.
MÉNINS du dauphin, 122. *Voy.* Gentilshommes de la manche.
MÈRES; haines maternelles; Lahaie (marquise de), 107.
MÉTHODE pour apprendre à jouer des instrumens de musique, 192 *et suiv.*
MÉZIÈRES (la marquise de), 108.
MÉZIÈRES (le marquis de), oncle de madame de Genlis; 108 *et suiv.*

Lézières (mademoiselle de), mère de madame de Genlis, 108, 112, 113, 114, 115, 146.
Liaulée, nourriture des enfans en Bourgogne, 6.
Lilet (m.), chirurgien, 196.
Lilot (madame), 319.
Lion (mademoiselle), danseuse, 45.
Loeurs des châteaux, 35.
Lolé, 296.
Lonchat (le chevalier de), 212.
Loncrif, le poète, 147.
Londorge (M. de), 62, 63.
Londran (mademoiselle de), épouse M. de la Popelinière, 79.
Lonsigny, 295, 299, 355.
Lontesson (madame de), 117, 140, 142, 156, 216, 258, 259, 260, 287, 288, 289, 294, 298, 299, 301, 302, 305, 343, 344, 355, 361, 362, 366, 367.
Lontesson (M. de), 299.
Lotte (mademoiselle de la), 153.
Lonville (M. de), 97.
Lusette; madame de Genlis apprend à jouer de cet instrument, 95.
Lystification, 304.

Necker (Souvenirs de madame), 264.
Noces du marquis de Genlis; ce qui s'y passa, 217.
Noailles (madame de), 249.
N... (madame de); tracasseries dont elle est cause, 2.

Orléans (le duc d'), joue la comédie, 296. — Amoureux de madame de Montesson, 298. — Portrait de ce prince, 300. — Se fait passer pour auteur de la comédie de *Mariane*, 303; lit cette pièce; effet de la lecture, 304, avoue qu'elle n'est pas de lui, 305. — Prend en aversion le comte de

Guines, 362. — Est dupé d'un artifice du comte ; le fait nommer ambassadeur en Prusse, 368.
OLIVET (l'abbé d'); notice sur cet auteur, 90.
ORIGNY (abbaye de Sainte-Benoîte d'), 160. — Religieuses de cette abbaye, leur existence, 162. — Dignitaires, 163. — Division parmi les religieuses, *ibid.*
OSTENTATION dans la bienfaisance, défaut, 78.
OXENSTIERN (le comte de) ; notice sur trois hommes célèbres de cette famille, 148.

PAYSANNE (jeune); son histoire, 244.
PAYSANS qui se font saigner, 243.
PÊCHE de nuit, 23.
PELLEGRINI, musicien ; œuvre qu'il dédie à madame de Genlis, 98.
PELLETIER (de Morfontaine le), 232, 234, 341.
PERIGNY (le président de), 270, 271.
PHÉNOMÈNE, 205.
PHILIDOR, 95.
PHYSIONOMIES ; impressions qu'elles produisent, 39. — Découvrent les vices du cœur, 40, 79.
PINOT (le docteur) et son fils, 55, 56.
POIX (madame de), 357, 358.
PONT (le comte de), 252.
PONT-DE-VESLE, 282.
POPELINIÈRE (M. de la), fermier-général, 76, 79, 81, 82 84, 86, 89, 90.
PORTAL (le président), 247.
PRÉCIEUX-SANG (filles du), 142, 143.
PRINCES; avantages d'une belle représentation, 229, 230.
PRINGLE (chev.), 290.
PROVAIRE, haut-bois, 191.
PUGNANI, violon, 136.

PUISIEUX (le marquis de), 152, 153, 155, 157, 158, 316, 323.
PUISIEUX (madame de), 216, 218, 225, 247, 306, 309, 311.

QUADRILLES; bruit que fait celui inventé par madame de Genlis, 333.

RACINE, chirurgien-barbier, partisan de l'émétique, 243.
RAMEAU; notice sur ce musicien, 99.
REINE (la), fille de Stanislas; son portrait, 230, 231.
REITH (mademoiselle de), religieuse, 178; son histoire, *ibid.*
RELIGIEUSES; vie qu'elles mènent, 162, 163, 166.
REVENANS; histoire du chevalier de Jaucour, 347.
RÊVERIES; goût de madame de Genlis pour ce genre d'illusions, 176.
REYNIÈRE (madame de la), 261, 263.
REYNIÈRE (M. de la), 263, 341.
RICCOBONI (madame de), auteur de romans, 90.
RICHELIEU (le marquis de), 329.
RICHELIEU (le cardinal de); authenticité de son Testament, 329.
ROCHAMBEAU (la comtesse de), 385.
ROCHEFORT (M. de), 323.
ROCHEFORT (madame de), 164; portrait de cette religieuse, *ibid*; son histoire, 165; épisode de Cécile dans *Adèle et Théodore*, 166.
ROISSY (madame de), 149, 290.
RONCÈ (la marquise de), 273, 337.
ROSE, petite fille à qui madame de Genlis enseigne à jouer de la harpe, 240.
ROSIÈRES DE SALENCY; origine de cette institution, 232; procès qu'elles soutiennent et gagnent contre le seigneur de Salency, 235.
ROSSIGNOL (madame), abbesse du couvent de Malnoue, 112.
ROUSSEAU (J.-J.); défauts de son style, 374.

SABRAN (madame de), abbesse d'Origny, 162, 163, 172 173.
SABRAN (madame de), 287.
SAILLY (la marquise de), 205.
SALENCY. *Voyez* Rosières.
SALENCY (le seigneur de); son procès contre les rosières, 235
SAINT-AUBIN (le marquisat de) acheté par le père de madam de Genlis, 7; description du château de Saint-Aubin, 8.
SAINT-AUBIN (la marquise de), mère de madame de Genlis portrait de cette dame, 87; procès contre sa mère 107; respec filial, 121; compose des romans, 146; épouse le baro d'Andlau, 145.
SAINT-AUBIN (le marquis de), auteur. *Voyez* Legendre.
SAINT-CENIS (M. et madame de), 179.
SAINTE-FOIX; sa laideur, 134; mot de madame de Bryant su cet auteur, *ibid.*
SAINT-CHAMANT, 216.
SAINT-GERMAIN (le comte de); portrait de ce charlatan cé lèbre, 100 *et suiv.*; son âge, 102.
SAINT-JULIEN (M. de), 333; son portrait, 336.
SAINT-LAMBERT, 371 *et suiv.*; jugement sur le poème d Saisons, 371.
SAINT-NICAISE, église de Reims, 250.
SAINT-POUEN (le marquis de), 164.
SAINT-PRIEST (M. de), 343.
SAUVIGNY, notice sur ce poète, 151; ses ouvrages, 151; s opinions littéraires, 166, 191, 193, 194, 195; vers, 234 235, 236; joue la comédie, 337.
SAVOYARD déguisé en chat, 334.
SÉDAINE, 296, 300.
SÉGUR (mesdames de), 301.
SEPT-FONTS (abbaye de), 9.
SERCEY (le comte et la comtesse de), 51, 52, 146, 153, 216.

SERCEY (le jeune Lucain de); trait de courage, 52; va à Saint-Domingue, 149.
SOCIÉTÉ (femmes de la). *Voyez* Femmes.
SOIRÉES; ce que madame de Genlis appelle *les Soirées de madame du Bocage*, 338.
SOREL (la comtesse de), 202.
SOUVRÉ (M. de), 205, 266, 267.
STANISLAS (le roi); cour de ce prince à Lunéville, 161.

TALLEYRAND (le chevalier de), 337.
TAPISSERIE. *Voyez* Revenans, 347.
TESSÉ (la marquise de), 262.
TESSÉ (M. de), 263.
TESTAMENT authentique du cardinal de Richelieu, 329.
THOINARD (M. de), 131. — Tué en Corse, *ibid.*
THIRMANE, peintre; son portrait, 179. — Tours qu'on lui joue, 180 *et suiv.*
TOILETTE pour la cour, 226, 227 et 228.
TONNERRE (madame de); son portrait, 254.
TYMPANON; madame de Genlis apprend à jouer de cet instrument, 312.

URGON (mademoiselle), maîtresse d'école, 10.
UZÈS (la duchesse d'), 137.

VALOIS (le chevalier de); son histoire et celle de sa sœur, 252 *et suiv.*
VANITÉ; a toujours fait la satire de l'amour-propre, même le plus noble, 78. — Couleur qu'elle sait donner aux choses, *ibid.*
VANLOO, peintre, 101.
VAUBECOURT (madame de), 331; son histoire, *ibid.*
VAUBECOURT (M. de), 331.

VAUCANSON, mécanicien; note, 90.
VAUDREUIL (M. de), 296.
VAUXMENIL (le président de), 179.
VÉRAC (M. de), 337.
VÉRAC (madame de), 337.
VICTOIRE, femme de chambre, 168, 213, 215.
VIE; celle de l'homme doit être de cent ans, 102.
VILLARS (la maréchale de); portrait de cette dame, 12(
VILLEMONBLE (madame de). *Voyez* Marquise, 301.
VILLEPATON (M. de); mot de lui sur la marquise de
221.
VILMEUR (mademoiselle de), 216. — Épouse le mar
Genlis, 217.
VIOLE (par-dessus de); madame de Genlis apprend à j
cet instrument, 95.
VIOMÉNIL (le baron de), 157.
VIOTTI, violon, 136.
VOLEURS (attaque de), 216.
VOLTAIRE; origine de l'aversion de madame de Genl
lui, 47. — Ses vers et ses lettres à la mère de mad
Genlis, 146. — A M. de Rochefort, 323. — Au maré
Richelieu, 329, — Joué dans les soupers, 338.

WEIS, médecin, 210.

ZÉNÉIDE, pièce de madame de Genlis, 256.
ZIMMERMAN, officier suisse, 92.
ZIMMERMAN (madame de); histoire singulière de cette
92 et 93.
ZURLAUBEN, colonel suisse, veut épouser mademoisell
crest, 97.

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

DC
146
G3A3
1825b
v.1

Genlis, Madame
Memoires inedits de Madame
la comtesse de Genlis, sur le
dix-huitieme siecle et la
revolution francoise depuis
1756 jusqua' nos jours